

DROGUES À L'ADOLESCENCE EN 2005

**Niveaux, contextes d'usage et évolutions
à 17 ans en France - Résultats de la cinquième
enquête nationale ESCAPAD**

Stéphane LEGLEYE
François BECK
Stanislas SPILKA
Olivier Le NEZET

Synthèse du rapport ESCAPAD 2005

Chapitre tabac

En 2005, plus de sept adolescents de 17 ans sur dix déclarent avoir déjà fumé une cigarette au cours de leur vie, et un tiers dit en fumer quotidiennement. Plus des deux tiers des fumeurs quotidiens consomment moins de 10 cigarettes par jour, alors que près d'un sur quatorze (7 %) en fume plus de vingt. Le tabac reste le produit psychoactif dont les consommations sont les moins sexuées et dont l'expérimentation est la plus précoce (13,4 ans en moyenne).

Les fumeurs quotidiens sont proportionnellement plus nombreux parmi les jeunes inscrits en filière d'apprentissage, qui ont quitté l'école au moment de l'enquête ou encore dont le parcours a été ponctué de redoublements. Sur le plan familial, ils apparaissent également proportionnellement un peu plus nombreux parmi les jeunes issus des familles aisées, parmi ceux dont les parents ne vivent pas ensemble ou encore parmi ceux qui ne résident pas au foyer familial pour leurs études.

La sociabilité est un élément majeur de compréhension du tabagisme : la fréquence des contacts amicaux et des sorties festives est très fortement associée à la consommation quotidienne.

Tous les indicateurs de consommation de tabac sont en baisse continue entre 2000 et 2005, y compris l'expérimentation. En revanche, cette expérimentation apparaît tendanciellement plus précoce d'année en année sur la période.

À la suite des dernières fortes hausses du prix du tabac survenues en 2004, les fumeurs déclarent avoir modifié leurs comportements de consommation ou leurs modes d'approvisionnement. Les arrêts sont relativement rares, mais les tentatives d'arrêt ou de diminution sont courantes, ainsi que les stratégies de contournement du renchérissement du produit par la substitution de tabac à rouler, de cigarettes moins chères ou bien achetées à l'étranger, aux marques habituelles.

Chapitre alcool

En 2005, l'expérimentation d'alcool est déclarée par un peu plus de neuf jeunes de 17 ans sur dix. L'usage régulier concerne 12,0 % des jeunes et l'usage quotidien, 1 %. Les garçons s'avèrent plus souvent consommateurs que les filles, et ce quel que soit le niveau d'usage déclaré. Près de six jeunes sur dix déclarent avoir déjà été ivres au cours de leur vie, près d'un sur deux au cours des douze derniers mois, et près d'un sur dix au moins dix fois au cours de cette même période. Là encore, les garçons sont plus souvent concernés que les filles. L'âge moyen lors de la première ivresse est 15,1 ans, les garçons restant légèrement plus précoces que les filles.

Les niveaux de consommation d'alcool, y compris pour l'expérimentation, sont en diminution depuis 2003, alors que l'on observe l'inverse pour les ivresses. Ceci suggère un changement dans les modes de consommation ou les perceptions de l'ivresse alcoolique ces dernières années, changement qui demande à être confirmé par l'exercice suivant d'ESCAPAD.

Les alcools les plus souvent choisis (parmi une liste de 13 alcools) par le plus grand nombre de consommateurs au cours des trente derniers jours sont les alcools forts, la bière, les prémix, le vin et le champagne. Parmi ces derniers les alcools forts et la bière apparaissent comme des boissons nettement plus masculines.

À 17 ans, la consommation a surtout lieu le week-end, entre amis, dans des occasions festives, la plupart du temps dans un domicile privé, un peu plus rarement dans des débits de boisson.

Les buveurs réguliers d'alcool sont proportionnellement plus nombreux parmi les jeunes au parcours scolaire difficile (redoublement, orientation précoce en filières courtes ou professionnelles...) ou ceux qui sont sortis du système scolaire. La désunion parentale, ou bien le fait de décohabiter sont également associés à des consommations plus fréquentes. Du point de vue socio-économique, c'est toutefois au sein des familles favorisées que les consommateurs sont les plus nombreux.

Enfin, les consommations comme les ivresses apparaissent très fortement associées à l'intensité de la sociabilité, confirmant le caractère majoritairement festif et convivial des pratiques adolescentes. Toutefois, les consommations à risque ne sont pas rares. Ainsi, près de quatre garçons et deux filles sur dix qui déclarent avoir consommé de l'alcool au cours des trente derniers jours disent également avoir conduit au moins une fois au cours de l'année un deux roues après l'absorption de plus d'un verre d'alcool.

Chapitre cannabis

En 2005, près de la moitié des jeunes de 17 ans disent avoir déjà fumé du cannabis au cours de leur vie et quatre sur dix en ont fumé au cours des douze derniers mois. Au cours des trente derniers jours, plus d'un quart en ont fumé au moins une fois, plus d'un sur dix au moins dix fois et un sur vingt quotidiennement. L'écart entre les sexes est important et augmente avec l'élévation des fréquences même s'il s'avère moindre que ceux observés pour les usages d'alcool, les ivresses ou les autres drogues illicites. En moyenne, l'expérimentation a lieu au tout début de la quinzième année, sensiblement au même moment que la première ivresse alcoolique.

Même s'il est difficile d'apprécier avec fiabilité l'intensité de la consommation par le nombre de joints fumés, une question interrogeant sur le nombre de joints fumés (sans plus de précision) lors de la dernière consommation permet de montrer que globalement dans près de la moitié des cas, les fumeurs au cours des trente derniers jours déclarent avoir fumé un joint ou moins, et sept sur dix deux joints ou moins. Les consommateurs les plus fréquents, réguliers ou quotidiens, consomment généralement nettement plus que les autres : près de trois fumeurs réguliers sur dix déclarent cinq joints ou plus la dernière fois.

L'analyse des questions renseignant le contexte de la dernière consommation montre que celle-ci a très souvent lieu en groupe, en extérieur ou dans un domicile privé. Comme pour les usages d'alcool et de tabac, la sociabilité s'avère être un facteur fondamental d'interprétation des usages, comme le souligne le fait que la quasi-totalité des consommations ont lieu en présence d'amis.

Certaines consommations apparaissent plus souvent à risque que d'autres, notamment parce qu'elles sont suivies de la conduite d'un deux-roues motorisé : de telles consommations sont déclarées par un quart des fumeurs de cannabis au cours des douze derniers mois et un tiers des fumeurs au cours des trente derniers jours.

Près de sept consommateurs de cannabis au cours des douze derniers mois sur dix disent avoir eu « en général » recours au don au cours de la période pour s'approvisionner, quatre sur dix à l'achat et moins d'un sur dix à l'autoculture, le reste ayant utilisé un autre moyen. Le don est plus fréquent parmi les filles, mais les achats et l'autoculture le sont davantage parmi les garçons. Les modes d'approvisionnement varient avec le niveau de consommation déclaré : plus celui-ci est élevé, plus la contribution du don s'amenuise au profit de celles de l'achat et de la culture.

Le profil socio-économique des consommateurs de cannabis apparaît proche de celui des consommateurs de tabac et d'alcool. L'usage régulier de cannabis est plus répandu parmi les jeunes dont le parcours scolaire est ponctué de redoublements ou parmi ceux qui sont actuellement dans un cursus professionnalisant ou qui ont quitté le système scolaire. Il est également plus répandu parmi les jeunes qui ne vivent pas au foyer familial ou parmi ceux dont les parents ne vivent pas ensemble. Enfin, il est nettement lié à un milieu familial favorisé sur le plan économique.

Dans l'ensemble de la population, l'expérimentation et la consommation de cannabis n'ont cessé de croître régulièrement depuis le début des années 1990. Toutefois, on a observé, entre 2002 et 2003, un retournement de tendance parmi les jeunes de 17 ans, avec une baisse du niveau d'expérimentation et une certaine stabilisation du niveau d'usage régulier, tendance qui reste à confirmer dans les enquêtes ultérieures. Parallèlement, l'expérimentation semble être devenue légèrement plus précoce, passant de 15,3 ans en 2000 à 15,1 ans en 2005.

Chapitre médicaments psychotropes

En 2005, un cinquième des jeunes de 17 ans déclarent avoir déjà pris des « médicaments pour les nerfs, pour dormir » au cours de leur vie. La consommation au cours des douze derniers mois concerne un jeune sur six (16 %) et celle au cours des trente derniers jours d'un jeune sur dix. Les « médicaments pour les nerfs, pour dormir » constituent la seule catégorie de substance plus souvent consommée par les filles que les garçons. L'expérimentation de ces produits a lieu en moyenne vers le début de la quinzième année, les garçons apparaissant plus précoces, malgré leurs consommations plus rares.

L'usage de ces médicaments se révèle parfois lié à des problèmes de santé psychologique ou des consommations de soins afférentes déclarés par ailleurs dans le questionnaire, ce qui souligne leur caractère « thérapeutique » et fréquemment médicalisé. Une question posée pour la première fois en 2005 permet de décrire la nature des médicaments pris lors de la dernière consommation au cours des trente derniers jours. L'analyse montre qu'il s'agit, dans 52 % des cas où la précision a été apportée par le répondant, de médicaments psychotropes proprement dits et dont l'obtention est soumise à prescription : anxiolytiques (30 %), hypnotiques (13 %), antidépresseurs (7 %), les neuroleptiques représentant seulement 2 % du total, comme les benzodiazépines, les thymorégulateurs étant encore plus rares. Les autres types de « médicaments pour les nerfs, pour dormir » cités par les adolescents sont la phytothérapie (32 % du total), l'homéopathie (5 %), puis viennent des produits stupéfiants (2 %), et enfin ceux qu'il n'a pas été possible de classer (8 %).

Les usages des « médicaments pour les nerfs, pour dormir » au cours des trente derniers jours n'apparaissent pas liés au parcours social, contrairement à ce que l'on observe pour les autres produits psychoactifs, mais de la même manière, ils apparaissent liés à la décohabitation du répondant ainsi qu'à la désunion parentale. Leur usage apparaît plus rare parmi les couches sociales les moins favorisées. Le profil sociodémographique des jeunes ayant consulté un spécialiste de santé mentale au cours des douze derniers mois est très proche de celui des consommateurs de « médicaments pour les nerfs, pour dormir » au cours des trente derniers jours.

Malgré la différence de nature entre les usages de produits psychoactifs et de médicaments pour les nerfs, pour dormir, l'analyse laisse apparaître un lien similaire entre ces différentes pratiques et l'intensité des sorties amicales, en particulier dans les débits de boisson.

Chapitre drogues illicites hors cannabis et produits détournés

En 2005, à l'exception du cannabis, les produits illicites ou détournés les plus fréquemment expérimentés sont les poppers (5,5 %), les champignons hallucinogènes, les produits à inhaler et l'ecstasy (près de 3,5 %), puis la cocaïne et les amphétamines (près de 2,5 %), le LSD (1,1 %), puis le crack, l'héroïne (0,7 %) et enfin le GHB, la kétamine et le Subutex®, en deçà de 0,5 %. Globalement, 12,3 % des jeunes de 17 ans disent avoir consommé dans leur vie au moins un de ces produits. Leurs usages au cours des trente derniers jours ne dépassent 1 % que dans le cas des poppers et de l'ecstasy (1,4 %). Tous sont proportionnellement plus répandus parmi les garçons que les filles.

Trois produits ont fait l'objet d'une investigation plus poussée. Les expérimentations d'ecstasy, de cocaïne et d'héroïne apparaissent ainsi fortement liées au parcours scolaire, à la désunion parentale et à la décohabitation du jeune. En revanche, si les expérimentations d'ecstasy et de cocaïne sont plus répandues parmi les jeunes issus de milieux familiaux favorisés, celle d'héroïne apparaît similaire dans tous les milieux sociaux.

Les facteurs associés des expérimentations des drogues illicites ou des produits psychoactifs détournés hors cannabis ne se distinguent donc pas nettement de ceux des produits psychoactifs licites ou du cannabis. Il en va de même pour le lien avec la sociabilité. Toutefois, l'héroïne apparaît une nouvelle fois à part, puisque son expérimentation n'est que très faiblement liée à l'investissement dans les sorties amicales, au contraire de celles d'ecstasy et surtout de cocaïne.

Les expérimentations de la plupart de ces produits ont vu leur niveau progresser depuis 2000, à l'exception de celles du LSD, de l'héroïne et du crack, dont le niveau en 2005 comme en 2000, se situe en deçà de 1 %, et celle des produits à inhaler, dont le niveau qui avait augmenté entre 2000 et 2002, a depuis diminué pour se rapprocher de celui de 2000. Le niveau de la cocaïne a presque triplé sur la période, celui des amphétamines a fait plus que doubler et les poppers ont connu une hausse notable entre 2003 et 2005, pour devenir les produits les plus expérimentés à la fin de l'adolescence.

Consommation de tabac à 17 ans en 2005

N.B. : tous les chiffres présentés ici décrivent la consommation de tabac déclarée par les adolescents français âgés de 17 ans en 2005 ; ils décrivent donc une situation antérieure à l'interdiction de consommation de tabac dans les lieux publics en date du premier février 2007.

Synthèse

En 2005, plus de sept adolescents de 17 ans sur dix déclarent avoir déjà fumé une cigarette au cours de leur vie, et un tiers dit en fumer quotidiennement. Plus des deux tiers des fumeurs quotidiens consomment moins de 10 cigarettes par jour, alors que près d'un sur quatorze (7 %) en fume plus de vingt. Le tabac reste le produit psychoactif dont les consommations sont les moins sexuées et dont l'expérimentation est la plus précoce (13,4 ans en moyenne).

Les fumeurs quotidiens sont proportionnellement plus nombreux parmi les jeunes inscrits en filière d'apprentissage, qui ont quitté l'école au moment de l'enquête ou encore dont le parcours a été ponctué de redoublements. Sur le plan familial, ils apparaissent également proportionnellement un peu plus nombreux parmi les jeunes issus des familles aisées, parmi ceux dont les parents ne vivent pas ensemble ou encore parmi ceux qui ne résident pas au foyer familial pour leurs études.

La sociabilité est un élément majeur de compréhension du tabagisme : la fréquence des contacts amicaux et des sorties festives est très fortement associée à la consommation quotidienne.

Tous les indicateurs de consommation de tabac sont en baisse continue entre 2000 et 2005, y compris l'expérimentation. En revanche, cette expérimentation apparaît tendanciellement plus précoce d'année en année sur la période.

À la suite des dernières fortes hausses du prix du tabac survenues en 2004, les fumeurs déclarent avoir modifié leurs comportements de consommation ou leurs modes d'approvisionnement. Les arrêts sont relativement rares, mais les tentatives d'arrêt ou de diminution sont courantes, ainsi que les stratégies de contournement du renchérissement du produit par la substitution de tabac à rouler, de cigarettes moins chères ou bien achetées à l'étranger, aux marques habituelles.

I – Niveaux d’usage et diffusion de l’expérimentation

I-1) Niveaux de consommation de tabac

En 2005, l’expérimentation de tabac à 17 ans continue de concerner une large majorité des adolescents malgré une baisse importante par rapport à 2003 (tableau 1).

Tableau 1 : Usages de tabac à 17 ans et évolution récente (%)

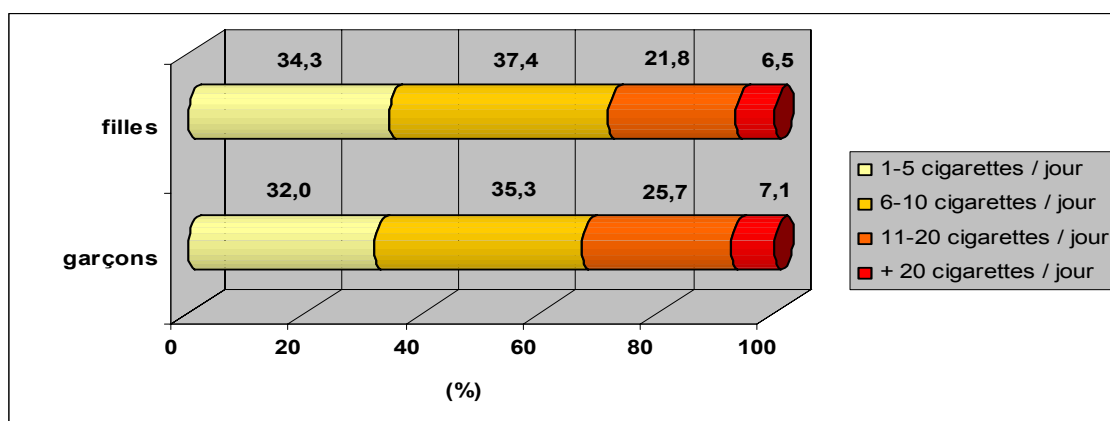
	garçons	filles	sex ratio	test	ensemble	ensemble (2003)	évolution (2003/2005)
<i>expérimentation</i>	71,0	73,5	1,0	***	72,2	77,0	***
<i>usage occasionnel</i>	7,7	8,5	0,9	**	8,1	8,4	ns
<i>usage quotidien</i>	33,6	32,3	1,0	*	33,0	37,6	***
<i>usage quotidien (>10 cig. par jour)</i>	11,0	9,1	1,2	***	10,1	12,1	***

*, **, *** et ns : test du Chi² significatif respectivement au seuil 0.05, 0.01, 0.001 et non significatif (colonnes « test » et « évolution (2003/2005) »).

Sources : ESCAPAD 2003-2005, OFDT

Le tabac est également le produit psychoactif dont l’usage est le moins sexuellement différencié : les niveaux déclarés par les adolescentes restent proches de ceux des garçons puisqu’ils sont très légèrement inférieurs pour l’usage quotidien (33,6 % vs 32,3 %) et légèrement supérieurs pour l’expérimentation (73,5 % vs 71,0 %).

Figure 1 : Nombre de cigarettes fumées par jour au cours des 30 derniers jours à 17 ans parmi les fumeurs quotidiens (%)



ensemble (%)	1-5 cig./jour	6-10 cig./jour	11-20 cig./jour	+ 20 cig./jour
parmi fumeurs quot.	33,1	36,3	23,8	6,8

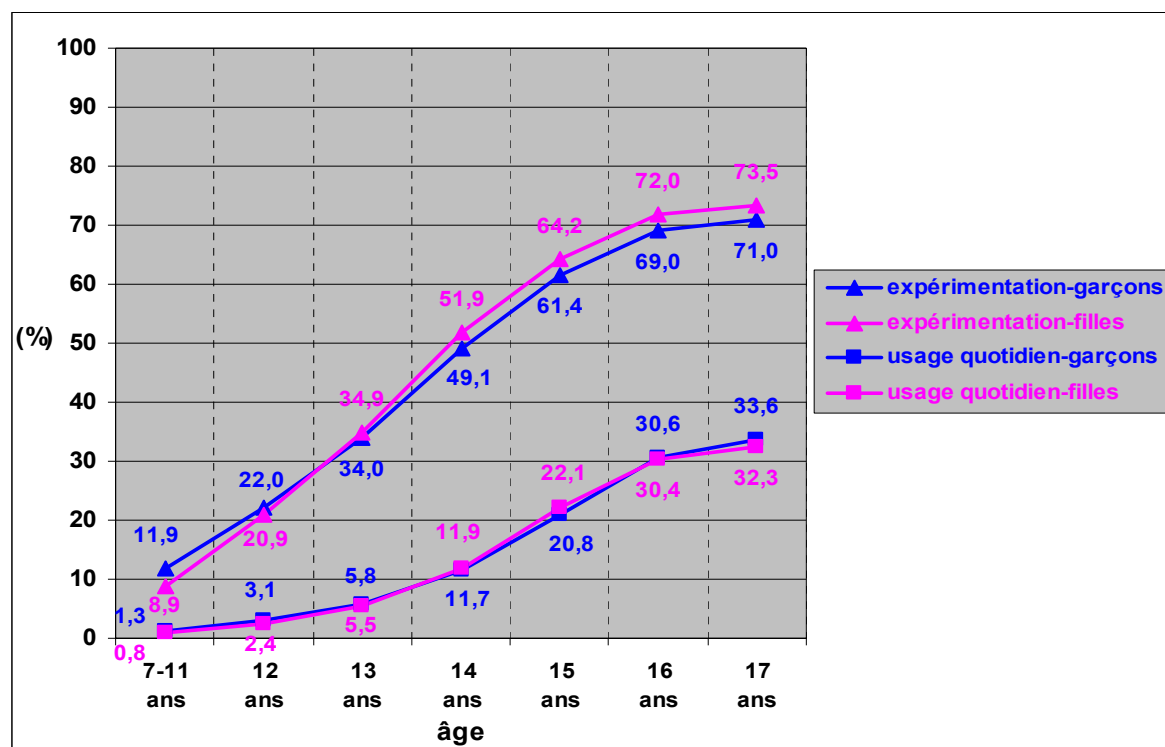
Source : ESCAPAD 2005, OFDT

La proportion des « gros fumeurs » est également plus élevée parmi les garçons que parmi les filles (11,0 vs 9,1%, tableau 1). Parmi les fumeurs quotidiens, les garçons de 17 ans présentent un profil tabagique plus « dur » en déclarant généralement fumer davantage de cigarettes que les adolescentes (figure 1). Ainsi 32,8 % des fumeurs consomment quotidiennement plus de 10 cigarettes contre 28,3 % des fumeuses.

I-2) Diffusion par âge

En moyenne, les jeunes de 17 ans ont fumé leur première cigarette à 13 ans et 5 mois (soit 13,4 ans), les garçons l'ayant fait légèrement plus tôt que les filles (13,3 vs 13,5 ans). L'entrée dans le tabagisme quotidien se fait en moyenne à 14 ans et 8 mois (soit 14,7 ans), sans différence significative entre les sexes.

Figure 2 : Diffusion du tabac par âge pour la génération âgée de 17 ans en 2005 (%)



<i>ensemble (%)</i>	<i>7-11 ans</i>	<i>12 ans</i>	<i>13 ans</i>	<i>14 ans</i>	<i>15 ans</i>	<i>16 ans</i>	<i>17 ans</i>
<i>expérimentation</i>	10,4	21,5	34,4	50,4	62,8	70,4	72,2
<i>usage quotidien</i>	1,0	2,7	5,6	11,8	21,4	30,5	33,0

Lecture : à 17 ans, 31,9% des garçons disent avoir fumé la première fois de leur vie au plus tard à 13 ans.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

La reconstruction rétrospective de la diffusion de l'expérimentation du tabac (figure 2) montre que les garçons sont légèrement plus précoces que les filles aux plus jeunes âges, leur courbe se situant au dessus de celle des filles (11,9% des garçons ont fumé leur première cigarette avant 12 ans vs 8,9% des filles). C'est entre 13 et 15 ans que l'expérimentation du tabac est la plus massive. En revanche, à partir de 15 ans, les courbes s'infléchissent, signifiant que le processus de diffusion de l'entrée dans la consommation est en voie d'achèvement quel que soit le sexe. Au-delà de 13 ans, l'expérimentation est au contraire plus fréquente parmi les filles que les garçons : leur courbe se situe au dessus ; toutefois, l'écart entre les sexes semble stabilisé vers 16-17 ans, à la fin du processus de diffusion.

En ce qui concerne l'usage quotidien, peu de différences apparaissent entre les filles et les garçons. La proportion de fumeurs réguliers parmi les jeunes de moins de 14 ans est assez faible. Le passage au tabagisme quotidien se fait principalement entre 14 et 16 ans.

II) Scolarité, et conditions de vie et loisirs

II-1) Parcours scolaire et milieu familial

Tableau 2 : Usages de tabac à 17 ans selon quelques caractéristiques sociodémographiques (% et OR ajustés)

		<i>expérimentation</i>		<i>usage quotidien</i>	
		(%) ²	OR ³	(%) ²	OR ³
sexe	<i>filles (48,9 %)</i>	73,5	-1-	32,3	-1-
	<i>garçons (51,1 %)</i>	71,0 ***	0,8 ***	33,6 *	0,9 ***
situation	<i>élèves ou étudiants (84,2 %)</i>	69,8	-1-	28,3	-1-
	<i>en apprentissage (11,4 %)</i>	83,7	2,0 ***	55,2	2,6 ***
	<i>autres (insertion, emploi, chômage) (4,4 %)</i>	87,3 ***	2,8 ***	64,8 ***	3,9 ***
redoublement au cours de la scolarité	<i>jamais (49,9 %)</i>	66,9	-1-	23,5	-1-
	<i>1 fois (41,4 %)</i>	77,0	1,6 ***	41,8	2,0 ***
	<i>2 fois (8,7 %)</i>	79,6 ***	1,7 ***	45,4 ***	2,1 ***
milieu social¹	<i>très favorisé (10,6 %)</i>	74,1	-1-	30,6	-1-
	<i>favorisé (27,8 %)</i>	72,9	0,9 **	31,5	0,9 ns
	<i>moyen (13,0 %)</i>	70,6	0,8 ***	30,1	0,8 **
	<i>modeste (41,7 %)</i>	72,3	0,7 ***	34,8	0,9 *
	<i>défavorisé (7,0 %)</i>	69,1 ***	0,5 ***	34,9 ***	0,7 ***
parents vivent ensemble	<i>oui (71,3 %)</i>	69,2	-1-	29,1	-1-
	<i>non (28,7 %)</i>	79,5 ***	1,6 ***	42,7 ***	1,6 ***
vit hors foyer familial	<i>oui (88,7 %)</i>	71,1	-1-	31,2	-1-
	<i>non (11,3 %)</i>	80,5 ***	1,6 ***	46,6 ***	1,8 ***

Les OR dont l'intervalle de confiance à 95 % ne contient pas 1 sont signalés par des astérisques avec la convention suivante : ***, **, * ; test du Chi² de Wald significatif au seuil 0,001, 0,01, 0,05 ; la mention « ns » repère ceux dont l'intervalle contient 1. Par définition, pour chaque variable sociodémographique, la catégorie de référence possède un OR de 1. Un OR supérieur à 1 indique une surconsommation relative par rapport à la catégorie de référence pour l'indicateur considéré ; un OR inférieur à 1 indique une sous-consommation relative.

1 : évalué par la Profession et catégorie sociale (PCS) la plus élevée du couple des parents, parmi 11 choix assortis d'exemples de professions, selon la répartition suivante. « Défavorisé » indique que les deux parents sont déclarés inoccupés par l'enfant ; « modeste » qu'ils sont ouvrier ou employé ; « moyen » qu'ils sont profession intermédiaire ; « favorisé » que l'un seulement des parents est cadre, chef d'entreprise, artisan ou commerçant ; « très favorisé » que les deux le sont. Ces catégories recoupent celles de l'Insee mais ne sont pas identiques. Il s'agit de la profession des parents déclarée par les adolescents ce qui peut entraîner des variations par rapport à la réalité (méconnaissance du métier réellement exercé ou du poste occupé, difficulté à classer correctement le métier, etc.)

2 : Pour les %, il s'agit d'un chi² global, signalant une interdépendance des variables.

3 : Odds ratio ajusté pour l'expérimentation ou la consommation quotidienne de tabac ; les variables d'ajustement sont celles du tableau.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

Il existe un fort lien entre d'un côté, situation et parcours scolaire et de l'autre, consommation de tabac (tableau 2). Les jeunes en apprentissage et ceux qui sont sortis du système scolaire sont plus nombreux à avoir expérimenté le tabac que les jeunes élèves en filière générale, technique ou professionnelle. Ces derniers déclarent également 2 fois plus souvent un usage quotidien que les autres. De même, le

fait d'avoir redoublé au cours de sa scolarité est corrélé à une expérimentation plus fréquente et une consommation accrue de tabac, la proportion de fumeurs croissant avec le nombre de redoublements. Ces résultats ne tiennent pas compte des autres caractéristiques des individus : un élève de filière générale peut ainsi être une fille, un garçon, avoir redoublé ou non, disposer d'un milieu familial favorisé sur le plan économique ou non, etc. Or les filles réussissent mieux à l'école, redoublent moins souvent et sont plus souvent inscrites en filière générale. Pour comparer les catégories toutes choses égales par ailleurs, une régression logistique multivariée a ainsi été réalisée pour l'expérimentation de tabac d'un côté et la consommation quotidienne de l'autre. Chacune permet de vérifier si les constats obtenus à partir de l'examen des simples pourcentages se vérifient si l'on compare des individus identiques.

Ainsi, les résultats des régressions logistiques de l'expérimentation et de l'usage quotidien de tabac effectués en contrôlant le sexe et les facteurs sociodémographiques présentés ci-dessus confirment l'influence du parcours scolaire sur la consommation de tabac (colonnes « OR »).

Le lien entre capital socio-économique familial et usage de tabac est en revanche plus complexe. L'élévation du milieu social (appréhendé par les PCS des parents déclarées par le répondant) est associée à une légère augmentation de l'expérimentation. La relation est contraire pour l'usage quotidien, plus rare à mesure que le milieu s'élève. Si l'analyse logistique confirme le résultat pour l'expérimentation, elle montre que la relation est inverse une fois contrôlés les autres facteurs sociodémographiques et en particulier la situation et le parcours scolaire : toutes choses égales par ailleurs, notamment à situation et parcours scolaire comparables, les jeunes des milieux modestes sont moins souvent fumeurs quotidiens de tabac que les jeunes des milieux favorisés. Ce résultat paradoxal rappelle que le milieu social conditionne en grande partie la réussite scolaire : c'est notamment parce que les jeunes des milieux les moins favorisés subissent plus souvent des situations d'échec à l'école qu'ils apparaissent plus souvent consommateurs quotidiens de tabac. Certains éléments, comme peut-être les ressources matérielles et financières familiales, pourraient également jouer un rôle de frein à la consommation de tabac pour les jeunes des catégories les plus modestes, dès lors que le financement d'une consommation moyenne de dix cigarettes par jour s'évalue en effet à près de 80 euros par mois en 2005 (pour les marques les plus vendues)¹.

Ce lien entre parcours scolaire et consommation de tabac explique également qu'une fois pris en compte les caractéristiques des individus dans l'analyse logistique multivariée, les filles apparaissent moins souvent expérimentatrices et fumeuses quotidiennes que les garçons, alors que le résultat semble inverse lorsqu'on compare les pourcentages bruts.

Enfin, la situation familiale est elle aussi fortement associée à la consommation de tabac. Ainsi, l'expérimentation et la consommation quotidienne sont plus élevées parmi les jeunes dont les parents sont désunis ou ne vivent pas ensemble et le résultat est similaire pour la décohabitation de l'adolescent (lorsqu'il vit en internat ou dans son propre logement, sans adulte). Ce résultat peut s'interpréter en termes d'opportunités de consommer : n'avoir qu'un (plutôt que deux) parent au

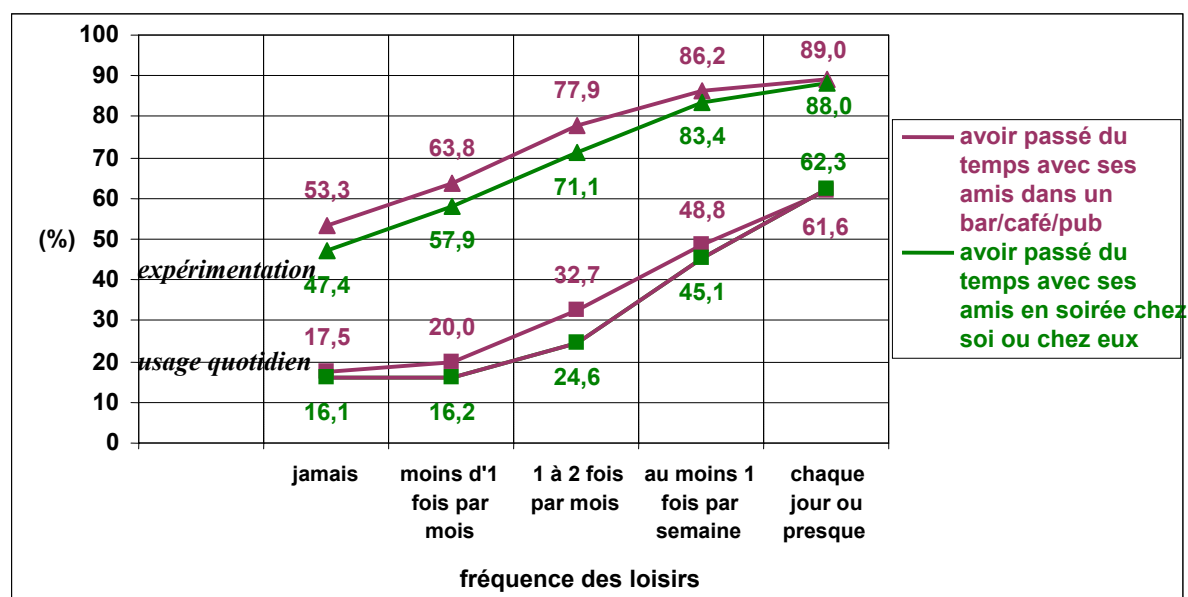
¹ Estimation faite à partir des données de vente présentes sur le site internet de l'OFDT : www.ofdt.fr.

domicile ou bien n'avoir aucun adulte dans celui-ci diminue en effet la surveillance formelle ou informelle qu'il est susceptible d'exercer du simple fait de sa présence.

II-2) Les loisirs et la sociabilité

La description des fumeurs de tabac ne saurait cependant se limiter à leurs caractéristiques socio-démographiques. La sociabilité apparaît en effet comme un élément majeur pour comprendre les motifs de consommation. La proportion de fumeurs est en effet très nettement corrélée à la fréquence des sorties dans les bars, ou à celle des soirées entre amis.

Figure 3 : Usages de tabac à 17 ans selon quelques indicateurs de sorties et de loisirs (%)¹



1 : lecture : 63,8% des jeunes, qui déclarent avoir passé du temps avec leurs amis dans un bar/café/pub, ont expérimenté le tabac.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

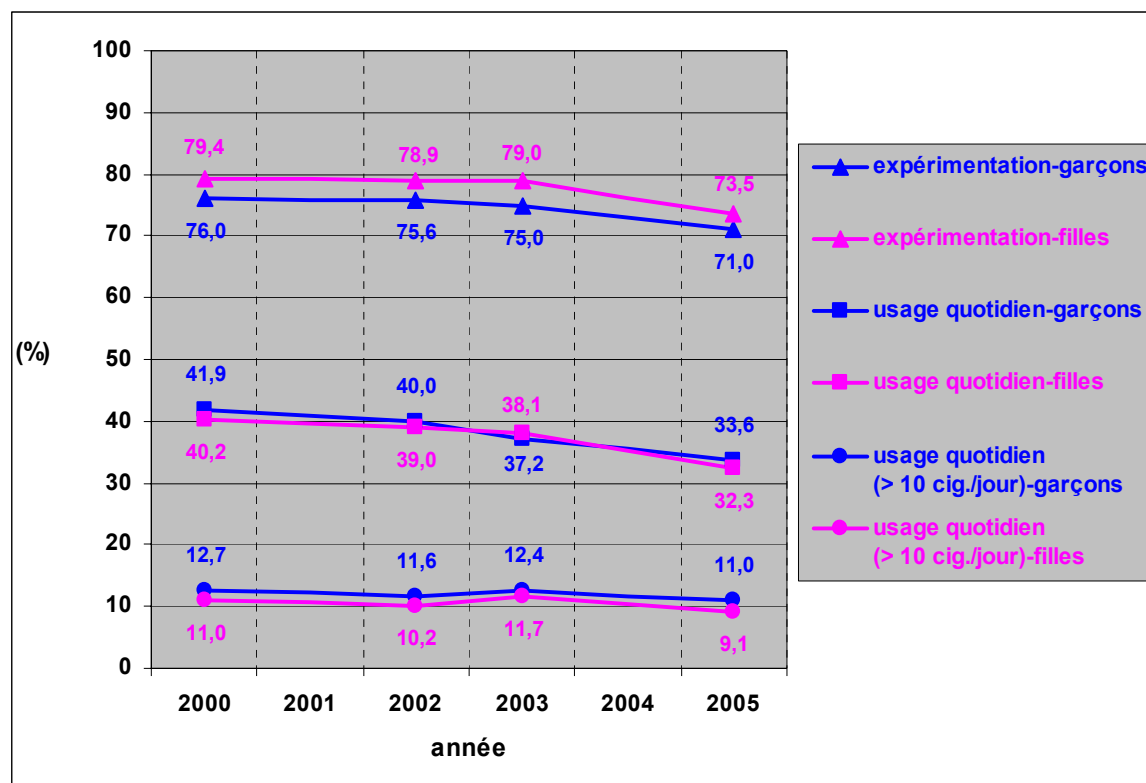
La sociabilité, caractérisée ici par le temps passé avec ses amis, est très massivement liée à la consommation de tabac (figure 3). Les jeunes qui passent beaucoup de temps avec leurs amis en soirée ou dans un débit de boisson sont plus souvent fumeurs de tabac, comme en témoignent les courbes de l'expérimentation et de l'usage quotidien. Outre les occasions de consommer que représentent ces événements festifs, il faut encore noter qu'ils se déroulent vraisemblablement hors de la présence d'adultes responsables des comportements de consommation des jeunes, soit en soirée dans un domicile privé, soit dans les bars et les pubs, qui n'interdisaient pas encore l'usage de tabac en 2005. Le lecteur pourra aussi se reporter à la bibliographie pour trouver des analyses plus poussées entre sorties musicales, sociabilité et usages de tabac.

III - ÉVOLUTIONS entre 2000 et 2005

Une méthodologie et un questionnaire restés identiques depuis l'origine autorisent une analyse fine des évolutions entre 2000 et 2005 et permettent d'interpréter les éventuelles fluctuations dans les différentes mesures des niveaux comme étant en partie liées à des modifications de comportement dans les usages.

III-1) Évolutions des consommations

Figure 4 : Évolution des usages de tabac à 17 ans depuis 2000 (%)



<i>ensemble (%)</i>	2000	2002	2003	2005
<i>expérimentation</i>	77,6	77,2	77,0	72,2***
<i>usage quotidien</i>	41,1	39,5*	37,6*	33,0***
<i>usage quotidien (> 10 cig./jour)</i>	11,9	10,9 ns	12,1*	10,1***

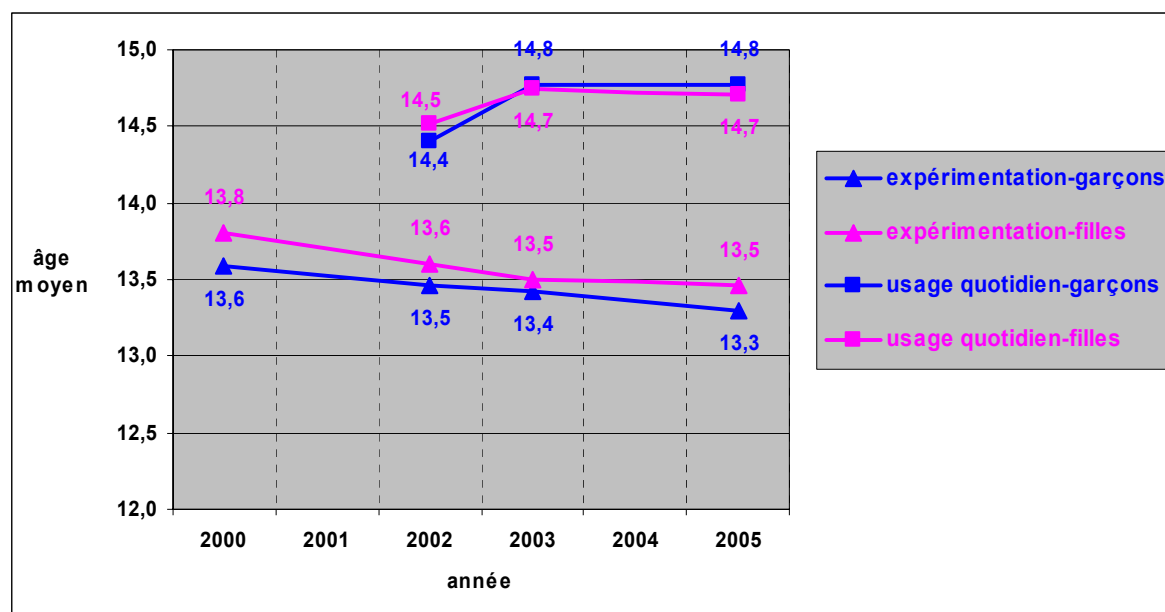
Lecture : *, **, *** et ns : test du Chi² respectivement significatif au seuil 0.05, 0.01, 0.001 et non significatif pour la comparaison d'une année n avec une année n-1.

Sources : ESCAPAD 2000-2002-2003-2005, OFDT

Après une période de stagnation entre 2000 et 2003, l'expérimentation a nettement diminué entre 2003 et 2005, passant de 79,0% à 73,5% chez les filles et de 75,0% à 71,0% chez les garçons. En ce qui concerne le tabagisme quotidien, la baisse observée entre 2000 et 2003 se confirme avec une diminution de 12 % du niveau d'usage quotidien (15 % pour les filles et 10 % pour les garçons) entre les deux derniers exercices de l'enquête.

III-1) Évolutions des entrées dans la consommation

Figure 5 : Évolutions des âges moyens à la 1^{ère} cigarette et d'entrée dans une consommation quotidienne depuis 2000 parmi les jeunes de 17 ans (années)



ensemble (âge moyen)	2000	2002	2003	2005
expérimentation	13,7	13,5***	13,5 ns	13,4***
usage quotidien	ND	14,5	14,8***	14,7 ns

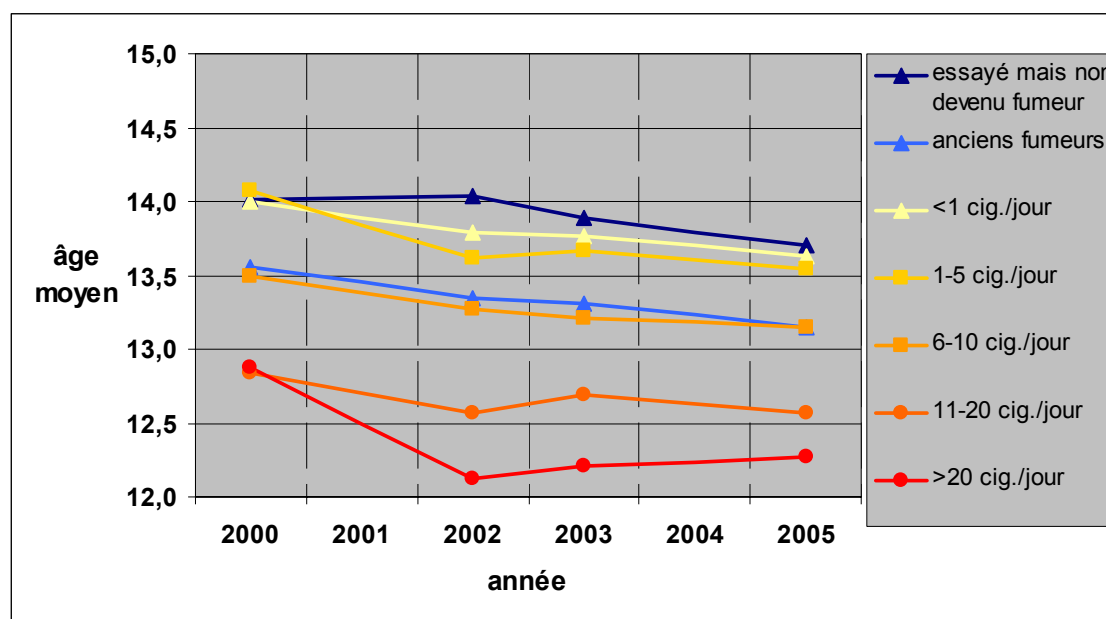
ND : non disponible, la question de l'âge de passage à l'usage quotidien n'étant pas posée en 2000.

Lecture : *, **, *** et ns : t-test de comparaison de moyenne entre une année n et l'année n-1 respectivement significatif au seuil 0.05, 0.01, 0.001 et non significatif.

Sources : ESCAPAD 2000-2002-2003-2005, OFDT

Si le niveau d'expérimentation a diminué par rapport à 2003, la première cigarette est néanmoins fumée de plus en plus tôt, la baisse étant même sensible entre 2003 et 2005 (l'âge moyen étant passé de 13,5 à 13,4 ans), avec une diminution légèrement accrue chez les garçons. Cette baisse est constante depuis 2000. En revanche, l'âge moyen d'entrée dans le tabagisme quotidien ne s'est pas modifié depuis 2003 (14,8 ans en 2003 et 14,7 ans en 2005, évolution non significative).

Figure 6 : Évolution de l'âge moyen à la 1^{ère} cigarette selon le niveau d'usage et le passé tabagique (années)



Sources : ESCAPAD 2000-2002-2003-2005, OFDT

Une analyse détaillée par niveau d'usage et passé tabagique permet de souligner le lien existant entre précocité et intensité de l'usage (figure 6). Ainsi en 2005, l'âge moyen à la première cigarette varie entre 13,7 ans pour les expérimentateurs qui ne sont pas devenus fumeurs, 13,6 ans pour les fumeurs occasionnels de moins d'une cigarette par jour, et décroît continûment avec le nombre de cigarettes fumées quotidiennement jusqu'à 12,3 ans parmi les fumeurs de plus de 20 cigarettes par jour.

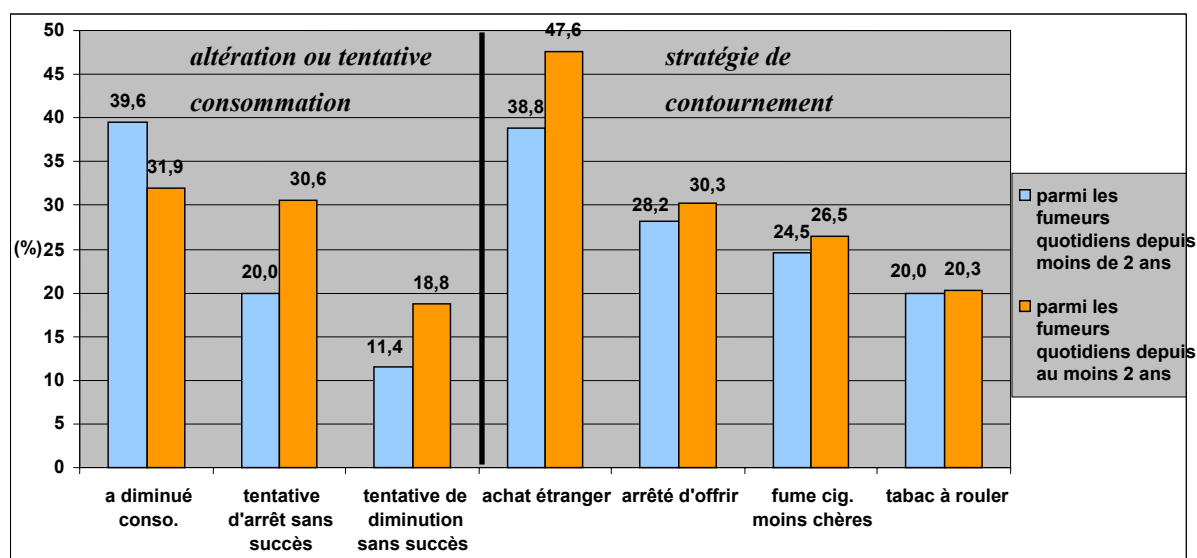
Entre 2000 et 2005, tous ces chiffres sont à la baisse. Ainsi l'âge moyen de l'expérimentation a sensiblement diminué, et ce quel que soit le type de fumeurs (expérimentateurs uniquement, anciens fumeurs ou fumeurs actuels). Ce phénomène s'explique probablement par une modification du public entrant en consommation : les plus hésitants, qui habituellement diffèrent leur première cigarette, renoncent finalement de plus en plus à commencer à fumer, ce qui abaisse mécaniquement l'âge moyen observé. D'autre part, l'observation des courbes de diffusion des différentes générations montre clairement que malgré un rajeunissement des expérimentations et des usages quotidiens, la part des usagers quotidiens sur celle des expérimentateurs apparaît en diminution entre 2000 et 2005. Ainsi, sans remettre en cause le lien entre précocité et intensité d'usage, cette relation paradoxale révèle la complexité des imbrications entre les différentes motivations susceptibles de conduire l'usager vers une consommation plus intensive. La baisse de l'expérimentation depuis 5 ans s'accompagne donc d'une véritable baisse de la consommation quotidienne. Cette baisse n'étant pas que mécanique, il est possible d'y voir une des conséquences des politiques de prix qui se sont succédées ces dernières années. Sans qu'il soit possible de le vérifier, il est plausible que les campagnes de prévention menées en 2002 aient eu un impact sur les usages des jeunes, en particulier à un âge où l'entrée dans la consommation est fréquente. Ainsi, fin juin 2002, l'Inpes et l'Assurance

maladie ont lancé une campagne médiatique radiotélévisée et d’affichage sur le thème « Le tabac, seul produit de consommation courante qui tue un fumeur sur deux », suivie en septembre de la même année par une campagne télévisée sur le thème « Vous n’avalerez pas ce que vous fumez ». Toutes deux visaient à faire connaître au grand public les produits toxiques contenus dans la cigarette et connurent un grand succès. Elles pourraient avoir retardé l’âge de passage à l’usage quotidien et contribué à diminuer la consommation des fumeurs quotidiens.

III-3) Modification des comportements de consommation et d’achat depuis la dernière hausse des prix

Une nouvelle question posée en 2005 permet de renseigner les éventuels impacts des hausses du prix des paquets de cigarettes intervenues fin 2003 et début 2004 sur la consommation des adolescents. Le prix du paquet de cigarettes le plus vendu est en effet passé de 3,60 € à 3,90 € en janvier 2003, puis à 4,60 € en octobre de la même année, avant d’atteindre 5 € en janvier 2004. L’enquête ESCAPAD 2003 avait permis d’estimer à 58 euros les dépenses mensuelles pour un fumeur quotidien âgé des 17-18 ans en mai 2003, à la date de la collecte. Ces hausses du prix du paquet de tabac ont donc entraîné automatiquement une hausse équivalente des dépenses mensuelles. Une telle évolution est donc à même de favoriser la mise en place de « stratégies de contournement » en particulier parmi des adolescents dont le revenu disponible est à la fois variable et limité. Toutefois, s’il est possible d’observer le changement de comportement des fumeurs, il est, en revanche, beaucoup plus difficile d’estimer le rôle exact joué par les hausses de prix dans les facteurs de décision qui font qu’un expérimentateur ne devient pas un fumeur.

Figure 7 : Modifications du comportement des jeunes de 17 ans depuis la hausse des prix du tabac^(a) (%)



(a) Plusieurs réponses étaient possibles

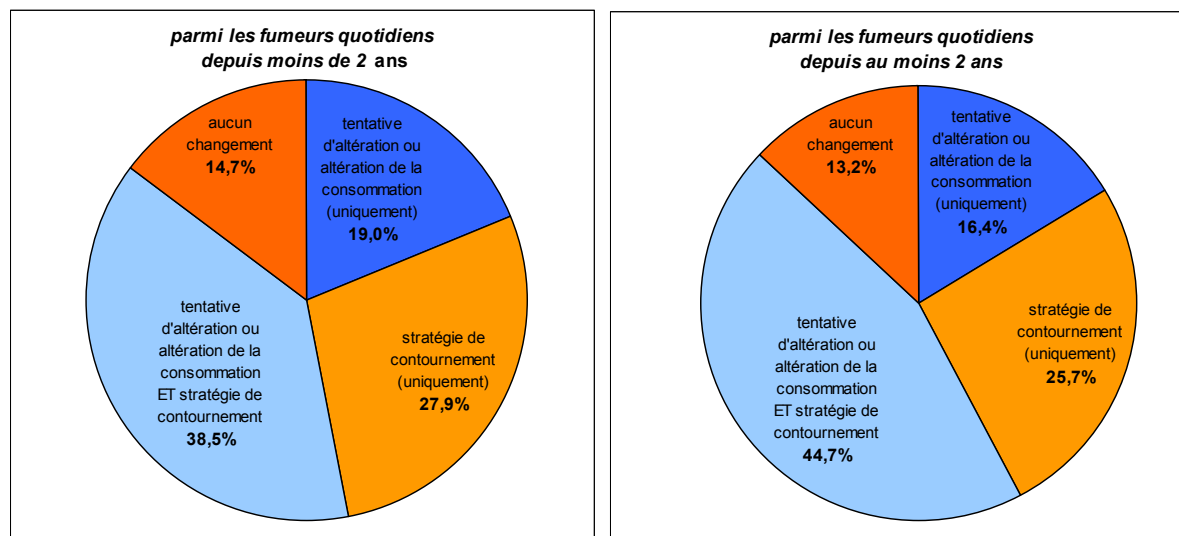
Source : ESCAPAD 2005, OFDT

Une partie des fumeurs quotidiens de tabac âgés de 17 ans interrogés en 2005 a modifié ses comportements de consommation et d'approvisionnement après les dernières hausses des prix intervenues en 2003 et 2004² (figure 7). Sur le plan quantitatif, les tentatives de modifications des usages sont importantes : près d'un quart disent avoir tenté sans succès de cesser leur consommation, plus d'un tiers y être parvenu, tandis qu'un sur sept dit avoir tenté sans succès de diminuer sa consommation. Néanmoins, une large partie des fumeurs quotidiens tente de contourner ou contourne effectivement la hausse du prix en modifiant ses sources d'approvisionnements. Un quart dit fumer des cigarettes moins chères, un cinquième s'est tourné vers le tabac à rouler. La cigarette est ainsi devenue plus difficile à céder (près de trois fumeurs quotidiens sur dix sont réticents à en offrir ou n'en offrent plus), et plus de quatre sur dix tentent de les acheter à l'étranger.

Ces résultats sont modulés par l'ancienneté de la consommation : les fumeurs quotidiens installés depuis au moins deux ans dans leur consommation quotidienne ont plus fréquemment échoué dans leurs tentatives d'arrêt ou de diminution, et sont proportionnellement plus nombreux à déclarer s'approvisionner à l'étranger. Malgré des tentatives souvent infructueuses de modifier sa consommation, les hausses des prix ne semblent finalement pas avoir entraîné d'altération de la consommation d'une part importante des fumeurs quotidiens, signe que ces derniers sont probablement plus dépendants. En revanche, la conversion à des marques meilleures marché ou au tabac à rouler a eu lieu relativement vite après les hausses de prix et a concerné toutes les catégories de fumeurs.

² Se restreindre à cette sous-population de fumeurs limite la portée de l'analyse (les fumeurs occasionnels sont écartés) mais rend les résultats plus robustes dans la mesure où cette catégorie de fumeurs a plus que les autres subi l'impact des hausses de prix. Rappelons que cette analyse porte sur des données antérieures à l'interdiction de fumer dans les lieux publics du 01/02/2007.

Figure 8 : Typologie des principaux comportements des jeunes de 17 ans depuis la hausse des prix du tabac (%)



Source : ESCAPAD 2005, OFDT

Une reconstitution des stratégies globales des fumeurs quotidiens face à la hausse des prix est représentée figure 8, à partir des réponses représentées figure 7. Elle permet de distinguer quatre types de comportements indépendants de l'ancienneté dans l'usage. La stratégie majoritaire a été de tenter de diminuer sa consommation mais également de contourner la hausse des prix en modifiant son approvisionnement. La deuxième stratégie a consisté à ne rien vouloir changer à sa consommation mais à s'approvisionner différemment (plus d'un quart). La troisième (un fumeur sur six) a été exclusivement de modifier sa consommation. Moins d'un fumeur sur huit dit n'avoir rien modifié ni tenté depuis la hausse des prix.

Au final, si l'ancienneté dans l'usage n'entraîne pas l'élaboration de stratégies différentes, on observe cependant que les plus anciens fumeurs semblent plus souvent tenter d'altérer leur consommation et de modifier leur approvisionnement.

Au travers de l'enquête ESCAPAD, les effets des différentes hausses des prix intervenus entre 2003 et 2004 apparaissent mitigés même si 3 % des expérimentateurs déclarent avoir arrêté de fumer suite aux hausses du prix (1, 2). Toutefois, il faudrait, pour être plus juste, évaluer la part des expérimentateurs qui ne sont jamais devenus fumeurs dont une partie vraisemblablement à cause d'un prix du paquet de cigarettes trop élevé. Ces résultats sont proches de ceux observés en population adulte (3).

Bibliographie

1. LEGLEYE S, SPILKA S, BECK F. Le tabagisme des adolescents en France, suite aux récentes hausses des prix. BEH - Bulletin Epidémiologique Hebdomadaire. 2006(21-22):150-2.
2. Beck F, Legleye S, Peretti-Watel P, Spilka S. Le tabagisme des adolescents : niveaux, tendances et représentations, quels enseignements pour la prévention ? Revue des maladies respiratoires. 2006;23(6):681-93.
3. Legleye S, Beck F, Peretti-Watel P. Tabagisme en France. Impact des hausses des prix : transitoire. Revue du praticien. 2007(21):756-7.

Pour en savoir plus :

- Beck F, Legleye S, Peretti-Watel P, « Regards sur la fin de l'adolescence : consommations de substances psychoactives lors de l'enquête Escapad 2000 », rapport de recherche OFDT, décembre 2000
- Beck F, Legleye S, Spilka S, Drogues à l'adolescence Niveaux et contextes d'usage de cannabis, alcool, tabac et autres drogues à 17-18 ans en France - ESCAPAD 2003, OFDT, 2004, 251 p
- Legleye S, Beck F, « Sorties, rock, reggae, techno, rap... et usages de substances psychoactives à 18 ans », Psychotropes, revue internationale des toxicomanies, vol. 9, n°3-4, 2003.
- De Peretti C, Beck F, Legleye S, « Fréquentations des discothèques et usage de substances psychoactives : l'apport d'une enquête représentative des lycéens », Psychotropes, revue internationale des toxicomanies vol. 9, n°3-4, 2003.

Consommation d'alcool à 17 ans en 2005

Synthèse

En 2005, l'expérimentation d'alcool est déclarée par un peu plus de neuf jeunes de 17 ans sur dix. L'usage régulier concerne 12,0 % des jeunes et l'usage quotidien, 1 %. Les garçons s'avèrent plus souvent consommateurs que les filles, et ce quel que soit le niveau d'usage déclaré. Près de six jeunes sur dix déclarent avoir déjà été ivres au cours de leur vie, près d'un sur deux au cours des douze derniers mois, et près d'un sur dix au moins dix fois au cours de cette même période. Là encore, les garçons sont plus souvent concernés que les filles. L'âge moyen lors de la première ivresse est 15,1 ans, les garçons restant légèrement plus précoces que les filles.

Les niveaux de consommation d'alcool, y compris pour l'expérimentation, sont en diminution depuis 2003, alors que l'on observe l'inverse pour les ivresses. Ceci suggère un changement dans les modes de consommation ou les perceptions de l'ivresse alcoolique ces dernières années, changement qui demande à être confirmé par l'exercice suivant d'ESCAPAD.

Les alcools les plus souvent choisis (parmi une liste de 13 alcools) par le plus grand nombre de consommateurs au cours des trente derniers jours sont les alcools forts, la bière, les prémix, le vin et le champagne. Parmi ces derniers les alcools forts et la bière apparaissent comme des boissons nettement plus masculines.

À 17 ans, la consommation a surtout lieu le week-end, entre amis, dans des occasions festives, la plupart du temps dans un domicile privé, un peu plus rarement dans des débits de boisson.

Les buveurs réguliers d'alcool sont proportionnellement plus nombreux parmi les jeunes au parcours scolaire difficile (redoublement, orientation précoce en filières courtes ou professionnelles...) ou ceux qui sont sortis du système scolaire. La désunion parentale, ou bien le fait de décohabiter sont également associés à des consommations plus fréquentes. Du point de vue socio-économique, c'est toutefois au sein des familles favorisées que les consommateurs sont les plus nombreux.

Enfin, les consommations comme les ivresses apparaissent très fortement associées à l'intensité de la sociabilité, confirmant le caractère majoritairement festif et convivial des pratiques adolescentes. Toutefois, les consommations à risque ne sont pas rares. Ainsi, près de quatre garçons et deux filles sur dix qui déclarent avoir consommé de l'alcool au cours des trente derniers jours disent également avoir conduit au moins une fois au cours de l'année un deux roues après l'absorption de plus d'un verre d'alcool.

I – Niveaux d’usages

I-1) Niveaux de consommation d’alcool et des ivresses déclarées

Tableau 1 : Usages d’alcool et ivresses à 17 ans (%)

	garçons	filles	sex ratio	Test	ensemble	ensemble (2003)	évolution (2003/2005)
<i>expérimentation</i>	93,3	91,2	1,0	***	92,3	94,6	***
<i>usage au cours du mois</i>	82,0	75,3	1,1	***	78,7	82,1	***
<i>usage régulier</i>	17,7	6,1	2,9	***	12,0	14,5	***
<i>usage quotidien</i>	2,1	0,3	7,0	***	1,2	1,1	ns
<i>ivresse au cours de la vie</i>	63,4	49,6	1,3	***	56,6	55,0	***
<i>ivresse au cours de l’année</i>	57,2	41,0	1,4	***	49,3	46,1	***
<i>ivresse répétée</i>	33,4	18,3	1,8	***	26,0	19,2	***
<i>ivresse régulière</i>	14,2	5,0	2,8	***	9,7	6,7	***
<i>âge moyen lors de la première ivresse (année)</i>	15,0	15,3		***	15,1	15,1	ns

*, **, *** et ns : test du Chi² (pour les pourcentages) ou t-test (pour l’âge moyen lors de la première ivresse) respectivement significatif au seuil 0.05, 0.01, 0.001 et non significatif.

Sources : ESCAPAD 2003-2005, OFDT

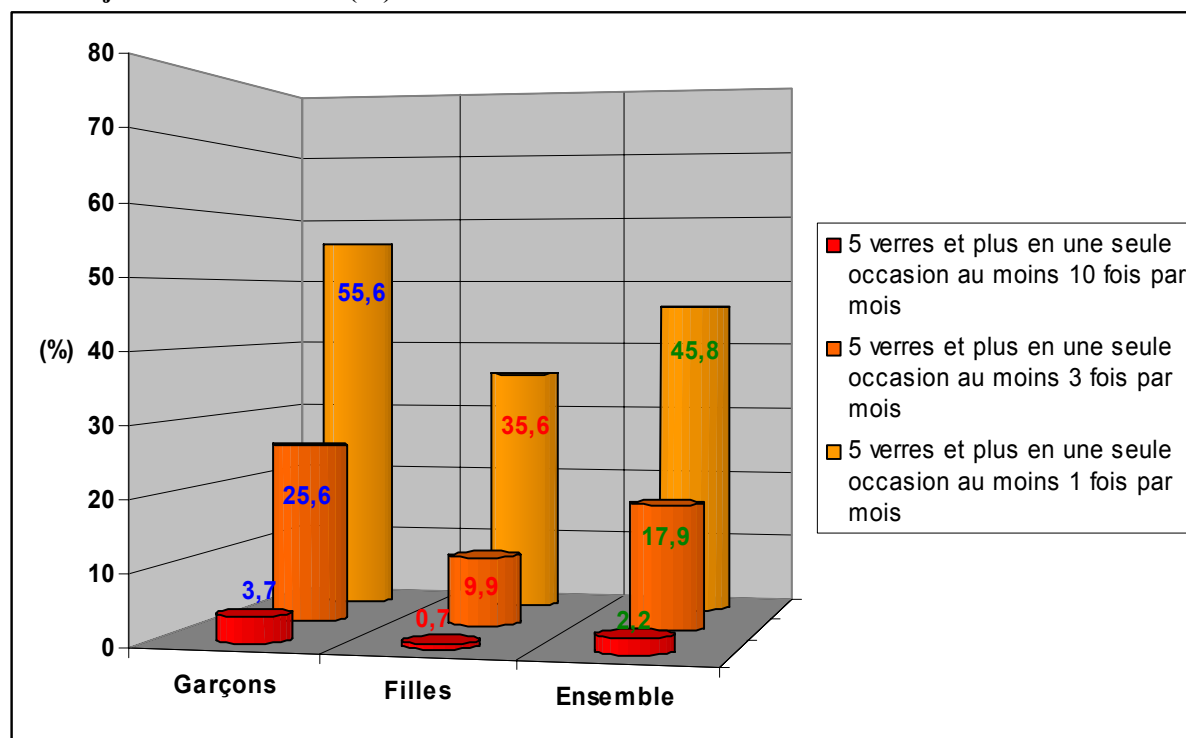
En 2005, un peu plus de neuf jeunes de 17 ans sur dix (92,3%) déclarent avoir déjà consommé de l’alcool au cours de leur vie. Les garçons s’avèrent plus souvent consommateurs que les filles, et ce quel que soit le niveau d’usage déclaré. Ainsi ils sont presque 3 fois plus nombreux proportionnellement que les filles à se déclarer consommateurs réguliers (17,7 % contre 6,1 %). L’usage quotidien (au cours des trente derniers jours) est très rare, déclaré par 1% environ des jeunes. À 17 ans, près de six jeunes sur dix déclarent avoir déjà été ivres au cours de leur vie, et ils sont près de la moitié à l’avoir été au cours des douze derniers mois. Près d’un jeune sur dix dit avoir été ivre au moins dix fois au cours des douze derniers mois. Comme les usages d’alcool, les ivresses s’avèrent nettement plus masculines, avec des *sex ratio* nettement supérieurs à 1 et croissant avec la fréquence observée.

L’âge moyen de la première ivresse est 15,1 ans, les garçons restant légèrement plus précoces que les filles (15,0 contre 15,3).

À l’exception des niveaux observés pour les ivresses alcooliques, ceux des indicateurs de consommation d’alcool sont en diminution depuis 2003. Le détail des évolutions sur les cinq exercices disponibles de l’enquête figure plus loin.

I-2) Consommations importantes et consommations à risque

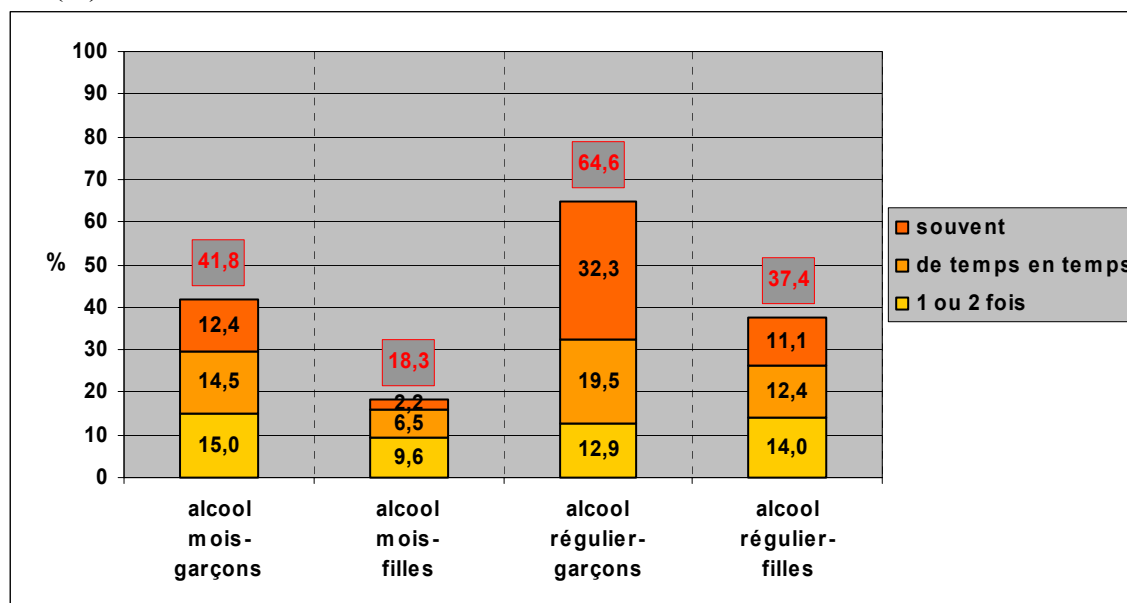
Figure 1 : fréquence des consommations ponctuelles importantes d'alcool au cours des trente derniers jours¹ suivant le sexe (%)



1 : Parmi les buveurs au cours du mois

La consommation ponctuelle de quantités importantes d'alcool (ici cinq verres ou plus) est fréquente à 17 ans : près de la moitié des jeunes interrogés qui ont bu au cours des trente derniers jours disent l'avoir fait au moins une fois, les garçons plus souvent que les filles (55,6% vs 35,6%), cet écart croissant avec la fréquence observée. Néanmoins, le cumul d'au moins dix consommations de ce type est très rare : à peine 2,2% des buveurs au cours du mois sont concernés, ce qui représente moins d'un buveur régulier sur sept (14,5% d'entre eux). Autrement dit, la consommation régulière n'est que rarement une consommation massive d'alcool.

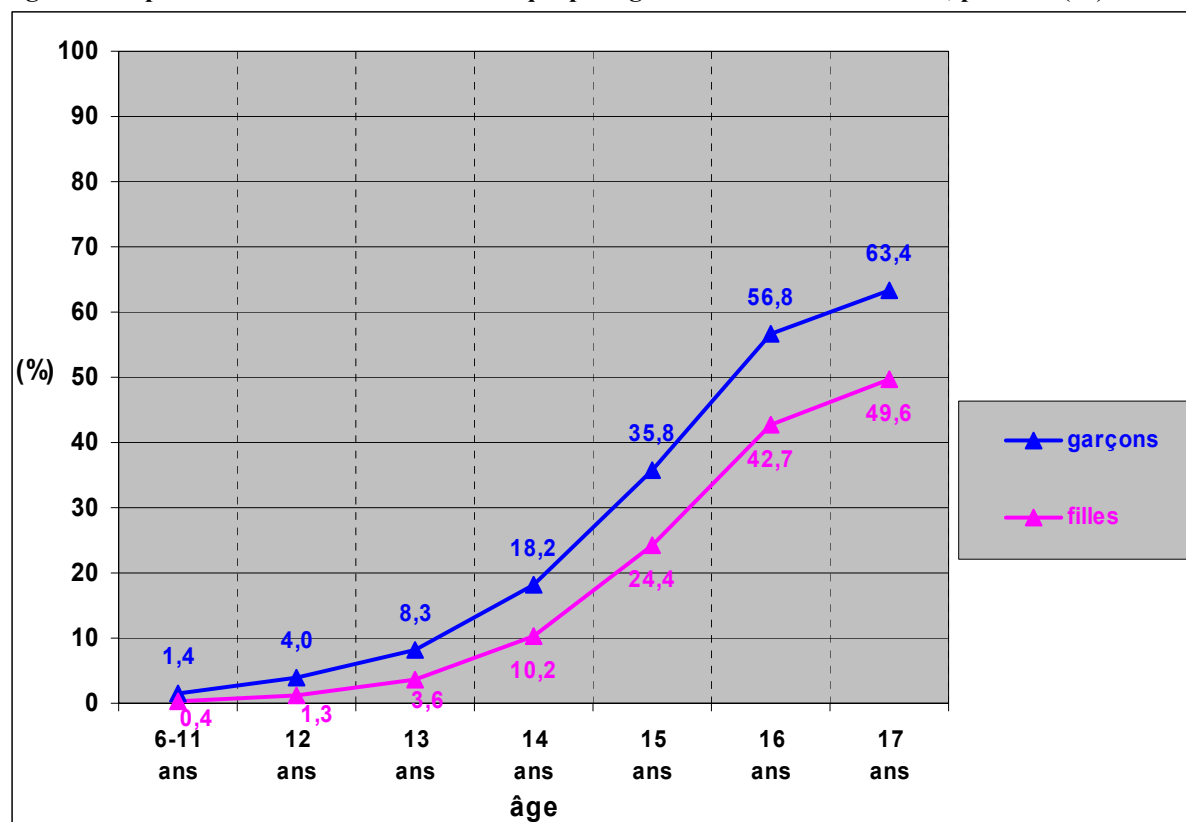
Figure 2 : fréquence de conduite d'un véhicule automobile après ingestion de plus d'un verre d'alcool au cours de l'année, suivant la fréquence de consommation d'alcool au cours du mois, par sexe (%)



La conduite d'un véhicule automobile (principalement un deux-roues) après une consommation d'alcool supérieure à un verre est assez commune, surtout parmi les garçons. Ainsi, parmi les buveurs au cours des trente derniers jours, plus de quatre garçons sur dix disent l'avoir fait, contre moins d'une fille sur cinq. Ce comportement est d'autant plus fréquent que la consommation d'alcool est régulière : ainsi, les proportions parmi les buveurs réguliers au cours des trente derniers jours s'élèvent à 64,6% parmi les garçons et 37,4% parmi les filles. La répétition de ces épisodes de conduite n'est pas rare, en particulier parmi les buveurs réguliers : un tiers des garçons dit avoir souvent conduit un deux-roues après avoir bu plus d'un verre d'alcool au cours des douze derniers mois contre à peine une fille sur dix.

I-3) Diffusion par âge de la première ivresse

Figure 3 : expérimentation de l'ivresse alcoolique par âge au cours de l'adolescence, par sexe (%)



ensemble (%)	6-11 ans	12 ans	13 ans	14 ans	15 ans	16 ans	17 ans
première ivresse	0,9	2,7	6,0	14,3	30,2	49,9	56,6

Lecture : 8,3% des garçons de 17 ans disent avoir été ivres pour la première fois de leur vie au plus tard à 13 ans.

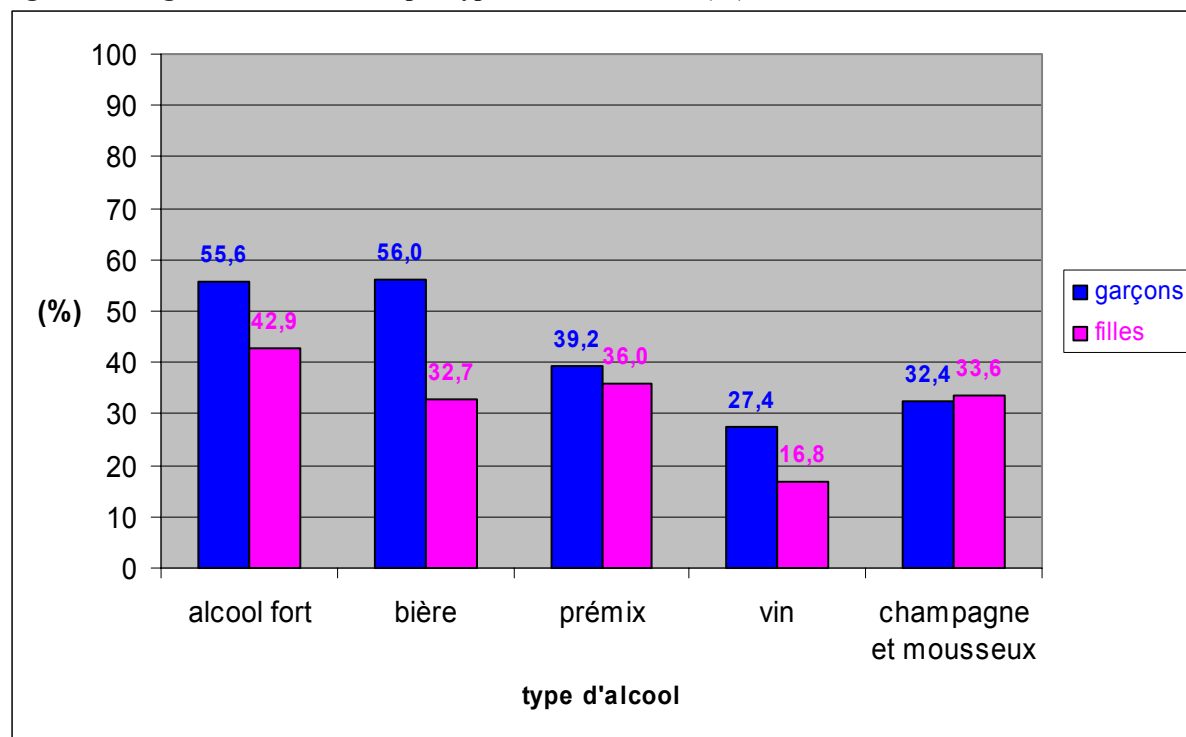
Sources : ESCAPAD 2005, OFDT

Les épisodes d'ivresses antérieurs à l'âge de 13 ans sont très rares. C'est entre 14 et 16 ans que la diffusion de l'ivresse alcoolique est la plus rapide, comme le montrent les nettes progressions des courbes entre ces 2 âges. L'expérimentation de l'ivresse alcoolique est plus massive parmi les garçons (leur courbe surplombe toujours celle des filles), mais elle est également plus rapide : la pente de la courbe des garçons est plus importante que celle des filles et l'écart augmente entre les deux jusqu'entre 16 et 17 ans, où il se stabilise.

II Types de boissons consommées et contextes des consommation

II-I) Les types de boissons consommées au cours des trente derniers jours

Figure 4 : Usages au cours du mois par type d'alcool à 17 ans (%)



ensemble (%)	alcool fort	bière	prémix	vin	champagne et mousseux
usage au cours du mois	49,4	44,6	37,6	22,2	33,0

Sources : ESCAPAD 2005, OFDT

La figure 1 montre que la hiérarchie des boissons consommées au cours du mois par les filles de 17 ans diffère de celle des garçons. Pour les garçons, les boissons totalisant le plus grand nombre de consommateurs au cours du mois sont les alcools forts et la bière, devant les prémix, les champagnes et vins mousseux et enfin le vin. Pour les filles, les alcools forts apparaissent en première position, devant les prémix, les champagnes et vins mousseux, la bière et enfin le vin. Les préférences pour les boissons étudiées peuvent aussi s'observer par le calcul des *sex ratio*, définis comme le rapport des proportions de consommateurs au cours des trente derniers jours parmi les garçons et les filles. Ceux-ci varient en effet entre 1,0 et 1,1 pour les champagnes ou vins mousseux et prémix, boissons particulièrement « unisexes », 1,3 pour les alcools forts, et 1,6 et 1,7 pour le vin et la bière, qui sont les boissons les plus masculines à cet âge.

II-2) Le contexte de la dernière consommation d'alcool

Un ensemble de questions spécifiques permet de décrire le contexte dans lequel a eu lieu la dernière consommation d'alcool au cours des trente derniers jours. Sans surprise, la plupart ont ainsi lieu le week-end, avec des amis, chez soi ou chez eux. Les consommations solitaires ou en semaine s'avèrent plutôt rares ; en revanche, les consommations avec les parents sont assez communes. Le détail montre qu'une fréquence plus élevée de consommation est associée à des usages plus ordinaires (ils ont plus rarement lieu un jour particulier), ou solitaires. Il s'agit là d'un effet de normalisation de la consommation.

L'observation des indications des lieux de dernière consommation rappelle la difficulté de délimiter de manière simple un tel événement dans le temps et l'espace. Le questionnaire autorisait en effet l'indication de plusieurs lieux pour une même occasion et cette possibilité a été exploitée par un grand nombre de buveurs au cours du mois : 51% disent n'avoir bu qu'en un seul lieu, 26% en deux lieux, 13% en trois lieux et 6% en quatre lieux ou plus¹. La hiérarchie des plus cités ne varie guère avec la fréquence de consommation comme le montre le graphique 8 : le domicile privé arrive en tête, devant les débits de boissons (bars, pubs puis discothèque), puis le domicile parental, les lieux publics ouverts, et enfin l'école ou d'autres lieux (qui ne sont pas précisés). Néanmoins, le nombre de citations d'endroits différents augmente avec la fréquence de consommation : elle vaut en moyenne 1,2 parmi les individus n'ayant bu qu'une ou deux fois au cours des trente derniers jours, contre 2,2 parmi les individus ayant bu entre 10 et 19 fois et 2,6 parmi les buveurs d'au moins vingt occasions ou les buveurs quotidiens.

Cette corrélation² souligne que les modalités de consommation et la définition d'une occasion de consommer varient avec la fréquence d'usage : les buveurs réguliers boivent davantage dans un plus grand nombre de lieux que les buveurs plus occasionnels. En fait ce sont surtout les mentions des débits de boisson qui deviennent plus courantes avec l'augmentation de la fréquence de consommation, et, dans une moindre mesure, celles dans les lieux publics ouverts comme la rue, les parcs. Cette augmentation traduit sans doute les itinéraires des buveurs réguliers lors de leur dernière soirée. Le nombre de lieux de consommations varie également fortement avec le jour de consommation : ceux qui ont bu la dernière fois un jour de semaine ont déclaré en moyenne 1,3 lieux différents ; ceux qui ont bu le week-end mais sans avoir précisé qu'il s'agissait d'une occasion particulière disent avoir bu dans 1,7 lieux différents et ceux qui ont bu un jour de week-end pour une occasion particulière (fête, etc.) déclarent 2,3 lieux.

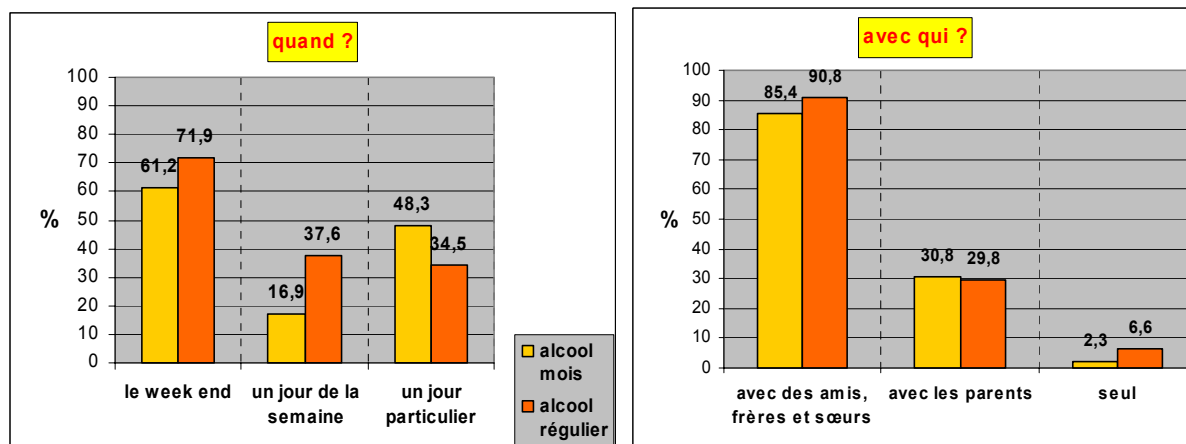
Ce résultat, conjoint au caractère très commun des consommations amicales ou familiales, confirme le rôle social que joue très probablement la consommation d'alcool dans la vie de la plupart des adolescents.

¹ 5% n'ont pas précisé le lieu.

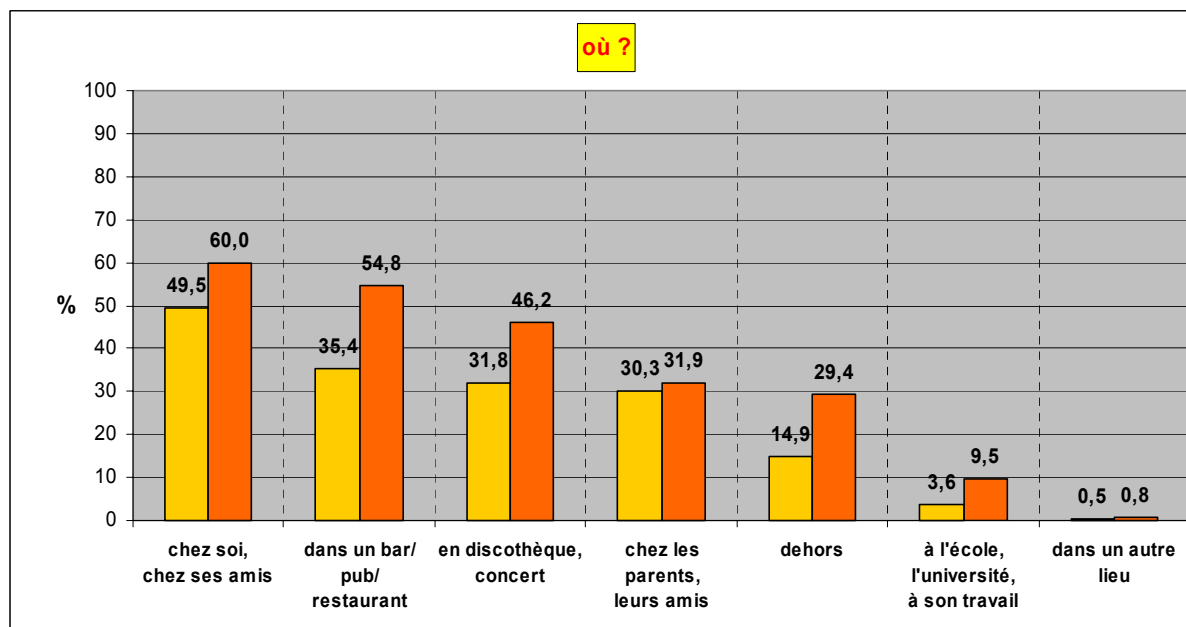
² Le coefficient de corrélation de Spearman vaut 0.38, $p < 0,0001$.

Précisons toutefois que la fréquence des consommations solitaires parmi les buveurs réguliers, malgré son caractère minoritaire, est néanmoins un signe qui pourrait être préoccupant pour certains individus.

Figure 5a, 5b, 5c : contexte de la dernière consommation d'alcool au cours du mois, par sexe (%)



N.B. : les pourcentages peuvent dépasser 100 car plusieurs réponses étaient possibles.



N.B. : les pourcentages peuvent dépasser 100 car plusieurs réponses étaient possibles.

III) Scolarité, conditions de vie et loisirs

III-1) Parcours scolaire et milieu familial

Tableau 2 : Usage régulier d'alcool et ivresses répétées à 17 ans selon des caractéristiques sociodémographiques (%)

		<i>usage d'alcool régulier</i>		<i>ivresse répétée</i>	
		(%) ²	OR ³	(%) ²	OR ³
sexe	<i>femme (48,9 %)</i>	6,1	1	18,3	1
	<i>homme (51,1 %)</i>	17,7 ***	3,1	33,4 ***	2,2
situation	<i>élèves ou étudiants (84,2 %)</i>	10,5	1	24,3	1
	<i>en apprentissage (11,4 %)</i>	21,7	2,0 ***	34,8	1,5 ***
	<i>autres (insertion, emploi, chômage) (4,4 %)</i>	17,1 ***	1,6 ***	35,7 ***	1,7 ***
redoublement au cours de la scolarité	<i>jamais (49,9 %)</i>	10,8	1	25,2	1
	<i>1 fois (41,4 %)</i>	13,6	1,0	27,3	1,0
	<i>2 fois (8,7 %)</i>	12,3 ***	0,8 **	24,8 ***	0,8 ***
milieu social¹	<i>très favorisé (10,6 %)</i>	13,1	1	31,2	1
	<i>favorisé (27,8 %)</i>	12,3	0,9	28,1	0,8 ***
	<i>moyen (13,0 %)</i>	11,9	0,9 *	26,4	0,8 ***
	<i>modeste (41,7 %)</i>	12,2	0,8 ***	24,5	0,7 ***
	<i>défavorisé (7,0 %)</i>	8,5 ***	0,5 ***	19,4 ***	0,5 ***
parents vivent ensemble	<i>oui (71,3 %)</i>	11,5	1	24,5	1
	<i>non (28,7 %)</i>	13,4 ***	1,2 ***	29,7 ***	1,3 ***
vit au foyer familial	<i>oui (88,7 %)</i>	11,1	1	24,6	1
	<i>non (11,3 %)</i>	19,4 ***	1,9 ***	36,9 ***	1,8 ***

Les OR dont l'intervalle de confiance à 95 % ne contient pas 1 sont signalés par des astérisques avec la convention suivante : ***, **, * ; test du Chi² de Wald significatif au seuil 0,001, 0,01, 0,05 ; la mention « ns » repère ceux dont l'intervalle contient 1. Par définition, pour chaque variable sociodémographique, la catégorie de référence possède un OR de 1. Un OR supérieur à 1 indique une surconsommation relative par rapport à la catégorie de référence pour l'indicateur considéré ; un OR inférieur à 1 indique une sous-consommation relative.

1 : évalué par la Profession et catégorie sociale (PCS) la plus élevée du couple des parents, parmi 11 choix assortis d'exemples de professions, selon la répartition suivante. « Défavorisé » indique que les deux parents sont déclarés inoccupés par l'enfant ; « modeste » qu'ils sont ouvrier ou employé ; « moyen » qu'ils sont profession intermédiaire ; « favorisé » que l'un seulement des parents est cadre, chef d'entreprise, artisan ou commerçant ; « très favorisé » que les deux le sont. Ces catégories recoupent celles de l'Insee mais ne sont pas identiques. Il s'agit de la profession des parents déclarée par les adolescents ce qui peut entraîner des variations par rapport à la réalité (méconnaissance du métier réellement exercé ou du poste occupé, difficulté à classer correctement le métier, etc.)

2 : Pour les %, il s'agit d'un chi² global, signalant une interdépendance des variables.

3 : Odds ratio ajusté pour l'expérimentation ou la consommation régulière ou les ivresses répétées ; les variables d'ajustement sont celles du tableau.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

La situation et le parcours scolaire apparaissent fortement liés à la consommation d'alcool et à la fréquence des ivresses. Les jeunes en apprentissage et ceux qui sont sortis du système scolaire sont

plus nombreux que les jeunes élèves en filière générale, technique ou professionnelle, à déclarer boire régulièrement de l'alcool. Ils rapportent également beaucoup plus souvent des ivresses répétées que les autres. De même, le fait d'avoir redoublé au cours de sa scolarité est corrélé à une consommation régulière accrue. En revanche, malgré la corrélation significative, la variation des prévalences des ivresses suivant le nombre de redoublement est faible.

Ces résultats ne tiennent pas compte des autres caractéristiques des individus : un élève de filière générale peut ainsi être une fille, un garçon, avoir redoublé ou non, disposer d'un milieu familial favorisé sur le plan économique ou non, etc. Or les filles réussissent mieux à l'école, redoublent moins souvent et sont plus souvent inscrites en filière générale. Pour comparer les catégories toutes choses égales par ailleurs, une régression logistique multivariée a ainsi été réalisée pour l'usage régulier d'alcool d'un côté et les ivresses répétées de l'autre. Chacune permet de vérifier si les constats obtenus à partir de l'examen des simples pourcentages se vérifient si l'on compare des individus identiques.

Les résultats confirment en partie l'influence du parcours scolaire (colonnes « OR ») ; en partie seulement puisque le fait d'avoir redoublé au moins deux fois (plutôt que jamais) semble lié à des plus faibles niveaux d'usage régulier et d'ivresse répétée, toutes choses égales par ailleurs. Cet effet paradoxal du redoublement souligne la spécificité de l'alcool par rapport au tabac et au cannabis, pour lesquels le nombre de redoublements reste corrélé à un usage plus fréquent dans les analyses multivariées (voir les chapitres correspondants).

Ce point mérite une explication. Un examen attentif montre que cet effet n'est principalement vrai que parmi les apprentis ; il est dû au parcours scolaire spécifique menant d'une filière classique à l'apprentissage, et à la place qu'y occupe le redoublement. En effet, si l'on étudie séparément les élèves des filières générales et techniques d'un côté et les jeunes sortis du système scolaire de l'autre, il ne persiste aucun lien entre le redoublement et la consommation d'alcool ou les ivresses alcooliques³. Le lien entre ces deux variables est au contraire très fort parmi les apprentis. Ainsi, pour l'usage régulier, parmi les apprentis, $OR=0,7$ $IC95\%=[0,59 ; 0,89]$ pour la comparaison des jeunes ayant redoublé une fois au non redoublants, et $OR=0,6$, $[0,44 ; 0,79]$ pour la comparaison des jeunes ayant redoublé deux fois et plus aux non redoublants (les OR correspondants pour l'ivresse répétée valent respectivement $0,8$ $[0,65 ; 0,94]$ et $0,7$ $[0,53, 0,87]$). L'interprétation qu'il est possible d'en donner est la suivante : l'âge légal pour démarrer un apprentissage ou une formation alternée étant 15 ans, le nombre d'années de présence dans la filière diminue avec le nombre de redoublements déclarés au cours de la scolarité entière (la proportion de redoublements en apprentissage est faible). Par conséquent, les redoublants se sont moins acculturés au mode de vie des apprentis qui est un mode de vie plus adulte, centré sur le travail et la vie active, où la consommation d'alcool est plus fréquente (ce que montre l'OR de la régression opposant les apprentis aux élèves, toutes choses égales par ailleurs).

³ En fait, les élèves des filières générales et techniques ayant redoublé deux fois ont également moins souvent déclaré des ivresses alcooliques répétées que les non redoublants toutes choses égales par ailleurs dans le modèle logistique présenté ($OR=0,8$ $[0,71 ; 0,91]$). Le phénomène est donc très marqué parmi les apprentis et presque toujours non significatif pour les autres catégories de jeunes.

Autrement dit, les apprentis redoublants pourraient avoir conservé un mode de consommation plus proche de celui des élèves classiques et apparaître ainsi moins souvent consommateurs que leurs homologues apprentis depuis de plus nombreuses années. Au final, le résultat est visible sur la population dans son ensemble à cause de la force de l'association parmi les apprentis. Mais il faut garder à l'esprit qu'il n'est vrai que pour l'alcool (voir les chapitres « cannabis » et « tabac ») et que, dans le cas de l'alcool, il n'est pas vrai pour les élèves et les jeunes sortis du système scolaire.

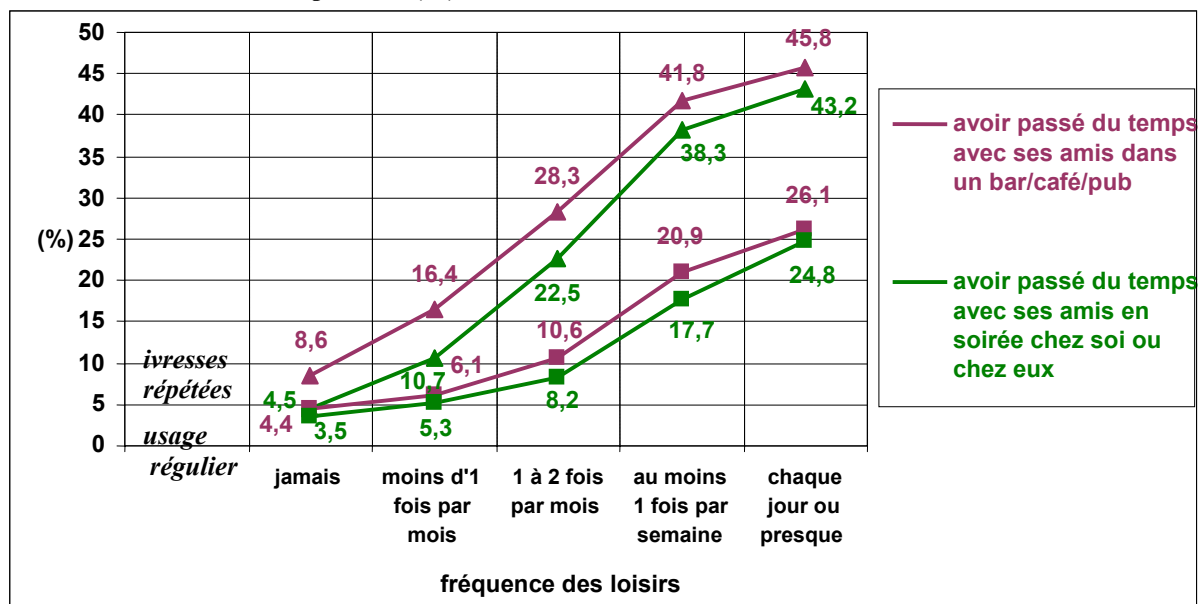
Le lien entre le capital socio-économique familial et l'usage d'alcool des jeunes est assez net et plus simple d'interprétation. L'élévation du milieu économique et social de la famille (appréhendé par les PCS des parents déclarées par le répondant) est associée à une consommation régulière croissante. La relation est la même pour l'ivresse répétée, plus fréquente à mesure que le milieu s'élève. L'analyse logistique confirme ces résultats, qui pourraient s'expliquer par certains éléments, comme peut-être les ressources financières de la famille, la consommation d'alcool étant ainsi limitée pour les jeunes issus d'un milieu modeste. Ces résultats sont confirmés par les exploitations des précédentes enquêtes.

Enfin, la situation familiale apparaît elle aussi fortement associée à la consommation d'alcool. Ainsi, les jeunes dont les parents ne vivent pas ensemble et les jeunes qui vivent en internat ou hors du foyer familial s'avèrent plus fréquemment consommateurs réguliers et déclarent plus souvent une ivresse répétée. Comme pour les autres substances psychoactives, ce résultat peut notamment s'interpréter en termes d'opportunités de consommer : l'absence de d'un ou deux parents est susceptible de diminuer le contrôle sur l'adolescent.

III-2) Les loisirs et la sociabilité

La description des usagers d'alcool ne saurait cependant se limiter à leurs caractéristiques socio-démographiques. La sociabilité apparaît en effet comme un élément majeur pour comprendre les motifs de consommation. La proportion de consommateurs est en effet très nettement corrélée à la fréquence des sorties dans les bars, ou à celle des soirées entre amis. Il en va de même pour la fréquence des ivresses alcooliques. Ce résultat est concordant avec la description des contextes de dernière consommation. Il suggère que les usages et les ivresses déclarées ont la plupart du temps lieu dans un cadre festif et convivial. D'autres analyses ont été menées lors des précédents exercices d'Escapad. Elles montrent que les usages d'alcool et les ivresses alcooliques, à l'instar des consommations d'autres produits psychoactifs licites et illicites, sont très fortement liés à l'intensité de la sociabilité, mais aussi à certaines préférences pour des courants culturels et musicaux ou des sorties en discothèques. Des analyses semblables des données 2005 verront le jour prochainement. En attendant, le lecteur est invité à se reporter à la bibliographie en fin de chapitre.

Figure 6 : usage régulier d'alcool et fréquence des ivresses alcooliques selon la fréquence de sorties dans les bars ou en soirées, par sexe (%)

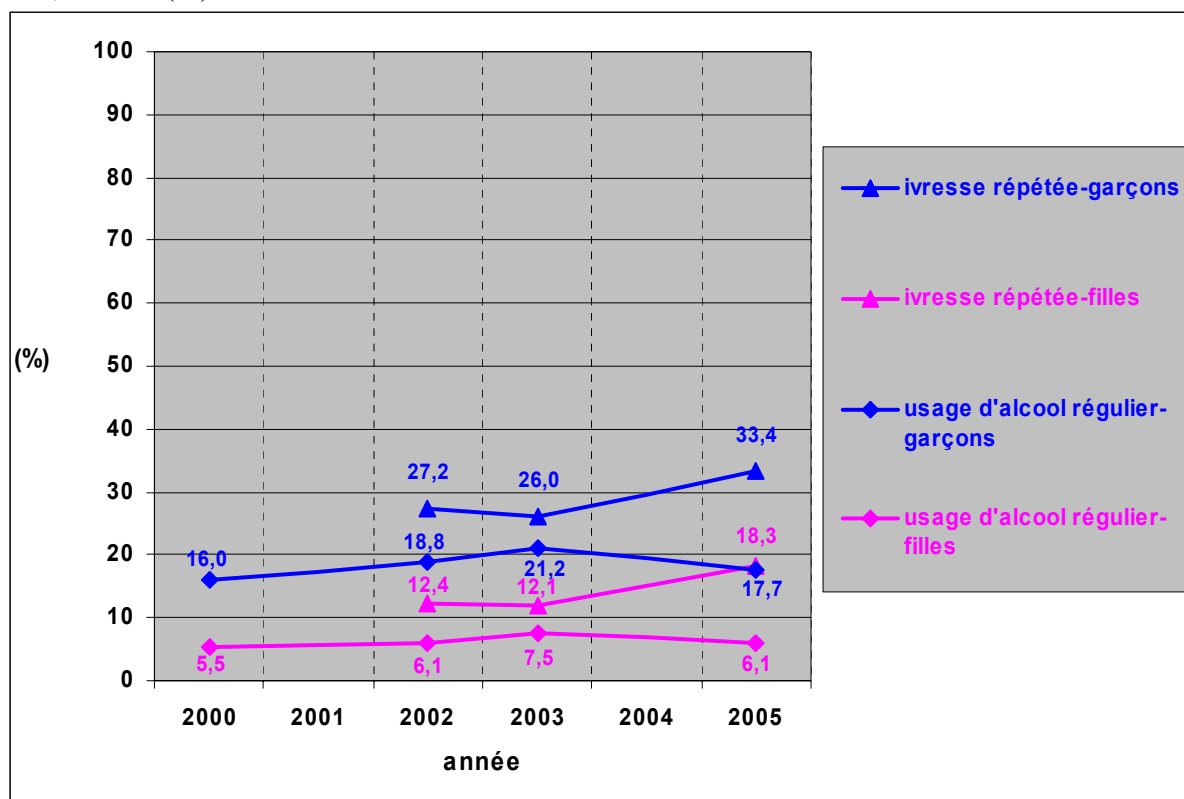


Lecture : 4,4 % des jeunes ayant déclaré n'avoir pas passé de temps dans des bars ou des pubs au cours de l'année sont usagers réguliers d'alcool ; c'est le cas de 3,5 % des jeunes qui n'ont jamais passé de soirées avec leurs amis. Les proportions correspondantes pour les ivresses répétées sont 8,6 % et 4,5 %.

IV - ÉVOLUTIONS entre 2000 et 2005

IV-1) Évolutions des consommations

Figure 7 : évolutions des niveaux d'usage régulier d'alcool et d'ivresses alcooliques répétées depuis 2000, à 17 ans (%)

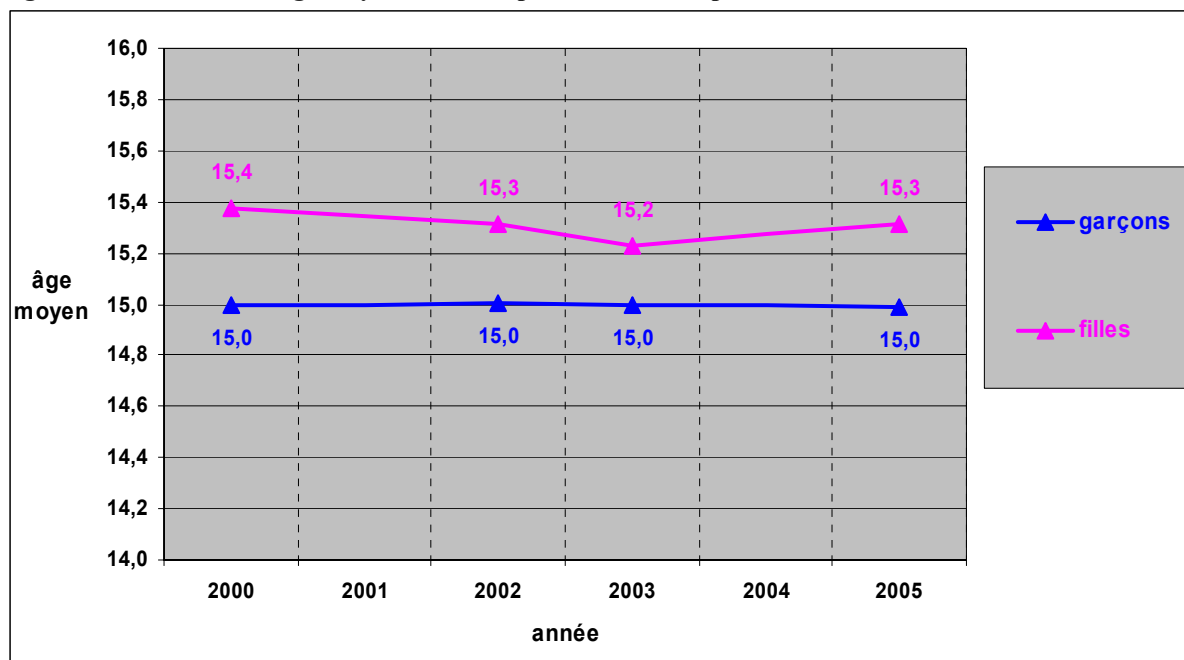


Après une augmentation constante et significative entre 2000 et 2003, les usages réguliers d'alcool apparaissent en léger recul pour les deux sexes, s'établissant en 2005 à peu près au niveau des mesures effectuées en 2000. En revanche, les ivresses alcooliques répétées ont, sur la période d'observation de cet indicateur qui s'étend de 2002 à 2005, connu une hausse récente très nette entre 2003 et 2005.

Les évolutions observées parmi les garçons et les filles sont similaires, mais leurs amplitudes sont plus marquées parmi les premiers.

IV-2) Évolutions de l'âge moyen lors de la 1^{ère} ivresse

Figure 8 : évolution de l'âge moyen lors de la première ivresse par sexe entre 2000 et 2005, à 17 ans



Lecture : en 2000, à 17 ans, l'âge moyen lors de la première ivresse alcoolique est 15,4 ans parmi les garçons.

Mesurée parmi les 17 ans depuis l'année 2000, l'âge moyen lors de la première ivresse alcoolique semble n'avoir pas nettement évolué. Ce point suggère que l'élévation du niveau d'ivresse régulière observé récemment en 2005 comparativement à 2003 pourrait n'être que transitoire, ou résulter d'une modification récente de la perception de l'ivresse. Le prochain exercice d'ESCAPAD permettra en partie de vérifier la pérennité de la tendance observée.

Bibliographie

- Beck F, Legleye S, Spilka S, Les usages de drogues des jeunes Parisiens, analyse infra-communale de l'enquête ESCAPAD Paris, rapport OFDT, janvier 2006
- Beck F, Legleye S, Spilka S, Les consommations de drogues des jeunes Franciliens, exploitation régionale et infra-régionale de l'enquête ESCAPAD 2002/2003, OFDT, ORSIF, DRASSIF, Marie de Paris, rapport OFDT, 2005
- Beck F, Legleye S, Spilka S, Drogues à l'adolescence Niveaux et contextes d'usage de cannabis, alcool, tabac et autres drogues à 17-18 ans en France - ESCAPAD 2003, OFDT, 2004, 251 p

Pour en savoir plus :

- Legleye S, Beck F, Peretti-Watel P, « Consommations d'alcool et de cannabis à 17 ans : quelles différences ? », *Alcoologie et Addictologie*, 2002, 24, n°2 : 127-133.
- Legleye S, « Géographie des consommations d'alcool en France », *Revue d'épidémiologie et de santé publique*, 2002, 50 : 547-599.
- Legleye S, Beck F, « Sorties, rock, reggae, techno, rap... et usages de substances psychoactives à 18 ans », *Psychotropes, revue internationale des toxicomanies*, vol. 9, n°3-4, 2003.
- De Peretti C, Beck F, Legleye S, « Fréquentations des discothèques et usage de substances psychoactives : l'apport d'une enquête représentative des lycéens », *Psychotropes, revue internationale des toxicomanies* vol. 9, n°3-4, 2003.
- Peretti-Watel P., Beck F., Legleye S., Heavy drinking and patterns of sociability at the end of adolescence: a French survey, *International Journal of Adolescent Medicine and Health*, Special issue on Adolescence and Alcohol, Volume 18, No. 1 January - March 2006, pp. 159-169.

Consommation de cannabis à 17 ans en 2005

Synthèse

En 2005, près de la moitié des jeunes de 17 ans disent avoir déjà fumé du cannabis au cours de leur vie et quatre sur dix en ont fumé au cours des douze derniers mois. Au cours des trente derniers jours, plus d'un quart en ont fumé au moins une fois, plus d'un sur dix au moins dix fois et un sur vingt quotidiennement. L'écart entre les sexes est important et augmente avec l'élévation des fréquences même s'il s'avère moindre que ceux observés pour les usages d'alcool, les ivresses ou les autres drogues illicites. En moyenne, l'expérimentation a lieu au tout début de la quinzième année, sensiblement au même moment que la première ivresse alcoolique.

Même s'il est difficile d'apprécier avec fiabilité l'intensité de la consommation par le nombre de joints fumés, une question interrogeant sur le nombre de joints fumés (sans plus de précision) lors de la dernière consommation permet de montrer que globalement dans près de la moitié des cas, les fumeurs au cours des trente derniers jours déclarent avoir fumé un joint ou moins, et sept sur dix deux joints ou moins. Les consommateurs les plus fréquents, réguliers ou quotidiens, consomment généralement nettement plus que les autres : près de trois fumeurs réguliers sur dix déclarent cinq joints ou plus la dernière fois.

L'analyse des questions renseignant le contexte de la dernière consommation montre que celle-ci a très souvent lieu en groupe, en extérieur ou dans un domicile privé. Comme pour les usages d'alcool et de tabac, la sociabilité s'avère être un facteur fondamental d'interprétation des usages, comme le souligne le fait que la quasi-totalité des consommations ont lieu en présence d'amis.

Certaines consommations apparaissent plus souvent à risque que d'autres, notamment parce qu'elles sont suivies de la conduite d'un deux-roues motorisé : de telles consommations sont déclarées par un quart des fumeurs de cannabis au cours des douze derniers mois et un tiers des fumeurs au cours des trente derniers jours.

Près de sept consommateurs de cannabis au cours des douze derniers mois sur dix disent avoir eu « en général » recours au don au cours de la période pour s'approvisionner, quatre sur dix à l'achat et moins d'un sur dix à l'autoculture, le reste ayant utilisé un autre moyen. Le don est plus fréquent parmi les filles, mais les achats et l'autoculture le sont davantage parmi les garçons. Les modes d'approvisionnement varient avec le niveau de consommation déclaré : plus celui-ci est élevé, plus la contribution du don s'amenuise au profit de celles de l'achat et de la culture.

Le profil socio-économique des consommateurs de cannabis apparaît proche de celui des consommateurs de tabac et d'alcool. L'usage régulier de cannabis est plus répandu parmi les jeunes dont le parcours scolaire est ponctué de redoublements ou parmi ceux qui sont actuellement dans un cursus professionnalisant ou qui ont quitté le système scolaire. Il est également plus répandu parmi les jeunes qui ne vivent pas au foyer familial ou parmi ceux dont les parents ne vivent pas ensemble. Enfin, il est nettement lié à un milieu familial favorisé sur le plan économique.

Dans l'ensemble de la population, l'expérimentation et la consommation de cannabis n'ont cessé de croître régulièrement depuis le début des années 1990. Toutefois, on a observé, entre 2002 et 2003, un retournement de tendance parmi les jeunes de 17 ans, avec une baisse du niveau d'expérimentation et une certaine stabilisation du niveau d'usage régulier, tendance qui reste à confirmer dans les enquêtes ultérieures. Parallèlement, l'expérimentation semble être devenue légèrement plus précoce, passant de 15,3 ans en 2000 à 15,1 ans en 2005.

I) Niveaux d'usage

I-1) Niveaux de consommation

Figure 1 : Usages de cannabis à 17 ans (%)

	garçons	filles	sex ratio	Test	ensemble	ensemble (2003)	évolution (2003/2005)
<i>Expérimentation</i>	53,1	45,5	1,2	***	49,4	50,3	ns
<i>usage au cours de l'année</i>	45,6	36,8	1,2	***	41,3	43,0	**
<i>usage au cours du mois</i>	33,3	22,3	1,5	***	27,9	30,7	***
<i>usage régulier</i>	15,0	6,3	2,4	***	10,8	10,6	ns
<i>usage quotidien</i>	7,3	3,0	2,4	***	5,2	3,9	***
<i>âge_expérimentation (année)</i>	15,0	15,2		***	15,1	15,2	***

Lecture : *, **, *** et ns : test du Chi² (pour les pourcentages) ou t-test de comparaison de moyennes (pour l'âge moyen lors de l'expérimentation) respectivement significatif au seuil 0.05, 0.01, 0.001 et non significatif.

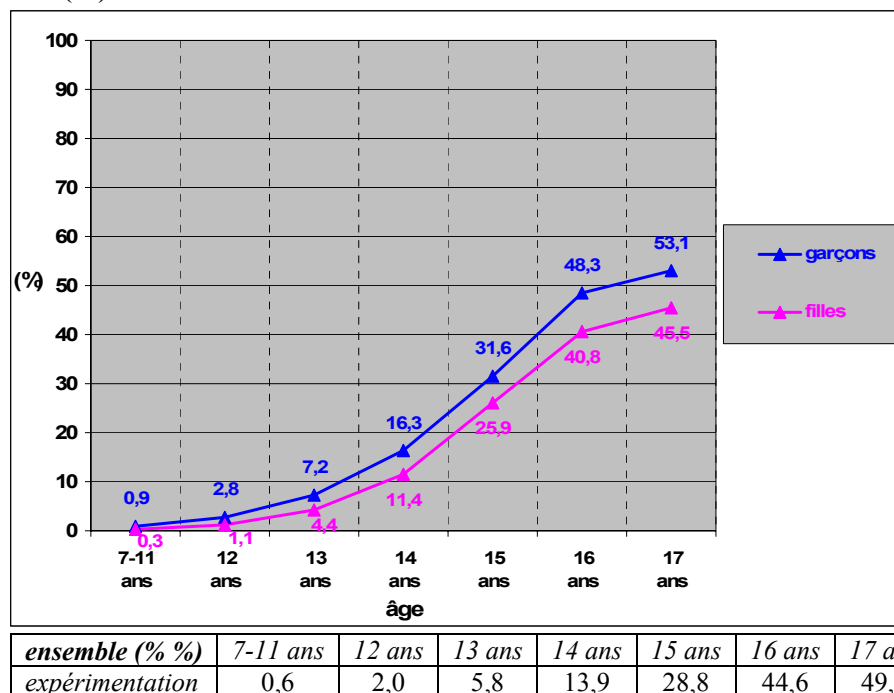
Sources : ESCAPAD 2003-2005, OFDT

En 2005, le cannabis a été expérimenté par près de la moitié des adolescents de 17 ans, les garçons l'ayant fait plus souvent que les filles (53,1 % vs 45,5 %). L'usage récent (au cours du mois) concerne un peu plus d'un jeune sur quatre, ce qui apparaît légèrement inférieur au taux observé en 2003 (27,9 % vs 30,7 %). En outre, l'usage récent apparaît également nettement plus masculin (33,3 % vs 22,3 %). La différence entre les sexes est encore plus marquée pour l'usage régulier, 15,0 % des garçons déclarant un tel usage contre seulement 6,3 % des filles. Enfin, peu de jeunes de 17 ans fument quotidiennement du cannabis (5,2 %), même s'ils sont un peu plus nombreux qu'en 2003 (3,9 %). Ce résultat peut également être comparé à l'usage quotidien d'alcool, déclaré par 1 % des répondants.

I-2) Diffusion de l'expérimentation du cannabis à l'adolescence

En moyenne, les jeunes de 17 ans ont fumé leur premier joint à 15 ans et un peu plus d'un mois (soit 15,1 ans), les garçons l'ayant fait légèrement plus tôt que les filles (voir tableau 1).

Figure 2 : Diffusion de l'expérimentation du cannabis par âge pour la génération âgée de 17 ans en 2005 (%)



Lecture : 7,2 % des garçons de 17 ans disent avoir fumé du cannabis pour la première fois de leur vie au plus tard à 13 ans.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

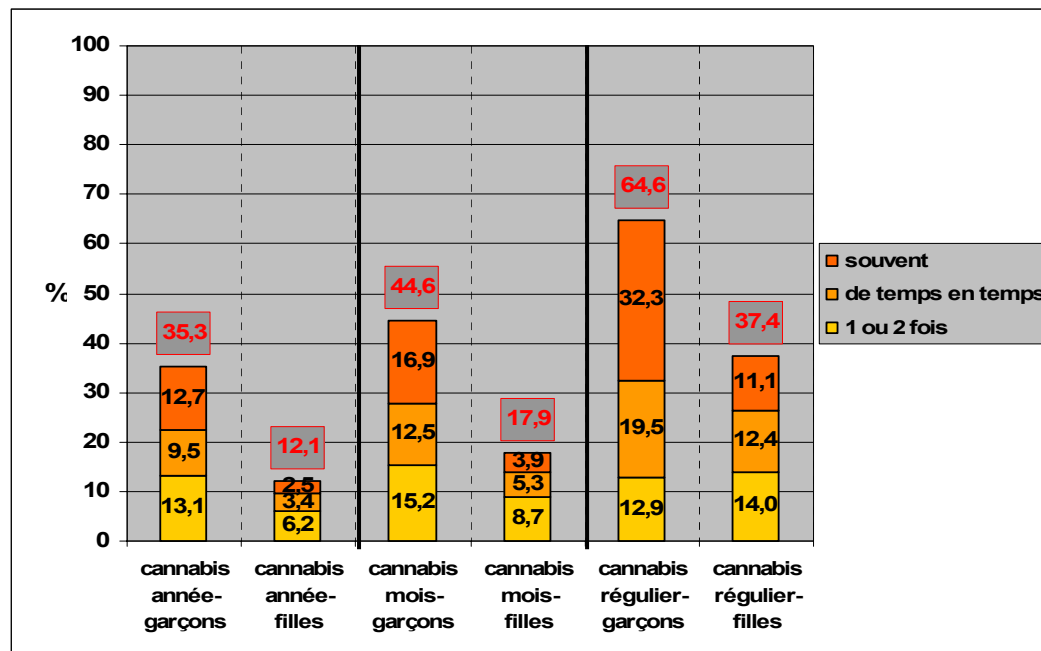
La reconstruction rétrospective de la diffusion de l'expérimentation du cannabis (figure 3) montre que c'est entre 14 ans et 16 ans que l'expérimentation du cannabis est la plus fréquente. En revanche, à partir de 16 ans, la courbe s'infléchit, signifiant que le processus de diffusion de l'entrée dans la consommation est en voie d'achèvement, quel que soit le sexe.

Les garçons apparaissent légèrement plus précoces que les filles (2,8 % des garçons ont fumé leur premier joint à l'âge de 12 ans ou moins vs 1,1 % des filles). De plus, l'écart entre les deux courbes ne cesse de croître entre les âges (hormis entre 16 et 17 ans), ce qui signifie que la vitesse de diffusion est plus grande chez les garçons.

II) Conduite automobile et contexte de consommation

II-1) Conduite automobile et usage de cannabis

Figure 3 : Conduite d'un deux-roues motorisé après avoir fumé du cannabis dans les 12 derniers mois, à 17 ans, selon la consommation de cannabis (%)



ensemble (% %)	cannabis-année	cannabis-mois	cannabis-régulier
total	25,1	34,1	56,7
souvent	8,2	11,8	26,1
de temps en temps	6,8	9,7	17,4
1 ou 2 fois	10,1	12,6	13,2

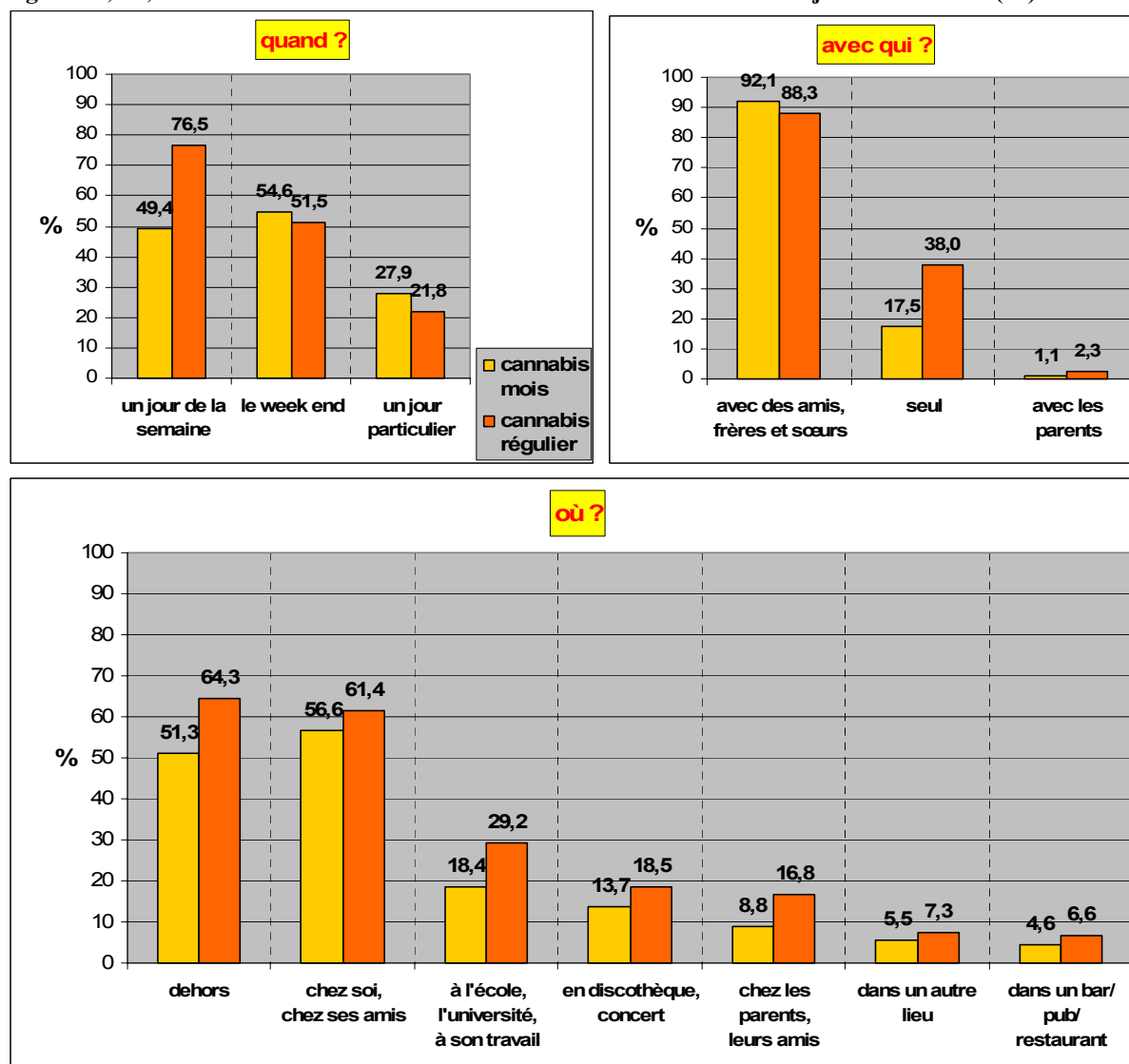
Source : ESCAPAD 2005, OFDT

À 17ans, la conduite d'un véhicule automobile (essentiellement un deux-roues motorisé) après avoir fumé du cannabis est assez commune (figure 2). Elle l'est d'autant plus que la consommation de cannabis est élevée. Ainsi les usagers actuels (dans l'année) sont 25,1 % à déclarer avoir eu un tel comportement dans les 12 derniers mois, alors qu'ils sont 56,7 % parmi les usagers réguliers, dont 26,1 % déclarent avoir souvent conduit après avoir fumé du cannabis. Les garçons sont par ailleurs beaucoup plus nombreux que les filles à l'avoir fait, et ce quel que soit le niveau d'usage de cannabis. Cela est toutefois logique dans la mesure où les garçons sont plus fréquemment conducteurs de deux-roues motorisés que les filles : ils ont plus l'occasion de prendre le guidon après avoir consommé.

II-2) Le contexte de la dernière consommation de cannabis

Un ensemble de questions spécifiques permet de décrire le contexte dans lequel a eu lieu la dernière consommation de cannabis au cours des trente derniers jours.

Figure 4a, 3b, 3c : Contextes de la dernière consommation de cannabis des jeunes de 17 ans (%)



NB : les pourcentages dépassent 100 car plusieurs réponses étaient possibles

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

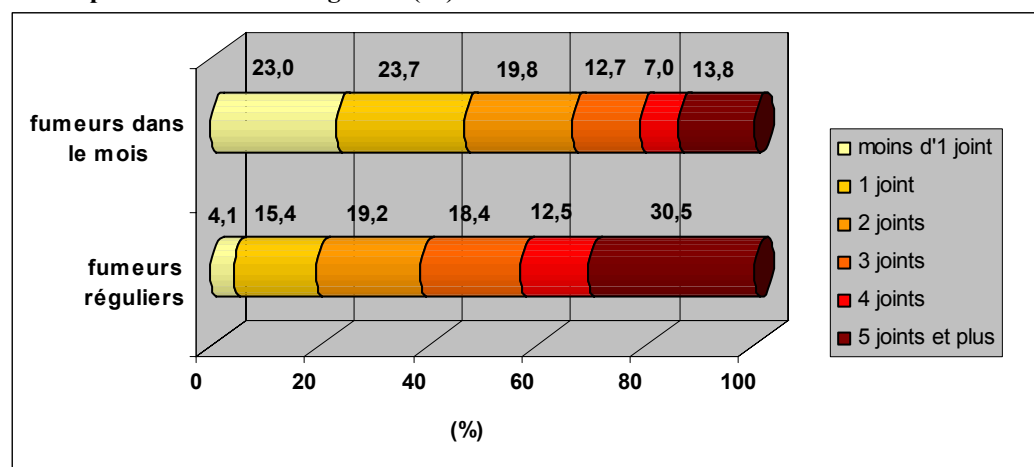
Les figures 3a, 3b et 3c révèlent que les contextes de consommation sont peu liés avec le niveau d'usage de l'adolescent : la hiérarchie des contextes, lieux et la nature des personnes présentes est la même quelle que soit la fréquence d'usage, les usagers réguliers étant systématiquement surreprésentés du fait de leurs consommations plus nombreuses. Les seules différences observées traduisent en fait les écarts de fréquence de consommation. Les lieux les plus fréquents pour la dernière consommation de cannabis sont dehors et chez soi ou chez des amis. Une part importante des jeunes déclare également avoir fumé pour la dernière fois du cannabis sur leur lieu de travail ou d'étude (29,2 % des usagers réguliers). Enfin, les discothèques et les concerts sont également des endroits propices à la consommation de cannabis. Il convient de noter que les usagers de cannabis fument très fréquemment dans des lieux publics ouverts au regard (« dehors, dans la rue, les parcs... »), ce qui les expose à des regards étrangers et éventuellement à des risques d'interpellation.

Néanmoins plusieurs éléments méritent d'être précisés : à l'instar de ce qui est observé pour l'alcool, il existe une corrélation importante entre la fréquence de consommation ou le moment de dernière consommation d'un côté, et le nombre de lieux différents déclarés pour la dernière consommation de l'autre. Le nombre de lieux déclarés dans lesquels s'est déroulé la dernière consommation augmente ainsi avec la fréquence d'usage et est également notoirement plus élevé le week-end et en particulier lors d'occasions particulières. Ainsi, les jeunes qui ont fumé la dernière fois en semaine déclarent avoir fumé dans 1,4 lieu en moyenne, contre 1,6 pour les jeunes ayant fumé un jour de week-end ordinaire, et 2,5 pour ceux ayant fumé un jour de week-end pour lors d'une occasion particulière. De la même façon, les jeunes ayant fumé une ou deux fois seulement au cours du mois disent l'avoir fait dans un seul lieu, contre plus de deux pour les fumeurs réguliers.

Comme ce qui est observé pour l'alcool, les consommations régulières de cannabis sont ainsi à la fois plus souvent solitaires et déterminées par l'habitude que les consommations moins fréquentes, mais également plus importantes et plus festives lorsqu'il y a lieu. La consommation avec les parents est en revanche quasi inexistante, bien que plus répandue parmi les fumeurs les plus fréquents. À travers ces analyses, le cannabis semble jouer un rôle analogue à celui de l'alcool en population adulte : produit de consommation relativement courante et ordinaire à l'adolescence, il accompagne également les occasions festives et les moments conviviaux.

II-3) Nombre de joints fumés la dernière fois

Figure 5 : Nombre de joints fumés lors de la dernière occasion à 17 ans parmi les fumeurs dans le mois et parmi les fumeurs réguliers (%)

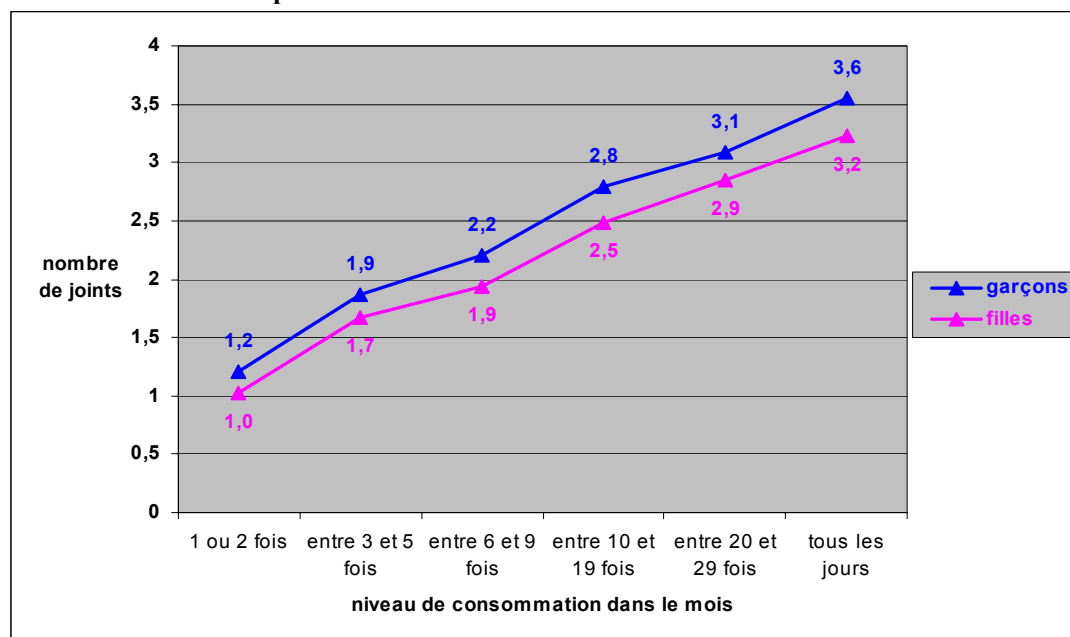


Note : Fumeurs dans le mois = fumeurs actuels + fumeurs réguliers

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

La nombre de joints fumés lors de la dernière occasion augmente avec la fréquence de consommation, comme le montre la figure 1. Ainsi près d'un tiers des fumeurs réguliers de cannabis déclarent avoir fumé au moins 5 joints lors de la dernière occasion, alors que parmi l'ensemble des fumeurs dans le mois, ils ne sont que 13,8 %. Au contraire, 23,0 % des fumeurs récents disent avoir fumé moins d'un joint lors de cette dernière occasion, contre seulement 4,1 % des fumeurs réguliers.

Figure 6 : Nombre moyen de joints fumés lors de la dernière occasion selon le niveau de consommation à 17 ans parmi les fumeurs de cannabis au cours du mois



ensemble (%)	1 ou 2 fois	entre 3 et 5 fois	entre 6 et 9 fois	entre 10 et 19 fois	entre 20 et 29 fois	tous les jours
parmi fumeurs au cours du mois.	1,1	1,8	2,1	2,7	3,0	3,5

NB : Les modalités de réponses étaient : moins d'un joint, un joint, deux joints, etc., 5 joints et plus. Le nombre moyen est calculé avec la convention suivante : moins d'un joint=1/2 joint, 5 joints et plus=5 joints. Ce mode de calcul introduit un biais à la baisse des moyennes calculées.

Lecture : en moyenne, les garçons ayant fumé 1 ou 2 fois du cannabis au cours des trente derniers jours

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

Cette dernière figure confirme la nette adéquation entre le niveau de consommation et la quantité fumée. Ainsi le nombre moyen de joints fumés par les jeunes de 17 ans lors de la dernière occasion varie de 1,1 pour les jeunes qui ont fumé 1 ou 2 fois dans les 30 derniers jours à 3,5 pour les fumeurs quotidiens. Les garçons déclarent des quantités fumées supérieures aux filles, et ce quel que soit le niveau de consommation.

II-4) Approvisionnement

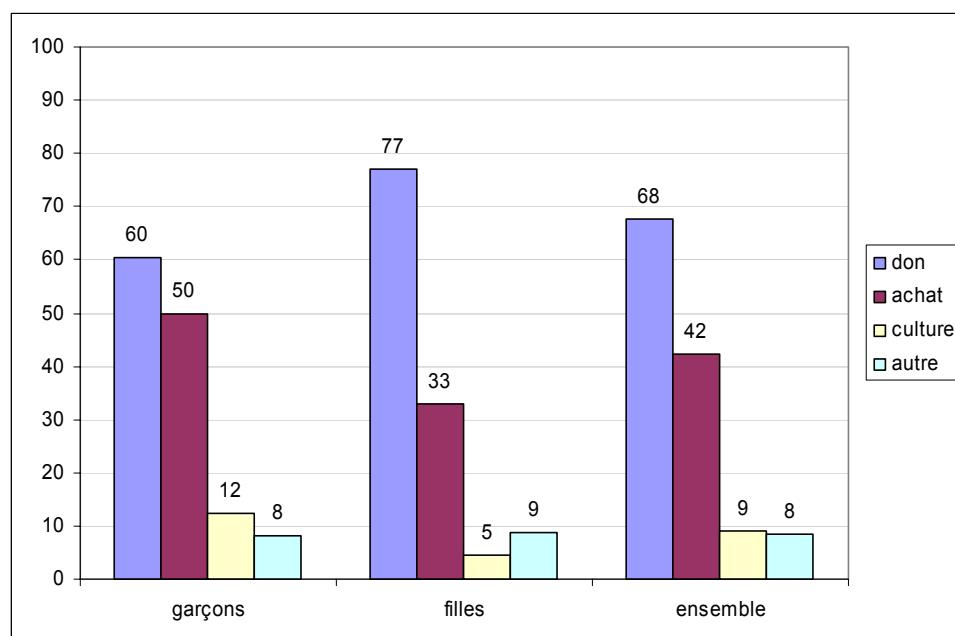
Une question spécifique a été incluse dans le questionnaire 2005, qui permet de renseigner le mode d'approvisionnement ordinaire en cannabis. La formulation est la suivante : « En général, lorsque vous fumez du cannabis, comment vous le procurez-vous ? ». Les modalités de réponses non exclusives étaient les suivantes : « je ne fume pas de cannabis », « il vous est offert gratuitement (soirée, don...) », « vous l'achetez », « vous le cultivez », « autre situation : /...../ ».

Cette question simple ne permet pas de connaître avec précision les modes d'approvisionnement au cours de l'année ni les changements de stratégie des consommateurs au cours de la période (par exemple pour faire face à l'épuisement de stocks ou l'apparition de nouveaux produits sur le marché), ni même de connaître le mode d'acquisition du produit consommé dernièrement : elle n'autorise qu'un regard global sur les comportements types à partir d'un jugement rétrospectif que porte le consommateur sur son comportement en général. Cette formulation a été choisie pour sa concision, et son caractère de généralité propre à en faciliter la réponse sans compromettre le répondant, en lui demandant de distinguer éventuellement le contingent ou l'exceptionnel (la dernière acquisition) de l'ordinaire, censé le caractériser plus adéquatement (l'approvisionnement « en général »). La

possibilité de répondre plusieurs items autorise néanmoins de discerner, dans une certaine mesure, les comportements exclusivement porté sur un mode d'acquisition de ceux qui combinent plusieurs modes, même s'il est impossible d'en connaître les importances ou les fréquences respectives. Enfin, précisons que cette question n'exclue pas que la proportion de jeunes déclarant ordinairement cultiver eux-mêmes leur cannabis soit surestimée, dans la mesure où l'herbe est davantage prisée que la résine et que l'autoculture est en conséquence plus valorisée que l'achat au sein de la communauté des consommateurs. Les réponses peuvent donc être entachée d'un biais de conformation à une désirabilité sociale. La formulation interdit donc de produire une estimation fiable de la part des consommateurs qui cultivent du cannabis pour leurs propres besoins ou pour financer leur consommation.

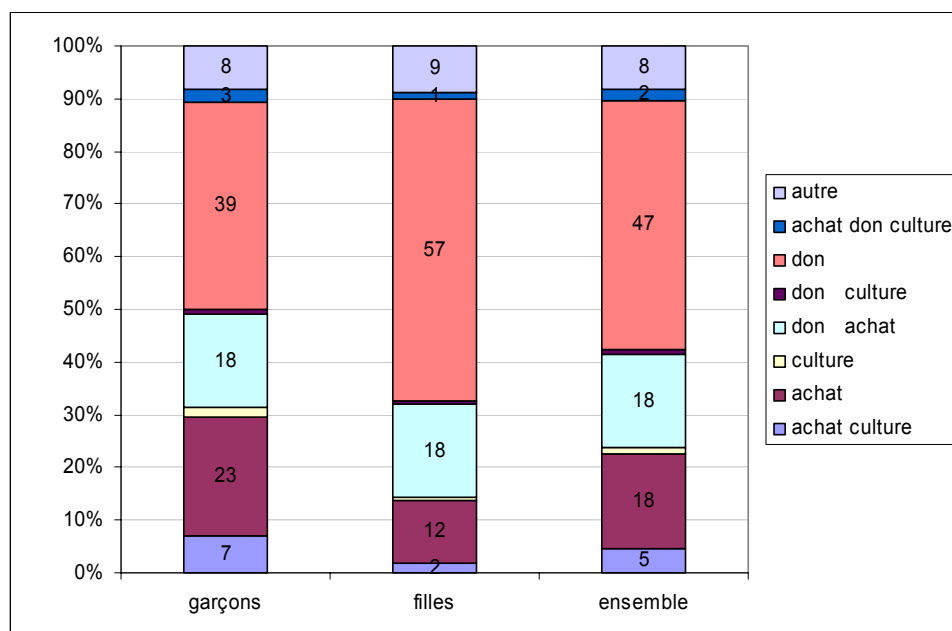
Dans l'ensemble, 68 % des usagers de cannabis au cours des douze derniers mois disent avoir eu en général recours au don au cours de la période, 42 % à l'achat, et 9 % à l'autoculture, tandis que 8 % disent avoir recouru à un autre moyen. Le don est plus fréquent parmi les filles, mais les achats et l'autoculture le sont davantage parmi les garçons.

Figure 7 : Mode d'approvisionnement ordinaire en cannabis des consommateurs au cours des douze derniers mois (%)



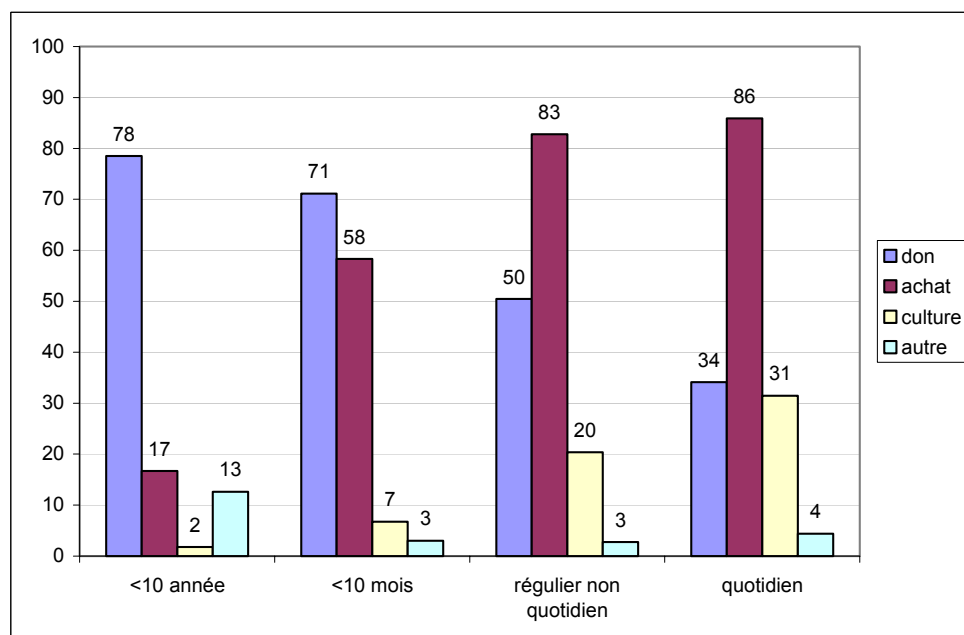
Le détail montre que le don exclusif reste très largement majoritaire comme moyen d'approvisionnement pour l'ensemble des consommateurs de cannabis au cours des douze derniers mois, tandis que l'autoculture exclusive est très rare, concernant moins d'un pourcent des fumeurs. La modalité la plus courante reste le don, devant l'achat, couplé ou non avec le don. Les différences entre les sexes sont importantes, l'achat exclusif étant deux fois plus répandu parmi les garçons, par exemple.

Figure 8 : Détail du mode d'approvisionnement ordinaire en cannabis des consommateurs au cours des douze derniers mois (%)



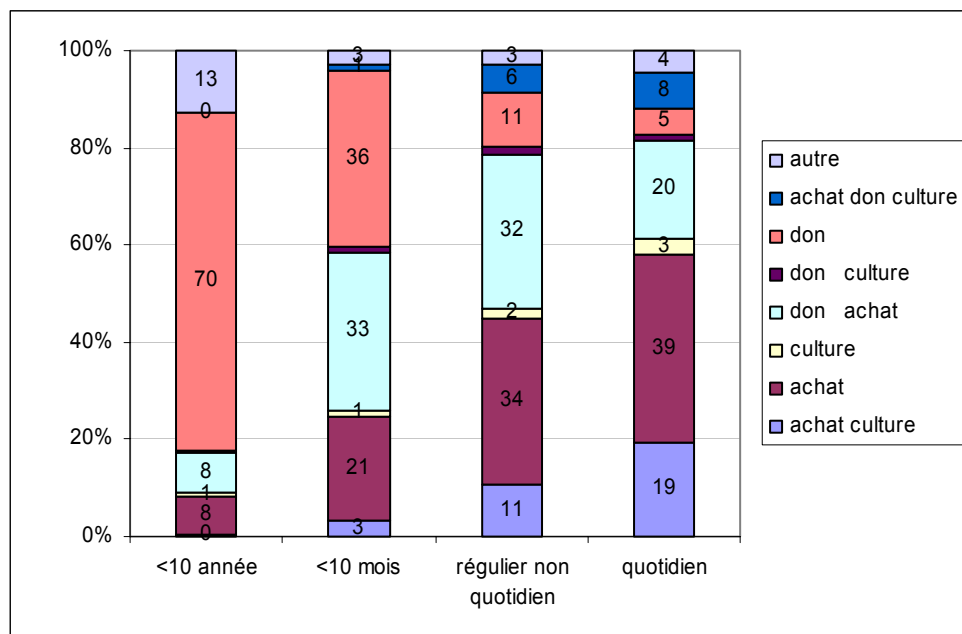
Les modes d'approvisionnement varient avec le niveau de consommation déclaré : plus celui-ci est élevé, plus la contribution du don à l'approvisionnement s'amenuise au profit de celles de l'achat et de la culture. Ainsi, si 78 % des jeunes ayant fumé moins de dix fois au cours de l'année écoulée disent se faire offrir ordinairement leur cannabis, et 17 % l'acheter, les proportions valent respectivement 34 % et 86 % parmi les quotidiens ; la part d'autoculture varie également entre 2 % et 31 % entre ces extrêmes.

Figure 9 : Mode d'approvisionnement ordinaire en cannabis suivant la fréquence de consommation au cours des douze derniers mois (%)



Le détail montre que l'achat reste le mode d'approvisionnement exclusif de 39 % des consommateurs quotidiens, devant des combinaisons de l'achat avec le don (20 %) ou la culture (19 %). Néanmoins, près de 5 % disent exclusivement consommer des produits offerts et 3 % seulement uniquement le fruit de leurs propres cultures.

Figure 10 : Détail du mode d'approvisionnement ordinaire en cannabis suivant la fréquence de consommation au cours des douze derniers mois (%)



III) Scolarité, conditions de vie et loisirs

III-1) Parcours scolaire et milieu familial

Figure 11 : Usages de cannabis à 17 ans selon des caractéristiques sociodémographiques (%)

		expérimentation		usage régulier	
		(%) ²	OR ³	(%) ²	OR ³
sexe	filles (48,9 %)	45,5	1	6,3	1
	garçons (51,1 %)	53,1 ***	1,3 ***	15,0 ***	2,3 ***
situation	élèves ou étudiants (84,2 %)	47,8	1	9,0	1
	en apprentissage (11,4 %)	57,1	1,4 ***	18,1	1,6 ***
	autres (insertion, emploi, chômage) (4,4 %)	60,1 ***	1,6 ***	27,0 ***	3,0 ***
redoublement au cours de la scolarité	jamais (49,9 %)	46,0	1	6,9	1
	1 fois (41,4 %)	52,9	1,3 ***	14,3	1,9 ***
	2 fois (8,7 %)	53,1 ***	1,3 ***	16,3 ***	2,0 ***
milieu social¹	très favorisé (10,6 %)	56,2	1	11,1	1
	favorisé (27,8 %)	53,5	0,8 ***	10,5	0,8 *
	moyen (13,0 %)	49,5	0,7 ***	11,0	0,9
	modeste (41,7 %)	46,3	0,6 ***	10,5	0,7 ***
	défavorisé (7,0 %)	43,1 ***	0,5 ***	10,4	0,6 ***
parents vivent ensemble	oui (71,3 %)	45,7	1	8,9	1
	non (28,7 %)	58,5 ***	1,7 ***	15,5 ***	1,7 ***
vit au foyer familial	oui (88,7 %)	48,0	1	10,0	1
	non (11,3 %)	60,0 ***	1,6 ***	16,4 ***	1,7 ***

Les OR dont l'intervalle de confiance à 95 % ne contient pas 1 sont signalés par des astérisques avec la convention suivante : *** ; ** ; * ; test du Chi² de Wald significatif au seuil 0,001, 0,01, 0,05 ; la mention « ns » repère ceux dont l'intervalle contient 1. Par définition, pour chaque variable sociodémographique, la catégorie de référence possède un OR de 1. Un OR supérieur à 1 indique une surconsommation relative par rapport à la catégorie de référence pour l'indicateur considéré ; un OR inférieur à 1 indique une sous-consommation relative.

1 : évalué par la Profession et catégorie sociale (PCS) la plus élevée du couple des parents, parmi 11 choix assortis d'exemples de professions, selon la répartition suivante. « Défavorisé » indique que les deux parents sont déclarés inoccupés par l'enfant ; « modeste » qu'ils sont ouvrier ou employé ; « moyen » qu'ils sont profession intermédiaire ; « favorisé » que l'un seulement des parents est cadre, chef d'entreprise, artisan ou commerçant ; « très favorisé » que les deux le sont. Ces catégories recoupent celles de l'Insee mais ne sont pas identiques. Il s'agit de la profession des parents déclarée par les adolescents ce qui peut entraîner des variations par rapport à la réalité (méconnaissance du métier réellement exercé ou du poste occupé, difficulté à classer correctement le métier, etc.)

2 : Pour les %, il s'agit d'un chi² global, signalant une interdépendance des variables.

3 : Odds ratio ajusté pour l'expérimentation ou la consommation régulière ; les variables d'ajustement sont celles du tableau.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

Les résultats des régressions logistiques modélisant l'expérimentation et l'usage régulier effectuées en contrôlant le sexe et les facteurs sociodémographiques présentés ci-dessus (colonnes « OR ») confirment en premier lieu le lien entre le sexe et l'usage de cannabis, les garçons étant nettement plus consommateurs.

La consommation de cannabis apparaît également fortement associée au parcours scolaire. Comparativement aux élèves de filière générale et technique, elle est ainsi plus fréquente parmi les jeunes en apprentissage et ceux qui sont sortis du système scolaire, ou les jeunes qui ont redoublé au cours de leur scolarité. Ces résultats sont largement confirmés par l'analyse multivariée.

Le lien entre capital socio-économique familial et consommation de cannabis apparaît plus nuancé. Ainsi le milieu social semble associé au niveau d'expérimentation du cannabis (56,2 % parmi les jeunes évoluant dans un milieu très favorisé contre 43,1 % parmi les jeunes évoluant dans un milieu très défavorisé). La régression logistique confirme ce constat. En revanche, le capital socio-économique ne semble pas lié au niveau d'usage régulier. Cependant en contrôlant les autres facteurs sociodémographiques, il apparaît qu'une élévation du milieu social est associée à une augmentation du niveau de consommation régulière de cannabis. Les ressources financières et sociales de la famille conditionnent donc sans doute en

partie la consommation de cannabis, qui représente un budget non négligeable pour un jeune de 17 ans usager régulier de cannabis (environ 80 euros par mois, cf. Legleye *et al.* 2007). Enfin, la situation familiale apparaît également comme un facteur associé à la consommation de cannabis. Les jeunes dont les deux parents vivent ensemble apparaissent beaucoup moins souvent expérimentateurs ou usagers réguliers de cannabis que les autres. De même un jeune qui vit hors du foyer familial est plus fréquemment consommateur. Ces résultats soulignent que les opportunités de consommer sont fortement liées au niveau d'encadrement par les parents ou les adultes chez les jeunes de 17 ans.

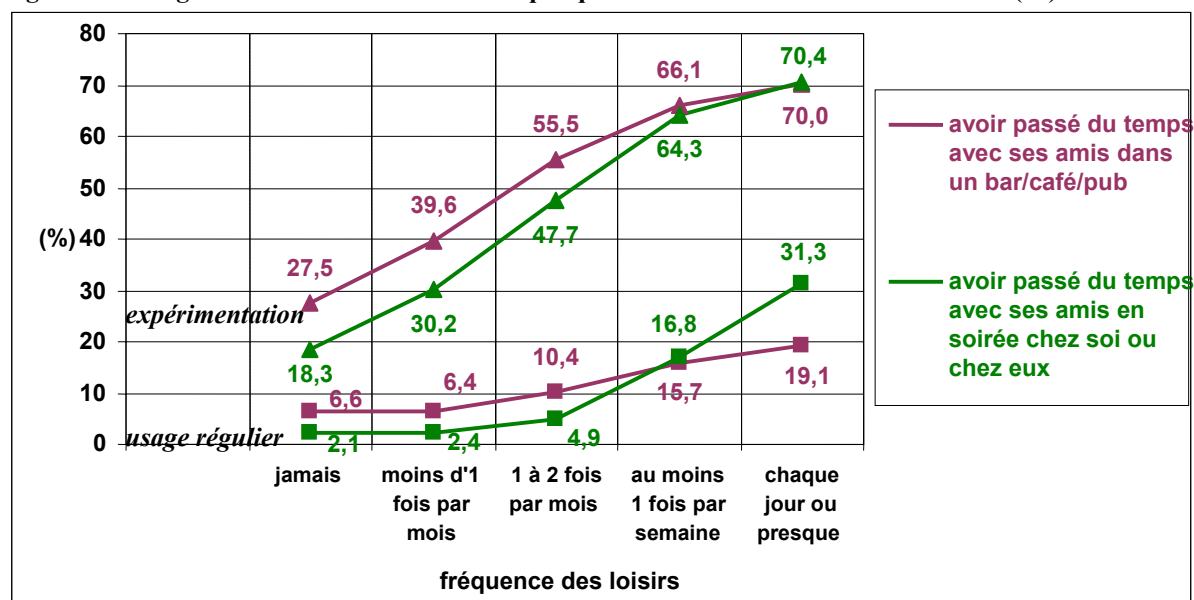
Précisons qu'il n'est pas possible à partir de cette analyse de distinguer la cause de la conséquence, notamment dans le domaine scolaire. Si la consommation de cannabis peut parfois entraîner de mauvais résultats scolaires (désintéressement de l'élève, difficulté de concentration...), il n'en demeure pas moins que les déterminants de l'échec scolaire sont multiples et souvent à rechercher dans le milieu socioculturel familial de l'élève. D'autre part, l'échec scolaire trouve souvent ses origines dès les premières années de l'école même si ses conséquences se révèlent parfois tardivement. Ainsi, une analyse du lien entre échec scolaire et consommation de produits psychoactifs devrait s'inscrire dans une approche diachronique afin d'offrir un véritable parallèle entre les chronologies des consommations de cannabis et des redoublements, par exemple.

Ces résultats tendent néanmoins à montrer que la consommation de cannabis est fortement conditionnée par le milieu culturel, économique et familial pour autant qu'il est possible de caractériser ces indicateurs à travers les quelques variables disponibles dans l'enquête ESCAPAD.

III-2) Les loisirs et la sociabilité

La description des fumeurs de cannabis ne saurait cependant se limiter à leurs caractéristiques socio-démographiques. La sociabilité apparaît en effet comme un élément majeur pour comprendre les motifs de consommation. La proportion de fumeurs est en effet très nettement corrélée à la fréquence des sorties dans les bars, ou à celle des soirées entre amis.

Figure 12 : Usages de cannabis à 17 ans selon quelques indicateurs de sorties et de loisirs (%)



Source : ESCAPAD 2005, OFDT

Lecture : Parmi l'ensemble des adolescents qui déclarent avoir passé du temps avec leurs amis dans un bar (un café ou un pub) chaque jour ou presque au cours des douze derniers mois, 70,0 % ont expérimenté le cannabis ; ils ne sont que 27,5 % parmi ceux qui disent ne jamais s'être rendus dans un café avec leurs amis.

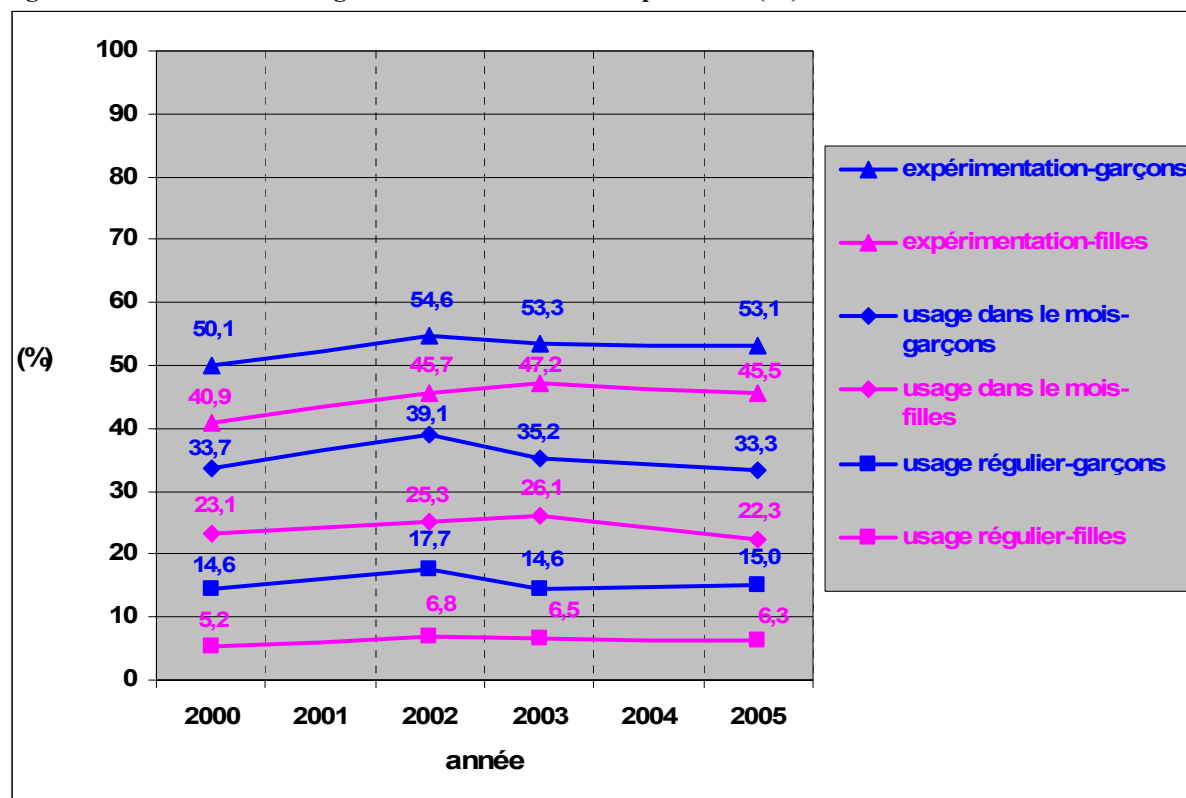
La figure 4 met en évidence l'impact de la sociabilité sur la consommation de cannabis parmi les jeunes de 17 ans. Plus la fréquence des moments passés avec ses amis est importante, plus les niveaux d'expérimentation et d'usage régulier sont élevés. Les deux courbes représentant le niveau d'expérimentation sont assez proches, que cela soit en fonction des sorties entre amis dans des lieux extérieurs, ou en fonction des soirées entre amis dans des domiciles. En revanche, une différence apparaît sur les courbes décrivant l'usage régulier. Les jeunes passant très fréquemment des soirées entre amis chez eux ou au domicile d'un de leurs amis sont plus nombreux à être consommateurs réguliers de cannabis que ceux qui sortent très souvent dans les bars ; ces derniers consommant sans doute de préférence des substances psychoactives légales telles que le tabac ou l'alcool.

Soulignons que ces courbes illustrent des relations entre des indicateurs d'une certaine sociabilité, dont l'appréhension complète nécessiterait un grand nombre de questions, et l'usage de cannabis, mais ne permettent nullement d'affirmer que les usages ont lieu dans les endroits mentionnés. D'autres explorations des relations entre d'un côté, contextes d'usage, sociabilité et préférences culturelles et, de l'autre, usages de cannabis, verront bientôt le jour. Dans l'attente, le lecteur désireux d'approfondir ce thème pourra se reporter aux indications bibliographiques en fin de chapitre.

IV - ÉVOLUTIONS entre 2000 et 2005

IV-1) Évolutions des niveaux de consommation

Figure 13 : Evolution des usages de cannabis à 17 ans depuis 2000 (%)



ensemble (%)	2000	2002	2003	2005
expérimentation	45,6	50,2	50,3	49,4
usage dans le mois	28,5	32,3	30,7	27,9
usage régulier	10,0	12,3	10,6	10,8

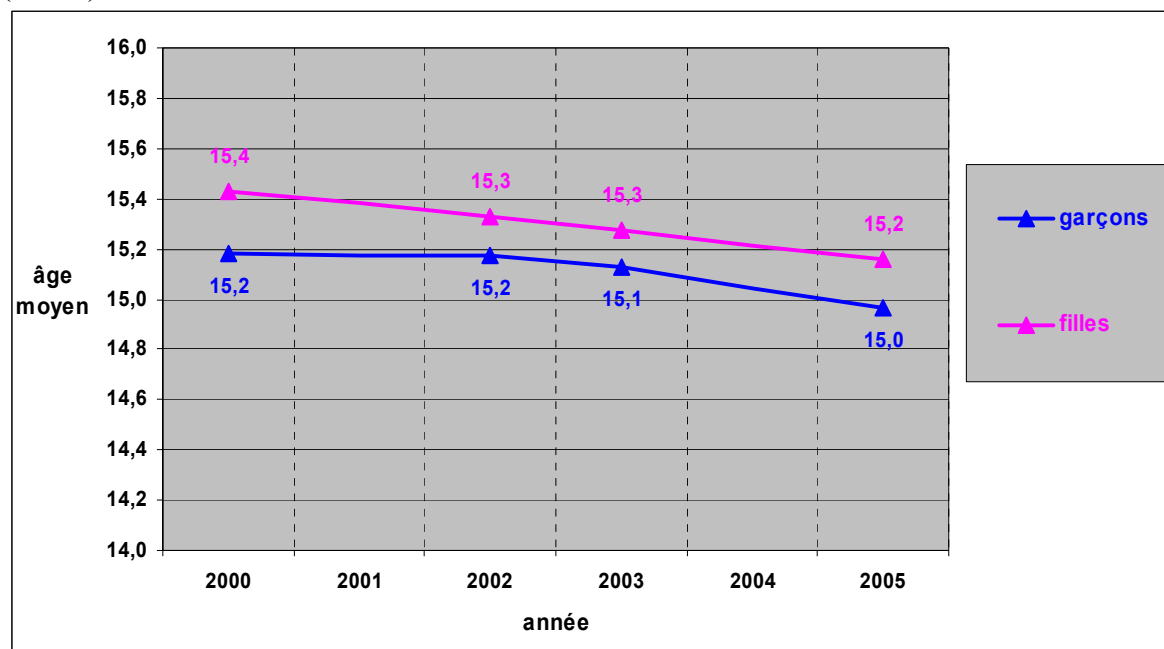
Sources : ESCAPAD 2000-2002-2003-2005, OFDT

Après l'augmentation des niveaux de consommation de cannabis entre 2000 et 2002, la tendance est désormais plutôt à la stagnation voire à la légère baisse (figure 9). L'expérimentation du cannabis est stable depuis 2002 et concerne un jeune sur deux. L'usage récent (dans le mois), quant à lui, a légèrement diminué entre 2003 et 2005. Cette baisse est plus marquée parmi les filles. Enfin le niveau d'usage régulier (au moins 10 consommations dans le mois), après avoir légèrement diminué entre 2002 et 2003, est stable. Il concerne un peu plus d'un jeune sur dix.

Le tableau 1 permet de compléter ce graphique et ce bilan des évolutions en montrant la progression de l'usage quotidien entre 2003 et 2005 (3,9 % à 5,2 %). Si la diffusion du cannabis et les usages épisodiques semblent avoir cessé de progresser depuis 2000, la part des usagers réguliers ou quotidiens s'est donc accrue. La structure des usages a donc changé en quelques années, se déplaçant maintenant vers des usages plus fréquents. Il pourrait s'agir d'un symptôme du caractère mature du marché du cannabis, le produit ayant trouvé ses consommateurs après les précédentes années de diffusion transitoire.

IV-2) Évolutions des âges moyens d'expérimentation

Figure 14 : Evolution de l'âge de l'expérimentation du cannabis depuis 2000 parmi les 17 ans (années)



ensemble (âge moyen) déclaré à 17 ans	2000	2002	2003	2005
expérimentation	15,3	15,2*	15,2 ns	15,1**

Lecture : *, **, *** et ns : t-test de comparaison de moyennes entre l'année n et l'année n-1 respectivement significatif au seuil 0.05, 0.01, 0.001 et non significatif.

Sources : ESCAPAD 2000-2002-2003-2005, OFDT

La figure 6 tend à montrer que les jeunes commencent à fumer du cannabis de plus en plus précocement au cours de leur vie depuis 5 ans : l'âge moyen de la première consommation ne cesse en effet de baisser depuis 2000. Cependant il ne s'agit que d'une diminution de 2 mois et demi (0,2 ans) en 5 ans, la moyenne étant passée de 15,3 ans à 15,1 ans.

Corrélativement, la structure des usages à 17 ans s'est modifiée : si la part des usagers réguliers rapportée à celle des expérimentateurs en 2005 est identique à celle calculée en 2000 (22 %), un examen plus fin montre que la proportion des usagers quotidiens parmi les expérimentateurs a crû entre 2003 et 2005 : elle est passée de 7,8 % à 10,5 %.

Bibliographie

- Beck F, Legleye S, Spilka S, Les usages de drogues des jeunes Parisiens, analyse infra-communale de l'enquête ESCAPAD Paris, rapport OFDT, janvier 2006
- Beck F, Legleye S, Spilka S, Les consommations de drogues des jeunes Franciliens, exploitation régionale et infra-régionale de l'enquête ESCAPAD 2002/2003, OFDT, ORSIF, DRASSIF, Marie de Paris, rapport OFDT, 2005
- Beck F, Legleye S, Spilka S, Drogues à l'adolescence Niveaux et contextes d'usage de cannabis, alcool, tabac et autres drogues à 17-18 ans en France - ESCAPAD 2003, OFDT, 2004, 251 p

Pour en savoir plus :

- Legleye S, Beck F, Peretti-Watel P, « Consommations d'alcool et de cannabis à 17 ans : quelles différences ? », *Alcoologie et Addictologie*, 2002, 24, n°2 : 127-133.
- Legleye S, Beck F, « Sorties, rock, reggae, techno, rap... et usages de substances psychoactives à 18 ans », *Psychotropes*, revue internationale des toxicomanies, vol. 9, n°3-4, 2003.
- De Peretti C, Beck F, Legleye S, « Fréquentations des discothèques et usage de substances psychoactives : l'apport d'une enquête représentative des lycéens », *Psychotropes*, revue internationale des toxicomanies vol. 9, n°3-4, 2003.
- Beck F., Legleye S., « Les jeunes et le cannabis », in *Regards sur l'actualité* n°294, octobre 2003, La documentation Française, Paris, p 53-65.

Consommation de médicaments psychotropes à 17 ans en 2005

Synthèse

En 2005, un cinquième des jeunes de 17 ans déclarent avoir déjà pris des « médicaments pour les nerfs, pour dormir » au cours de leur vie. La consommation au cours des douze derniers mois concerne un jeune sur six (16 %) et celle au cours des trente derniers jours d'un jeune sur dix. Les « médicaments pour les nerfs, pour dormir » constituent la seule catégorie de substance plus souvent consommée par les filles que les garçons. L'expérimentation de ces produits a lieu en moyenne vers le début de la quinzième année, les garçons apparaissant plus précoces, malgré leurs consommations plus rares.

L'usage de ces médicaments se révèle parfois lié à des problèmes de santé psychologique ou des consommations de soins afférentes déclarés par ailleurs dans le questionnaire, ce qui souligne leur caractère « thérapeutique » et fréquemment médicalisé. Une question posée pour la première fois en 2005 permet de décrire la nature des médicaments pris lors de la dernière consommation au cours des trente derniers jours. L'analyse montre qu'il s'agit, dans 52 % des cas où la précision a été apportée par le répondant, de médicaments psychotropes proprement dits et dont l'obtention est soumise à prescription : anxiolytiques (30 %), hypnotiques (13 %), antidépresseurs (7 %), les neuroleptiques représentant seulement 2 % du total, comme les benzodiazépines, les thymorégulateurs étant encore plus rares. Les autres types de « médicaments pour les nerfs, pour dormir » cités par les adolescents sont la phytothérapie (32 % du total), l'homéopathie (5 %), puis viennent des produits stupéfiants (2 %), et enfin ceux qu'il n'a pas été possible de classer (8 %).

Les usages des « médicaments pour les nerfs, pour dormir » au cours des trente derniers jours n'apparaissent pas liés au parcours social, contrairement à ce que l'on observe pour les autres produits psychoactifs, mais de la même manière, ils apparaissent liés à la décohabitation du répondant ainsi qu'à la désunion parentale. Leur usage apparaît plus rare parmi les couches sociales les moins favorisées. Le profil sociodémographique des jeunes ayant consulté un spécialiste de santé mentale au cours des douze derniers mois est très proche de celui des consommateurs de « médicaments pour les nerfs, pour dormir » au cours des trente derniers jours.

Malgré la différence de nature entre les usages de produits psychoactifs et de médicaments pour les nerfs, pour dormir, l'analyse laisse apparaître un lien similaire entre ces différentes pratiques et l'intensité des sorties amicales, en particulier dans les débits de boisson.

Préambule

Dans l'enquête ESCAPAD, l'étude de la prise de médicaments psychotropes se fait au moyen de l'interrogation de la consommation de médicaments « pour les nerfs, pour dormir ». En 2000, à la suite des prétests et en s'appuyant sur les travaux ethnographiques menées par Claudie Haxaire dans le cadre du Centre de recherche Psychotropes, Santé mentale, Société (Cesames), le groupe de travail présidant à la mise en place du premier exercice de l'enquête a en effet décidé de ne pas introduire le terme « psychotrope », souvent inconnu à 17 ans, et de ne pas limiter l'interrogation aux produits prescrits dont la liste serait difficile à inclure dans l'intitulé de la question. L'imprécision de la formulation « pour les nerfs, pour dormir » sert ainsi davantage la mission confiée à l'Observatoire, qui consiste à étudier toutes les prises de produits psychoactifs qu'elles qu'en soient la nature et la destination. Dans le cas des médicaments, psychotropes ou non, il existe de plus un *continuum* d'usages entre la prise prescrite et scrupuleusement respectée et les détournements proprement dits : un traitement peut être abandonné puis repris, le médicament donné par les parents à des fins thérapeutiques ou pris par l'individu de sa propre initiative après observation de ses propres symptômes et par imitation de ses parents ou de ses amis, etc. Enfin, la prescription n'est relative qu'à une période d'usage donnée et à un seul produit ; elle n'empêche donc pas les autres usages, détournés ou non, du médicament en question ou d'autres médicaments, durant sa validité ou à d'autres moments de la vie. Le caractère prescrit est donc difficile à préciser simplement et n'offre pas une assurance suffisante de délimitation du contexte de prise ; il est par ailleurs questionné explicitement dans l'enquête ESPAD [1, 2].

Dans le questionnaire ESCAPAD, le contexte d'interrogation suggère implicitement que c'est l'utilisation des « médicaments pour les nerfs, pour dormir » à des fins non thérapeutiques qui est visée : la question figure au sein de tableaux interrogeant les produits psychoactifs plus classiquement considérés comme drogues, entre le cannabis et les champignons hallucinogènes. Mais la nature et le contexte de la prise, en particulier son caractère prescrit ou non, ne sont pas questionnés. Les exercices précédents d'ESCAPAD ont toutefois montré que le dernier usage est en majorité décidé et motivé par des considérations médicales, et ce d'autant plus que la fréquence de consommation déclarée augmente, même s'il peut parfois être détourné et instrumentalisé à des fins festives ou pour parvenir à des états de conscience particuliers [3, 4].

En 2005, plusieurs questions connexes relatives à la santé permettent de vérifier le lien entre consommation de médicaments et souffrance psychique ou bien consommation de soins. Ainsi, la proportion d'individus qui, dans le volet santé du questionnaire, déclarent une prise régulière de

médicaments pour un problème psychologique¹ est 23 fois plus élevée parmi les jeunes qui disent avoir consommé un médicament « pour les nerfs, pour dormir » au cours des trente derniers jours que parmi ceux qui n'en ont pas pris ; de la même façon, celle d'individus suivis pour un problème psychologique² est 11 fois plus élevée et celle d'individus ayant consulté un spécialiste de la santé mentale³ 4 fois plus élevée.

Figure 1 : Usages de médicaments « pour les nerfs, pour dormir » au cours des trente derniers jours et signes de souffrance psychique à 17 ans (%)

	<i>Prise régulière de médicaments pour un problème psychologique</i>	<i>Suivi médical pour un problème psychologique</i>	<i>Consultation d'un psy au cours des douze derniers mois</i>
<i>Pas de prise</i>	1,0	1,7	7,1
<i>Au moins une prise</i>	23,3***	19,4***	28,7***
<i>Ensemble</i>	2,7	3,0	8,8

*, **, *** et ns : test du Chi² respectivement significatif au seuil 0.05, 0.01, 0.001 et non significatif.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

Ce lien naturel très fort avec la santé mentale souligne la spécificité des médicaments parmi les substances psychoactives dont les usages sont questionnés dans ESCAPAD. Néanmoins, la relation n'est pas mécanique : près des trois quarts des jeunes ayant pris un médicament « pour les nerfs, pour dormir » au cours des trente derniers jours ne semblent pas bénéficier d'une prise en charge médicale qui pourrait justifier ces soins. Ceci fait accroître l'idée d'une grande part, entre autre, d'automédication ou de médication dans un cadre familial non médicalisé. Toutefois il convient de garder à l'esprit les réserves exposées plus haut concernant le contenu de la question : le motif de prise, qu'il s'agisse de l'obtention d'états de conscience particuliers ou au contraire d'un effet thérapeutique, de même que les effets véritables, restent inconnus.

Une question *ad hoc* interrogeant la nature du dernier produit consommé a ainsi été ajoutée en 2005, qui permet d'éclairer un peu mieux le contexte de la prise et son lien éventuel avec un comportement de soin.

¹ « Prenez-vous régulièrement (au moins une fois par semaine depuis plus de 6 mois) un ou des médicaments ? a) Oui, pour un problème de santé physique ; b) oui, pour un problème de santé psychologique », la précision étant demandée en clair.

² « Etes-vous actuellement suivi par un médecin ? a) oui, pour un problème de santé physique ; b) oui, pour un problème de santé psychologique », la précision étant demandée en clair.

³ « Au cours des douze derniers mois, avez-vous consulté un psychologue, psychiatre, psychanalyste ? (non/oui, combien de fois) ».

Par la diversité de produits qu'ils recouvrent, la variété de leurs usages et de leurs effets (visés ou non), les médicaments « pour les nerfs, pour dormir » ne sont pas des produits comparables aux produits psychoactifs étudiés dans les autres chapitres du rapport. Ils nécessitent donc une analyse particulière : de nombreux éléments de comportement de santé seront donc mobilisés pour mieux interpréter les déclarations de consommation étudiées.

Dans ce qui suit, seront donc dans un premier temps présentés les niveaux d'usage des « médicaments pour les nerfs, pour dormir », puis décrits les profils sociodémographiques de leurs usagers et le lien qu'il existe avec la sociabilité. Dans un second temps, l'attention sera concentrée sur la description des types de médicaments pris la dernière fois au cours des trente derniers jours, tels qu'ils sont rapportés par les jeunes qui ont bien voulu (et pu) le préciser : l'analyse distinguera alors les médicaments prescrits (ou qui devraient l'être) et ceux qui ne le sont pas.

La terminologie utilisée dans ce chapitre reflète cette différenciation : l'appellation « médicament psychotrope » sera réservée à la classe des produits identifiés comme tels dans les déclarations des répondants, tandis que le terme générique « médicaments pour les nerfs » ou « médicaments pour les nerfs, pour dormir » sera utilisé pour décrire tous les produits sans précision, afin d'éviter toute confusion. Ceci est un changement majeur par rapport aux années précédentes, mais semble s'imposer au vu des précisions nouvelles sur la nature des produits.

Il importe de noter qu'aucune évolution n'est présentée : l'ajout de la question demandant la précision de la nature du dernier médicament pris, bien que postérieure dans le questionnaire à l'interrogation de l'expérimentation des médicaments « pour les nerfs, pour dormir », semble en effet avoir altéré les réponses des appelés et introduit une rupture à la baisse dans les séries habituellement présentées.

I – Niveaux d’usages

I-1) Niveaux de consommation de médicaments « pour les nerfs, pour dormir »

Figure 2 : Usages de médicaments « pour les nerfs, pour dormir » à 17 ans (%)

	<i>garçons</i>	<i>filles</i>	<i>sex ratio</i>	<i>test</i>	<i>ensemble</i>
<i>expérimentation</i>	11,3	28,6	0,4	***	19,9
<i>usage au cours de l’année</i>	8,0	22,0	0,4	***	14,9
<i>usage au cours du mois</i>	3,7	11,8	0,3	***	7,7
<i>usage régulier</i>	1,1	3,4	0,3	***	2,2
<i>usage quotidien</i>	0,8	2,3	0,3	***	1,5
<i>âge moyen de la première prise (année)</i>	14,7	15,2		***	15,1

*, **, *** et ns : test du Chi² (pour les pourcentages) ou t-test (pour l’âge moyen lors de la première ivresse) respectivement significatif au seuil 0.05, 0.01, 0.001 et non significatif.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

En 2005, un jeune de 17 ans sur cinq a déclaré avoir pris au moins une fois dans sa vie un médicament « pour les nerfs, pour dormir ». L’usage au cours de l’année et celui au cours du mois concernent respectivement 14,9 % et 7,7 % des jeunes. Peu d’adolescents déclarent un usage régulier ou quotidien (respectivement 2,2 % et 1,5 %). Seule catégorie de produits psychoactifs dans ce cas, les médicaments « pour les nerfs » s’avèrent être plus principalement consommés par les filles, et ce quelque soit la fréquence d’usage étudiée. Ces dernières sont ainsi proportionnellement 3 fois plus nombreuses que les garçons à en avoir pris au cours du mois (11,8 % contre 3,7 %).

C’est en moyenne vers l’âge de 15 ans (15,1) que la première prise de médicaments a eu lieu, les garçons s’avérant plus précoces que les filles (14,7 ans contre 15,2 ans).

II) Scolarité, conditions de vie et loisirs

II-1) Parcours scolaire et milieu familial

Figure 3 : Usages de médicaments « pour les nerfs » à 17 ans selon des caractéristiques sociodémographiques (%)

		<i>expérimentation</i>		<i>usage au cours du mois</i>	
		(%) ²	OR ³	(%) ²	OR ³
sexe	Filles (48,9 %)	28,6	-1-	11,8	-1-
	Garçons (51,1 %)	11,3 ***	0,3 ***	3,7 ***	0,3 ***
situation	élèves ou étudiants (84,2 %)	19,8	1	7,8	1
	en apprentissage (11,4 %)	18,2	1,1	7,0	1,1
	emploi, chômage (4,4 %)	25,5 ***	1,5 ***	7,5	1,1
redoublement au cours de la scolarité	jamais (49,9 %)	19,6	-1-	7,9	-1-
	1 fois (41,4 %)	20,1	1,1 ***	7,7	1,1
	2 fois (8,7 %)	20,3 ns	1,2 **	7,2	1,1
milieu social¹	très favorisé (10,6 %)	19,8	-1-	8,5	-1-
	favorisé (27,8 %)	21,0	1,0	8,2	1,0
	moyen (13,0 %)	20,6	1,0	7,6	0,9
	modeste (41,7 %)	19,3	0,9	7,5	0,9 *
	défavorisé (7,0 %)	19,2 *	0,8 **	6,9	0,7 **
parents vivent ensemble	oui (71,3 %)	17,9	-1-	7,2	-1-
	non (28,7 %)	24,6 ***	1,5 ***	9,2 ***	1,3 ***
vit au foyer familial	oui (88,7 %)	19,2	1	7,4	1
	non (11,3 %)	24,9 ***	1,4 ***	10,3 ***	1,4 ***

Les OR dont l'intervalle de confiance à 95 % ne contient pas 1 sont signalés par des astérisques avec la convention suivante : *** ; ** ; * ; test du Chi² de Wald significatif au seuil 0,001, 0,01, 0,05 ; la mention « ns » repère ceux dont l'intervalle contient 1. Par définition, pour chaque variable sociodémographique, la catégorie de référence possède un OR de 1. Un OR supérieur à 1 indique une surconsommation relative par rapport à la catégorie de référence pour l'indicateur considéré ; un OR inférieur à 1 indique une sous-consommation relative.

1 : évalué par la Profession et catégorie sociale (PCS) la plus élevée du couple des parents, parmi 11 choix assortis d'exemples de professions, selon la répartition suivante. « Défavorisé » indique que les deux parents sont déclarés inoccupés par l'enfant ; « modeste » qu'ils sont ouvrier ou employé ; « moyen » qu'ils sont profession intermédiaire ; « favorisé » que l'un seulement des parents est cadre, chef d'entreprise, artisan ou commerçant ; « très favorisé » que les deux le sont. Ces catégories recoupent celles de l'Insee mais ne sont pas identiques. Il s'agit de la profession des parents déclarée par les adolescents ce qui peut entraîner des variations par rapport à la réalité (méconnaissance du métier réellement exercé ou du poste occupé, difficulté à classer correctement le métier, etc.)

2 : Pour les %, il s'agit d'un chi² global, signalant une interdépendance des variables.

3 : Odds ratio ajusté pour l'expérimentation ; les variables d'ajustement sont celles du tableau.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

La consommation de médicaments « pour les nerfs » varie selon le parcours ou la situation scolaire des adolescents. Toutefois, ces variations diffèrent nettement de celles généralement observées pour les produits psychoactifs licites ou illicites que sont le tabac, l'alcool, le cannabis ou les autres drogues. Ainsi, l'expérimentation est plus fréquente parmi les jeunes sortis du système scolaire mais pas parmi les redoublants. Elle varie également peu avec le milieu social, même si l'on observe une légère élévation significative des prévalences parmi les milieux moyens ou favorisés par rapport aux extrêmes. Enfin, le lieu de vie et l'union parentale apparaissent très liés à une expérimentation plus courante. La consommation au cours des trente derniers jours est en revanche répartie de façon uniforme suivant ces différentes variables : elle ne fluctue pas suivant le parcours scolaire ni même le milieu social, mais est toutefois plus fréquente parmi les jeunes dont les parents ne vivent pas ensemble ou parmi ceux qui vivent hors du foyer familial.

Ces éléments sont en partie confirmés par les analyses multivariées, qui révèlent des relations cachées, notamment avec le redoublement et le milieu social. Toutes choses égales par ailleurs, l'expérimentation apparaît ainsi légèrement plus répandue parmi les redoublants et les jeunes issus de familles favorisées sur le plan économique. Pour la consommation au cours des trente derniers jours, le lien observé avec l'origine sociale se trouve confirmé et renforcé en comparaison avec l'expérimentation, mais le lien avec le redoublement s'estompe. Pour l'expérimentation comme la consommation récente, la décohabitation des parents ou du répondant restent des éléments discriminants forts.

Il est possible de conforter ces analyses par des modélisations similaires de la consommation de soin pour des problèmes de santé psychologique, comme la consultation d'un spécialiste de la santé mentale au cours des douze derniers mois (psychologue, psychiatre, psychanalyste) ou plus généralement, le suivi médical pour problème psychologique (tableau 4). Les profils des « patients déclarés » sont ainsi similaires à ceux des consommateurs de médicaments psychotropes, quelle qu'en soit la nature. Les garçons apparaissent moins concernés que les filles, les consultations s'avèrent plus fréquentes parmi les jeunes dont le parcours ou la situation scolaire est difficile, et parmi les jeunes dont les parents sont séparés ou qui n'habitent plus au foyer parental. Les jeunes des milieux populaires ont enfin moins souvent tendance à consulter des médecins ou spécialistes de la santé mentale que ceux des milieux favorisés.

Ces modélisations parallèles soulignent à nouveau le caractère médical fréquent de ces consommations de médicaments « pour les nerfs, pour dormir ».

Figure 4 : consultation d'un spécialiste de santé mentale au cours des douze derniers mois à 17 ans selon des caractéristiques sociodémographiques (%)

		<i>Consultation d'un psy au cours des douze derniers mois</i>		<i>Suivi médical pour un problème psychologique</i>	
		(%) ²	OR ³	(%) ²	OR ³
sexe	<i>Filles (48,9 %)</i>	10,9	-1-	4,3	-1-
	<i>Garçons (51,1 %)</i>	6,9***	0,5***	1,8***	0,3***
situation	<i>élèves ou étudiants (84,2 %)</i>	8,4	-1-	3,0	-1-
	<i>en apprentissage (11,4 %)</i>	10,3	1,2*	2,6	0,9 ns
	<i>emploi, chômage (4,4 %)</i>	15,0***	1,6***	4,1*	1,51**
redoublement au cours de la scolarité	<i>jamais (49,9 %)</i>	6,9	-1-	2,7	-1-
	<i>1 fois (41,4 %)</i>	10,5	1,5***	3,3	1,3**
	<i>2 fois (8,7 %)</i>	13,3***	2,0***	3,7**	1,5***
milieu social¹	<i>très favorisé (10,6 %)</i>	9,9	-1-	3,7	-1-
	<i>favorisé (27,8 %)</i>	10,0	1,0 ns	3,5	0,9 ns
	<i>moyen (13,0 %)</i>	8,5	0,8*	2,9	0,8 ns
	<i>modeste (41,7 %)</i>	7,6	0,6***	2,6	0,6***
	<i>défavorisé (7,0 %)</i>	10,4***	0,7***	3,3**	0,7*
parents vivent ensemble	<i>oui (71,3 %)</i>	7,2	-1-	2,5	-1-
	<i>non (28,7 %)</i>	13,1***	1,8***	4,2***	1,6***
vit au foyer familial	<i>oui (88,7 %)</i>	8,2	-1-	2,8	-1-
	<i>non (11,3 %)</i>	14,2***	1,5	4,5***	1,4***

Les OR dont l'intervalle de confiance à 95 % ne contient pas 1 sont signalés par des astérisques avec la convention suivante : ***, **, * ; test du Chi² de Wald significatif au seuil 0,001, 0,01, 0,05 ; la mention « ns » repère ceux dont l'intervalle contient 1. Par définition, pour chaque variable sociodémographique, la catégorie de référence possède un OR de 1. Un OR supérieur à 1 indique une surconsommation relative par rapport à la catégorie de référence pour l'indicateur considéré ; un OR inférieur à 1 indique une sous-consommation relative.

1 : évalué par la Profession et catégorie sociale (PCS) la plus élevée du couple des parents, parmi 11 choix assortis d'exemples de professions, selon la répartition suivante. « Défavorisé » indique que les deux parents sont déclarés inoccupés par l'enfant ; « modeste » qu'ils sont ouvrier ou employé ; « moyen » qu'ils sont profession intermédiaire ; « favorisé » que l'un seulement des parents est cadre, chef d'entreprise, artisan ou commerçant ; « très favorisé » que les deux le sont. Ces catégories recourent celles de l'Insee mais ne sont pas identiques. Il s'agit de la profession des parents déclarée par les adolescents ce qui peut entraîner des variations par rapport à la réalité (méconnaissance du métier réellement exercé ou du poste occupé, difficulté à classer correctement le métier, etc.)

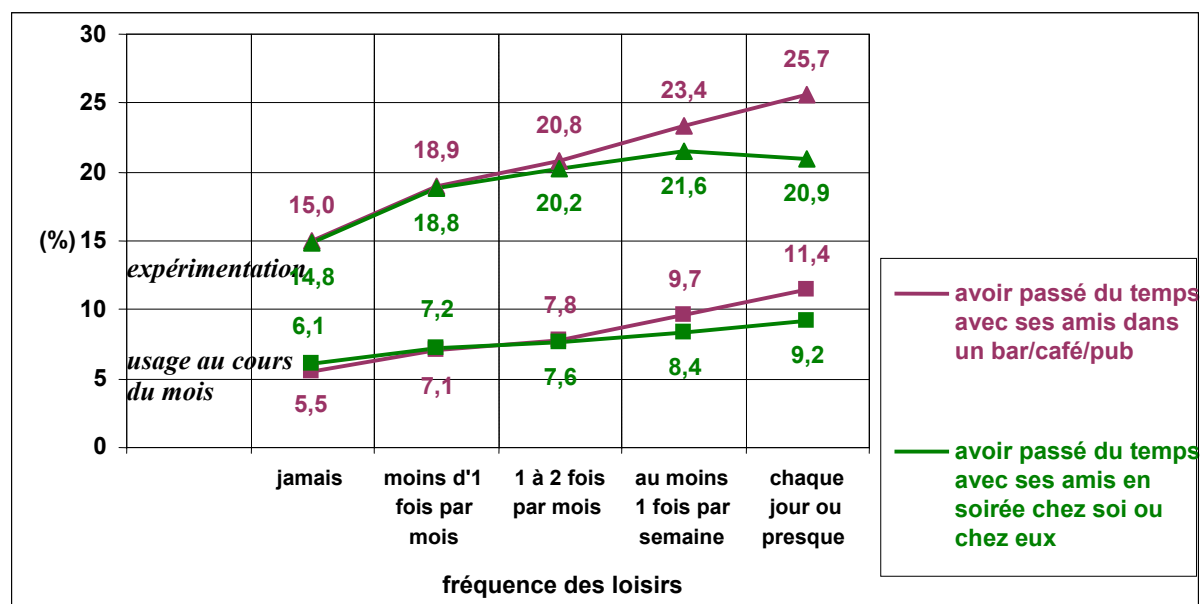
2 : Pour les %, il s'agit d'un chi² global, signalant une interdépendance des variables.

3 : Odds ratio ajusté pour l'expérimentation ; les variables d'ajustement sont celles du tableau.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

II-2) Sociabilité et loisirs

Figure 5 : fréquence de l'expérimentation et de la consommation de médicaments « pour les nerfs, pour dormir » au cours des trente derniers jours suivant quelques indicateurs de fréquence de sorties et de loisirs (%)



Lecture : Parmi l'ensemble des adolescents qui déclarent avoir passé du temps avec leurs amis dans un bar (un café ou un pub) chaque jour ou presque au cours des douze derniers mois, 25,7 % ont expérimenté la cocaïne ; ils ne sont que 15,0 % parmi ceux qui disent ne jamais s'être rendus dans un café avec leurs amis.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

Comme pour les autres principaux produits psychoactifs (tabac, alcool et cannabis), il semble qu'il y ait un lien entre prise de médicaments « pour les nerfs, pour dormir » et sociabilité, même s'il se révèle plus modeste. C'est surtout le fait de passer du temps avec ses amis dans un bar, café ou pub, qui semble corrélé à la prise de médicament. Ainsi 25,7 % des jeunes qui passent des moments amicaux dans des bars déclarent en avoir déjà pris alors qu'ils ne sont que 15,0 % parmi ceux qui ne sortent jamais.

Ce résultat peut paraître paradoxal : contrairement aux usages de produits psychoactifs étudiés par ailleurs, qui s'inscrivent clairement dans des contextes conviviaux et festifs et peuvent prendre place dans les lieux de sortie cités, les consommations de médicaments « pour les nerfs » restent la plupart du temps des consommations médicalisées ou à visée thérapeutique et individuelle. La surconsommation observée parmi les jeunes qui sortent plus souvent pourrait sembler fortuite et n'est donc pas aisément justifiable.

Il ne faut d'abord pas écarter l'hypothèse simple que l'intensification des relations au sein du réseau de pairs multiplie également les chances, comme pour tous les produits psychoactifs, de partage et

d'échange de médicaments « pour les nerfs ». Ensuite, les consommations de produits psychoactifs, licites et illicites qui sont plus souvent consommés par les jeunes qui sortent beaucoup pourraient favoriser / accentuer des effets de type anxiogène ou dépressogène. Ce point est parfois discuté dans la littérature épidémiologique [5-9].

Néanmoins, il est possible de proposer d'autres interprétations d'ordre plus psychologique, concurrentes mais non exclusives. Il est par exemple plausible que certains individus angoissés, s'investissent dans des activités de groupe pour compenser leur mal-être et le gérer sur un mode « sociable ». Ainsi, l'analyse permet de montrer qu'en 2005, dans ESCAPAD, la fréquence de consultation d'un spécialiste de la santé mentale (psychiatre, psychologue et psychanalyste) au cours des douze derniers mois croît avec la fréquence de sortie dans les bars au cours de la période, passant de 7,2% à 13,1% entre ceux qui disent ne jamais s'y être rendus et ceux qui disent s'y être rendus presque tous les jours ; de la même façon, la proportion de jeunes déclarant être suivis par un médecin pour un problème de santé mentale au moment de l'enquête varie entre 2,1% et 5,3% entre les deux extrêmes du spectre des fréquences de sorties. Plus généralement, la sociabilité (ici les sorties entre amis) peut être perçue comme le signe d'une certaine maturité et d'une autonomie à l'égard des parents. Cette maturité va de pair avec la multiplication des expériences et des découvertes de toute nature, exposant au vécu de souffrances nouvelles. La dépressivité ou l'angoisse que révélerait ici la consommation de médicaments psychotropes, pourrait donc être interprétée comme un signe de l'entrée dans une vie adulte caractérisée par une plus grande autonomie et éventuellement moins sécurisée, où l'individu est davantage responsable de ses choix. Cette dernière hypothèse est dans une certaine mesure étayée par le lien précédemment signalé entre consommation et décohabitation de l'adolescent. L'effet de la sociabilité serait ainsi analogue à l'effet de l'âge, dont on connaît le lien positif avec les indices de dépressivité à l'adolescence [10].

III Types de médicaments pris la dernière fois et profils des consommateurs

III-1) Types de médicaments pris la dernière fois

En 2005, une question supplémentaire demandait aux jeunes de préciser la nature du médicament qu'ils ont pris la dernière fois. L'objectif est de documenter simplement ce que les répondants considèrent comme médicament « pour les nerfs, pour dormir ». Cette question ouverte a nécessité un recodage, effectué à l'aide des dictionnaires classiques des spécialités médicamenteuses Vidal et Dorosz. Cette question ne permet pas, en raison de son caractère ouvert, de quantifier avec précision les types de médicaments pris : ce procédé ne favorise pas la remémoration du nom du produit, et impose une recodification fréquente des catégories de réponses, mais laisse à penser *a contrario* que les mentions des noms des produits sont relativement sûres.

Parmi les consommateurs au cours des trente derniers jours (soit 2214 individus, 542 garçons et 1672 filles), 1301 ont précisé la nature du médicament psychotrope qu'ils ont pris (61,6% des filles et 50,0% des garçons).

III-2) Profils des consommateurs de médicaments psychotropes

Au sein des médicaments dont le nom ou la classe ont pu être identifiés, il est possible de distinguer deux groupes : ceux qui sont obligatoirement prescrits, soit directement soit indirectement (pour la personne qui déclare les prendre actuellement, ou pour une personne de son entourage, pour un traitement actuel ou passé⁴) et dont l'obtention et l'usage sont *a priori* soumis à un contrôle médical, et les autres. La première catégorie est celle des médicaments psychotropes proprement dits : neuroleptiques, anxiolytiques, antidépresseurs, hypnotiques et benzodiazépines (sans classement possible dans une autre catégorie thérapeutique). La seconde regroupe la phytothérapie, l'homéopathie, les drogues et la catégorie des produits inclassables, dits autres. Rappelons que la connaissance de la classe thérapeutique n'assure pas de la destination de l'usage.

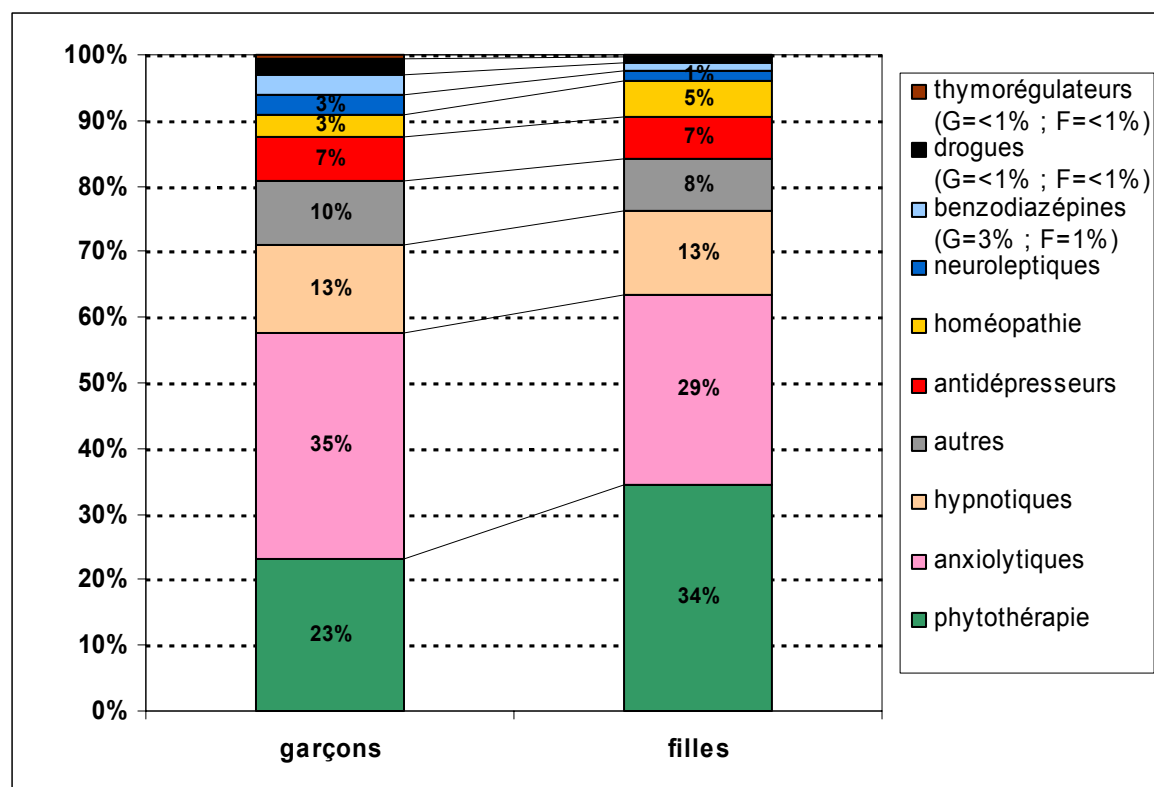
Les classes de médicaments les plus fréquemment déclarées sont la phytothérapie (32%), les anxiolytiques (30%), les antidépresseurs et les hypnotiques (respectivement 13% et 7%), l'homéopathie (5%). Les thymorégulateurs sont très rares, ainsi que les benzodiazépines (sans possibilité de classement dans une autre catégorie suivant l'utilisation thérapeutique), les drogues (illicites, comme le cannabis, surtout, mais aussi l'alcool). Près de 8% des mentions ne sont pas classables du tout, et figurent dans la catégorie « autres produits ».

La nature des produits varie quelque peu avec le sexe : ainsi, dans le contexte de leur dernier usage, les garçons ont proportionnellement plus souvent consommé des médicaments psychotropes proprement dits que les filles (61% des citations de produits parmi les consommateurs au cours des trente derniers jours, contre 52% pour les filles, $p < 0.01$). Le détail montre que les différences portent principalement sur les neuroleptiques (3% parmi les garçons vs 1% parmi les filles) et les antidépresseurs (35% vs 29%). Les proportions d'hypnotiques (13% pour les deux sexes) et de médicaments homéopathiques (5% pour les filles et 3% pour les garçons) sont partagées par les deux sexes, mais la phytothérapie est plus souvent déclarée par les filles (34% vs 23%). Alors que les filles déclarent plus souvent que les garçons consommer des médicaments « pour les nerfs », ceux-ci semblent être plus souvent des produits en vente libre. Par contraste, les garçons se révèlent moins consommateurs mais semblent bénéficier plus souvent de médications prescrites. Ceci reflète sans doute un traitement différencié des maux psychologiques.

Les types de produits varient aussi suivant la fréquence d'usage. Ainsi, si la fréquence des citations de l'homéopathie est constante, celles des antidépresseurs et des neuroleptiques augmentent avec la fréquence d'usage. Globalement, les spécialités de la pharmacopée classables en médicaments psychotropes sont un peu plus fréquentes parmi les usagers réguliers, soulignant que la prise répétée de « médicaments pour les nerfs » reste relativement médicalisée.

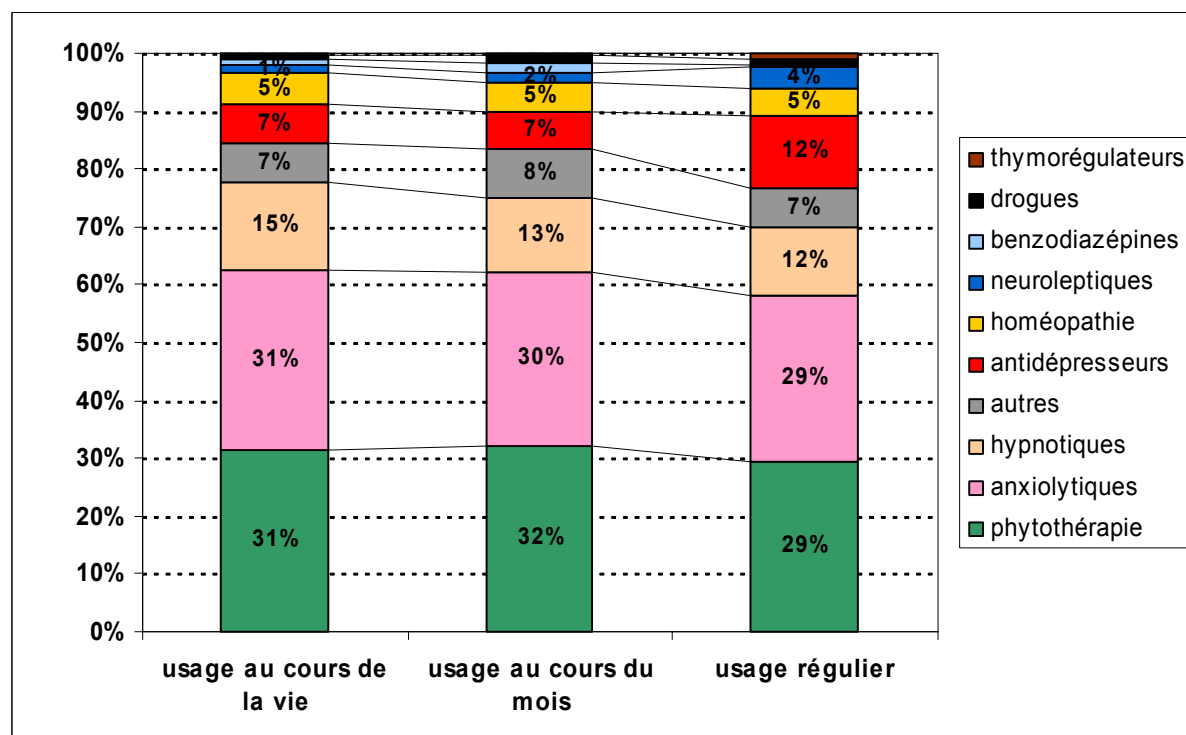
⁴ Rien en effet n'indique qu'il est possible de relier la prise déclarée à un traitement médical.

Figure 6 : Nature du dernier médicament psychotrope pris au cours du mois à 17 ans suivant le sexe (%)



Source : ESCAPAD 2005, OFDT

Figure 7 : Nature du dernier médicament psychotrope pris à 17 ans suivant le sexe et la fréquence d'usage (%)



Comme précédemment, il est possible de vérifier que les prises de ces médicaments psychotropes proprement dits sont associées à des consommations de soins médicaux. Ainsi, parmi les jeunes ayant pris un médicament « pour les nerfs, pour dormir » ou pour dormir au cours des trente derniers jours et ayant précisé la nature de celui-ci, la proportion de médication pour un problème de santé psychologique, de suivi médical pour un problème de santé psychologique ou la consultation d'un spécialiste de santé mentale au cours des douze derniers mois sont près de 2 à 3 fois plus fréquents parmi les jeunes ayant pris un médicament prescrit plutôt qu'un médicament non prescrit la dernière fois.

Figure 8 : Dernière prise de médicaments « pour les nerfs, pour dormir » au cours des trente derniers jours¹ et signes de souffrance psychique à 17 ans (%)

	<i>Prise régulière de médicaments pour un problème psychologique</i>	<i>Suivi médical pour un problème psychologique</i>	<i>Consultation d'un psy au cours des douze derniers mois</i>
<i>Médicament non psychotrope</i>	19,2	10,5	18,3
<i>Médicament psychotrope</i>	35,7***	31,9***	42,0***
<i>Ensemble</i>	28,0	21,9	31,0

1 : Parmi les jeunes ayant indiqué la nature du produit qu'ils ont pris la dernière fois.

Lecture : Parmi les jeunes ayant déclaré une prise de médicament « pour les nerfs, pour dormir » au cours des trente derniers jours et en ayant indiqué la nature la dernière fois, 28,0% disent par ailleurs prendre régulièrement un médicament pour un problème psychologique ; cette proportion est de 19,2% parmi les jeunes ayant pris un médicament non psychotrope la dernière fois et 35,7% parmi ceux qui en ont pris un, la différence entre ces deux catégories étant significative au seuil 0,001.

*, **, *** et ns : test du Chi² respectivement significatif au seuil 0.05, 0.01, 0.001 et non significatif.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

Figure 9 : Usages de médicaments psychotropes la dernière fois parmi les usagers de médicaments « pour les nerfs, pour dormir » au cours du dernier mois ayant renseigné la nature du dernier médicament pris à 17 ans, selon des caractéristiques sociodémographiques (% et OR)

		usage au cours du mois de médicaments psychotropes prescrits	
		(%) ²	OR ³
sexe	Filles (79,2 %)	61,0	-1-
	Garçons (20,8 %)	51,6 **	1,3 ns
situation	élèves ou étudiants (86,9 %)	51,8	-1-
	en apprentissage (9,0 %)	60,1	1,2 ns
	emploi, chômage (4,1 %)	75,3 **	1,9 ns
redoublement au cours de la scolarité	jamais (53,7 %)	46,2	-1-
	1 fois (38,8 %)	59,8	1,5 ***
	2 fois (7,5 %)	74,0 ***	2,6 ***
milieu social¹	très favorisé (12,1 %)	65,5	-1-
	favorisé (29,3 %)	54,6	0,9 ns
	moyen (12,7 %)	44,8	0,8 ns
	défavorisé (39,8 %)	52,0	0,5 **
	modeste (6,0 %)	57,0 *	0,8 ns
parents vivent ensemble	oui (64,9 %)	46,5	-1-
	non (35,1 %)	66,5 ***	2,1 ***
vit au foyer familial	oui (84,7 %)	52,5	-1-
	non (15,3 %)	59,6 ns	1,2 ns

Les OR dont l'intervalle de confiance à 95 % ne contient pas 1 sont signalés par des astérisques avec la convention suivante : ***, **, * ; test du Chi² de Wald significatif au seuil 0,001, 0,01, 0,05 ; la mention « ns » repère ceux dont l'intervalle contient 1. Par définition, pour chaque variable sociodémographique, la catégorie de référence possède un OR de 1. Un OR supérieur à 1 indique une surconsommation relative par rapport à la catégorie de référence pour l'indicateur considéré ; un OR inférieur à 1 indique une sous-consommation relative.

1 : évalué par la Profession et catégorie sociale (PCS) la plus élevée du couple des parents, parmi 11 choix assortis d'exemples de professions, selon la répartition suivante. « Défavorisé » indique que les deux parents sont déclarés inoccupés par l'enfant ; « modeste » qu'ils sont ouvrier ou employé ; « moyen » qu'ils sont profession intermédiaire ; « favorisé » que l'un seulement des parents est cadre, chef d'entreprise, artisan ou commerçant ; « très favorisé » que les deux le sont. Ces catégories recoupent celles de l'Insee mais ne sont pas identiques. Il s'agit de la profession des parents déclarée par les adolescents ce qui peut entraîner des variations par rapport à la réalité (méconnaissance du métier réellement exercé ou du poste occupé, difficulté à classer correctement le métier, etc.)

2 : Pour les %, il s'agit d'un chi² global, signalant une interdépendance des variables.

3 : Odds ratio ajusté pour l'expérimentation ; les variables d'ajustement sont celles du tableau.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

Le tableau 9 présente le profil des consommateurs de médicaments psychotropes parmi les jeunes ayant consommé un médicament « pour les nerfs » au cours des trente derniers jours et ayant précisé la

nature du produit pris la dernière fois. La consommation de psychotropes plutôt que de non psychotrope au cours des trente derniers jours apparaît ainsi très liée à un parcours scolaire dégradé. En revanche, le lien avec le milieu économique familial n'est pas linéaire, la consommation de médicaments psychotropes étant plus répandue parmi les familles placées aux deux extrêmes de l'échelle des PCS et minimale au centre. Ces résultats sont confortés par l'analyse multivariée, à l'exception du lien avec la situation scolaire, qui n'est pas significatif de justesse, mais présente la même tendance forte.

La décohabitation des parents est un facteur associé à des prises de médicaments psychotropes plutôt que d'autres produits, mais le lien avec la décohabitation du répondant n'est pas significatif.

Pour en savoir plus

1. CHOQUET, M., S. LEDOUX, and C. HASSLER, *Alcool, tabac, cannabis et autres drogues illicites parmi les élèves de collège et de lycée. ESPAD 99 France. (Tome I).* 2002, OFDT: Paris. p. 148 p.
2. BECK, F., S. LEGLEYE, and P. PERETTI-WATEL, *Alcool, tabac, cannabis et autres drogues illicites parmi les élèves de collège et de lycée. ESPAD 99 France. (Tome II).* 2002, OFDT: Paris. p. 225 p.
3. BECK, F. and S. LEGLEYE, *Drogues et adolescence : usages de drogues et contextes d'usage entre 17 et 19 ans, évolutions récentes ESCAPAD 2002.* 2003, OFDT: Paris. p. 164 p.
4. BECK, F., S. LEGLEYE, and S. SPILKA, *Drogues à l'adolescence. Niveaux et contextes d'usage de cannabis, alcool, tabac et autres drogues à 17-18 ans en France - ESCAPAD 2003.* 2004, OFDT: Saint-Denis. p. 251 p.
5. Hallfors, D.D., et al., *Adolescent depression and suicide risk: Association with sex and drug behavior.* American Journal of Preventive Medicine, 2004 **27**(3): p. 224-231.
6. Hanna, E.Z., et al., *The relationship of early-onset regular smoking to alcohol use, depression, illicit drug use, and other risky behaviors during early adolescence: Results from the youth supplement to the Third National Health and Nutrition Examination Survey.* Journal of Substance Abuse, 2001. **13**(3): p. 265-282.
7. Libby, A.M., et al., *What came first, major depression or substance use disorder? Clinical characteristics and substance use comparing teens in a treatment cohort.* Addictive Behaviors 2005. **30**(9): p. 1649-1662.
8. Chang, G., L. Sherritt, and J.R. Knight, *Adolescent cigarette smoking and mental health symptoms* Journal of Adolescent Health, 2005. **36**(6): p. 517-522.
9. Kokkevi, A., et al., *Psychosocial correlates of substance use in adolescence: A cross-national study in six European countries.* Drug and Alcohol Dependence, 2007. **86**(5): p. 67-74.
10. Peretti-Watel, P., *Le normal et le pathologique : dépressivité et usages de drogues à l'adolescence.* Sciences sociales et santé, 2003. **21**(3): p. 86-114.

Consommation des autres produits psychoactifs à 17 ans en 2005

Synthèse

En 2005, à l'exception du cannabis, les produits illicites ou détournés les plus fréquemment expérimentés sont les poppers (5,5 %), les champignons hallucinogènes, les produits à inhaler et l'ecstasy (près de 3,5 %), puis la cocaïne et les amphétamines (près de 2,5 %), le LSD (1,1 %), puis le crack, l'héroïne (0,7 %) et enfin le GHB, la kétamine et le Subutex®, en deçà de 0,5 %. Globalement, 12,3 % des jeunes de 17 ans disent avoir consommé dans leur vie au moins un de ces produits. Leurs usages au cours des trente derniers jours ne dépassent 1 % que dans le cas des poppers et de l'ecstasy (1,4 %). Tous sont proportionnellement plus répandus parmi les garçons que les filles. Trois produits ont fait l'objet d'une investigation plus poussée. Les expérimentations d'ecstasy, de cocaïne et d'héroïne apparaissent ainsi fortement liées au parcours scolaire, à la désunion parentale et à la décohabitation du jeune. En revanche, si les expérimentations d'ecstasy et de cocaïne sont plus répandues parmi les jeunes issus de milieux familiaux favorisés, celle d'héroïne apparaît similaire dans tous les milieux sociaux.

Les facteurs associés des expérimentations des drogues illicites ou des produits psychoactifs détournés hors cannabis ne se distinguent donc pas nettement de ceux des produits psychoactifs licites ou du cannabis. Il en va de même pour le lien avec la sociabilité. Toutefois, l'héroïne apparaît une nouvelle fois à part, puisque son expérimentation n'est que très faiblement liée à l'investissement dans les sorties amicales, au contraire de celles d'ecstasy et surtout de cocaïne.

Les expérimentations de la plupart de ces produits ont vu leur niveau progresser depuis 2000, à l'exception de celles du LSD, de l'héroïne et du crack, dont le niveau en 2005 comme en 2000, se situe en deçà de 1 %, et celle des produits à inhaler, dont le niveau qui avait augmenté entre 2000 et 2002, a depuis diminué pour se rapprocher de celui de 2000. Le niveau de la cocaïne a presque triplé sur la période, celui des amphétamines a fait plus que doubler et les poppers ont connu une hausse notable entre 2003 et 2005, pour devenir les produits les plus expérimentés à la fin de l'adolescence.

I – Niveaux d’usages

Mis à part le cannabis, la consommation de produits psychoactifs illicites ou détournés ne peut s’étudier qu’à travers un petit nombre d’indicateurs, en raison de la faiblesse des niveaux d’usage observés. Dans ce qui suit, sont présentés les niveaux d’expérimentation et d’usage au cours des trente derniers jours ; toutefois, seule l’expérimentation sera prise en compte pour l’étude des facteurs associés, toujours dans le souci de disposer d’effectifs suffisants sur ces comportements rares.

I-1) Niveaux de consommation des autres produits psychoactifs

Tableau 1 : Usages des autres produits psychoactifs à 17 ans (%)

		garçons	filles	sex ratio	Test	ensemble	ensemble (2003)	évolution (2003/2005)
<i>Poppers</i>	<i>expérimentation</i>	6,3	4,8	1,3	***	5,5	3,3	***
	<i>usage au cours du mois</i>	1,6	1,1	1,4	***	1,4	0,8	***
<i>Champignons hallucinogènes</i>	<i>expérimentation</i>	5,2	2,1	2,4	***	3,7	3,5	ns
	<i>usage au cours du mois</i>	1,3	0,4	3,0	***	0,9	0,9	ns
<i>Produits à inhaler (colles, solvants...)</i>	<i>expérimentation</i>	3,9	3,2	1,2	**	3,6	4,4	***
	<i>usage au cours du mois</i>	0,7	0,6	1,3	ns	0,6	0,7	ns
<i>Ecstasy</i>	<i>expérimentation</i>	4,2	2,8	1,5	***	3,5	3,2	ns
	<i>usage au cours du mois</i>	1,7	1,0	1,6	***	1,4	1,3	ns
<i>Cocaïne</i>	<i>expérimentation</i>	3,0	2,0	1,5	***	2,5	1,6	***
	<i>usage au cours du mois</i>	1,2	0,7	1,7	***	0,9	0,6	***
<i>Amphétamines</i>	<i>expérimentation</i>	2,6	1,8	1,5	***	2,2	1,8	*
	<i>usage au cours du mois</i>	1,0	0,6	1,7	***	0,8	0,8	ns
<i>LSD</i>	<i>expérimentation</i>	1,3	0,9	1,5	**	1,1	0,9	ns
	<i>usage au cours du mois</i>	0,4	0,3	1,6	*	0,4	0,4	ns
<i>Crack</i>	<i>expérimentation</i>	0,8	0,6	1,4	*	0,7	0,6	ns
	<i>usage au cours du mois</i>	0,2	0,1	2,1	*	0,2	0,2	ns
<i>Héroïne</i>	<i>expérimentation</i>	0,8	0,6	1,2	ns	0,7	0,8	ns
	<i>usage au cours du mois</i>	0,3	0,2	1,9	**	0,2	0,3	ns
<i>Kétamine</i>	<i>expérimentation</i>	0,6	0,3	1,8	**	0,4	0,3	ns
<i>Subutex</i>	<i>expérimentation</i>	0,7	0,3	2,4	***	0,5	0,6	ns
<i>GHB</i>	<i>expérimentation</i>	0,4	0,2	2,0	**	0,3	0,3	ns

Sources : ESCAPAD 2003-2005, OFDT

Plusieurs groupes de substances psychoactives illicites ou détournées peuvent être distingués, suivant les niveaux d’expérimentation déclarés. Les produits les plus diffusés sont ainsi les poppers (5,5 % d’expérimentation), devant les champignons hallucinogènes, les produits à inhaler (qui sont des produits licites détournés de leur usage normal) et l’ecstasy (dont les niveaux d’expérimentation sont

supérieurs à 3 %). Les autres substances présentent des niveaux inférieurs : la cocaïne et les amphétamines (un peu au dessus de 2 %), puis le LSD, le crack, l'héroïne, (un peu au dessus de 0,5 %) puis enfin le Subutex, la kétamine et le GHB dont les niveaux se situent en deçà de 0,5 %.

Quel que soit le produit, l'expérimentation et l'usage récent sont plus souvent le fait des garçons que des filles. La substance pour laquelle les différences s'avèrent les plus marquées sont les champignons hallucinogènes (*sex ratio* de 2,4 pour l'usage au cours de la vie et de 3,0 pour l'usage au cours du mois). Au contraire pour l'héroïne et les produits à inhaler, les différences semblent plus atténuées.

L'expérimentation d'au moins un de ces produits psychoactifs illicites ou détournés concerne 12,3 % des jeunes, les garçons plus souvent que les filles (14,3 % vs 10,3 %, $p < 0.001$) ; leur usage dans le mois 3,9 % (4,6 % vs 3,2 %, $p < 0.001$). L'usage au cours des trente derniers jours apparaît toujours inférieur à 1 %, sauf pour les poppers et l'ecstasy (1,4 %).

Comparativement à 2003, les niveaux d'expérimentation et d'usage au cours des trente derniers jours sont stables, sauf ceux des poppers, de la cocaïne et dans une moindre mesure ceux des amphétamines, qui sont en hausse, et l'expérimentation des produits à inhaler, qui est en baisse.

III) Scolarité, conditions de vie et loisirs

Afin de ne pas multiplier les analyses, seules les études des facteurs associés de trois substances sont présentées : l'ecstasy et la cocaïne d'un côté, l'héroïne de l'autre. Les deux premières, toutes deux stimulantes et souvent consommées dans des contextes festifs, ont fait l'objet de traitements médiatiques important ces dernières années : lors de la popularisation de la musique techno et des *rave parties* à la fin des années 90 pour l'ecstasy, plus récemment pour la cocaïne, à cause de sa diffusion rapide hors des cercles habituels de ses consommateurs ces dernières années. L'héroïne, produit opiacé aux effets sédatifs et hallucinogènes, est quant à elle consommée dans des contextes souvent différents et passe généralement pour être la drogue emblématique de la toxicomanie. Dans leur grande majorité, les résultats obtenus pour la cocaïne et l'ecstasy sont toutefois généralisables aux autres substances.

III-1) Parcours scolaire et milieu familial

Tableau 2 : Expérimentation d'ecstasy, de cocaïne et d'héroïne à 17 ans selon des caractéristiques sociodémographiques (%)

		<i>expérimentation d'ecstasy</i>		<i>expérimentation de cocaïne</i>		<i>expérimentation d'héroïne</i>	
		(%) ²	OR ³	(%) ²	OR ³	(%) ²	OR ³
sexe	<i>Filles (48,9 %)</i>	2,8	-1-	2,0	-1-	0,6	-1-
	<i>Garçons (51,1 %)</i>	4,2 ***	1,3 ***	3,0 ***	1,4 ***	0,8	1,1
situation	<i>élèves ou étudiants (84,2 %)</i>	2,6	-1-	1,9	-1-	0,5	-1-
	<i>en apprentissage (11,4 %)</i>	7,0	2,5 ***	4,7	2,2 ***	1,7	2,9 ***
	<i>emploi, chômage (4,4 %)</i>	12,7 ***	4,6 ***	9,1 ***	4,3 ***	2,0 ***	2,4 ***
redoublement au cours de la scolarité	<i>jamais (49,9 %)</i>	2,4	-1-	1,7	-1-	0,4	-1-
	<i>1 fois (41,4 %)</i>	4,3	1,5 ***	3,2	1,6 ***	0,9	1,5 *
	<i>2 fois (8,7 %)</i>	6,3 ***	1,9 ***	4,4 ***	2,1 ***	1,4 ***	2,2 **
milieu social¹	<i>très favorisé (10,6 %)</i>	3,5	-1-	3,3	-1-	0,6	-1-
	<i>favorisé (27,8 %)</i>	3,5	0,9 ns	2,8	0,7 *	0,8	1,3 ns
	<i>moyen (13,0 %)</i>	3,4	0,9 ns	2,3	0,6 ***	0,5	0,8 ns
	<i>modeste (41,7 %)</i>	3,5	0,7 *	2,2	0,5 ***	0,6	0,9 ns
	<i>défavorisé (7,0 %)</i>	3,5 ns	0,6 ***	2,7 **	0,4 ***	1,0 ns	1,0 ns
parents vivent ensemble	<i>oui (71,3 %)</i>	2,8	-1-	2,0	-1-	0,6	-1-
	<i>non (28,7 %)</i>	5,3 ***	1,6 ***	3,8 ***	1,6 ***	1,1 ***	1,6 **
vit au foyer familial	<i>oui (88,7 %)</i>	3,1	-1-	2,2	-1-	0,6	-1-
	<i>non (11,3 %)</i>	7,0 ***	2,2 ***	5,0 ***	2,2 ***	1,5 ***	2,3 ***

Les OR dont l'intervalle de confiance à 95 % ne contient pas 1 sont signalés par des astérisques avec la convention suivante : ***, **, * ; test du Chi² de Wald significatif au seuil 0,001, 0,01, 0,05 ; la mention « ns » repère ceux dont l'intervalle contient 1. Par définition, pour chaque variable sociodémographique, la catégorie de référence possède un OR de 1. Un OR supérieur à 1 indique une surconsommation relative par rapport à la catégorie de référence pour l'indicateur considéré ; un OR inférieur à 1 indique une sous-consommation relative.

1 : évalué par la Profession et catégorie sociale (PCS) la plus élevée du couple des parents, parmi 11 choix assortis d'exemples de professions, selon la répartition suivante. « Défavorisé » indique que les deux parents sont déclarés inoccupés par l'enfant ; « modeste » qu'ils sont ouvrier ou employé ; « moyen » qu'ils sont profession intermédiaire ; « favorisé » que l'un seulement des parents est cadre, chef d'entreprise, artisan ou commerçant ; « très favorisé » que les deux le sont. Ces catégories recourent celles de l'Insee mais ne sont pas identiques. Il s'agit de la profession des parents déclarée par les adolescents ce qui peut entraîner des variations par rapport à la réalité (méconnaissance du métier réellement exercé ou du poste occupé, difficulté à classer correctement le métier, etc.)

2 : Pour les %, il s'agit d'un chi² global, signalant une interdépendance des variables.

3 : Odds ratio ajusté pour l'expérimentation ; les variables d'ajustement sont celles du tableau.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

De façon globale, les consommations d'ecstasy et de cocaïne sont plus fréquentes parmi les garçons, et parmi les jeunes dont le parcours scolaire a été chaotique, ou bien encore parmi les jeunes dont les parents ne vivent pas ensemble ou ceux qui vivent hors du foyer familial. Ces résultats sont très proches de ceux observés pour les autres produits psychoactifs, licites ou non. En revanche, si l'ecstasy apparaît presque uniformément diffusée dans tous les milieux socio-économiques, la cocaïne semble l'être davantage parmi les milieux favorisés, même si les écarts sont faibles.

Pour l'héroïne, les résultats sont similaires à ceux de l'ecstasy, mais divergent singulièrement sur l'absence de sur-consommation masculine.

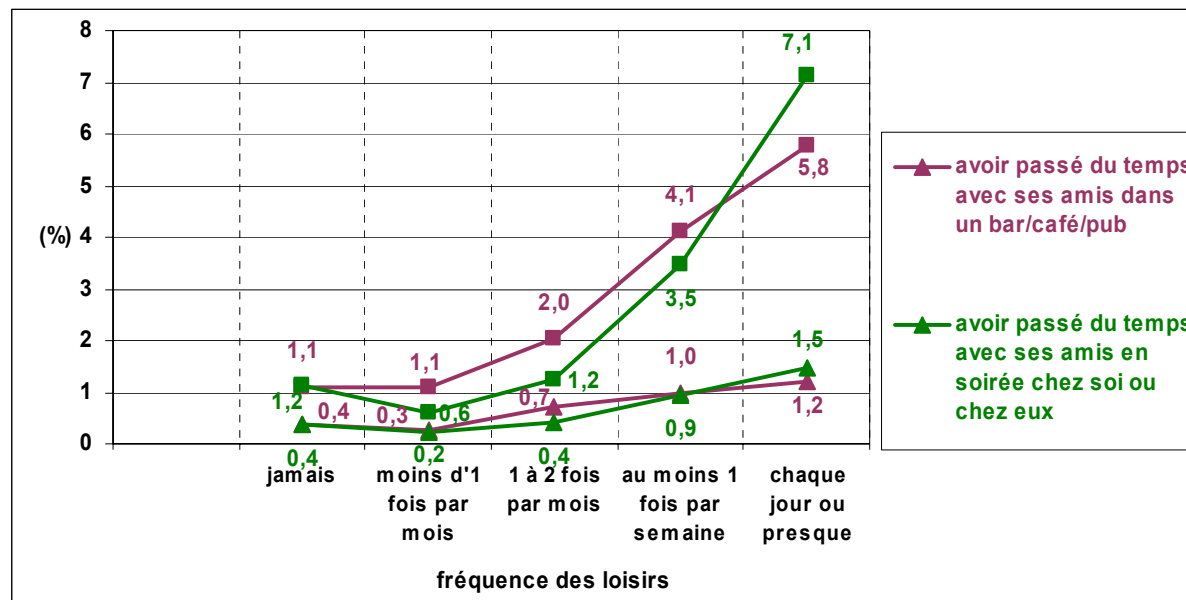
Ces éléments sont en partie confirmés par les analyses multivariées. Néanmoins, celles-ci distinguent fortement l'ecstasy et la cocaïne, relativement proches l'une de l'autre, et l'héroïne, qui présente un profil très particulier.

Toutes choses égales par ailleurs, les expérimentations de cocaïne et d'ecstasy semblent le fait de publics proches sur le plan socio-démographique. Elles apparaissent toutes deux associées à un milieu socialement favorisé, ce qui les rapproche, sur ce point, de l'alcool, du tabac et du cannabis. Cela s'explique sans doute en partie par une accessibilité (notamment financière) du produit accrue pour les jeunes issus de tels milieux. La relation est toutefois beaucoup plus nette pour la cocaïne, qui oppose le milieu « très favorisé » à tous les autres, ce qui là encore pourrait s'expliquer par des raisons économiques (le coût de la cocaïne est supérieur à celui de l'ecstasy) ou liées à des ressources sociales différentes (les réseaux d'approvisionnement sont différents).

L'héroïne figure nettement à part : toutes choses égales par ailleurs, il n'existe pas de sur-expérimentation masculine, et d'un côté, le lien entre situation scolaire et expérimentation s'avère moins prononcé que pour les deux autres substances et de l'autre, il n'existe pas de différentiel entre les milieux sociaux. L'expérimentation d'héroïne apparaît donc, comparativement à la cocaïne et l'ecstasy, moins liée au milieu social, et probablement moins dépendante du cadre de vie en général.

II-2) Sociabilité et loisirs

Figure 1 : Expérimentation de cocaïne et d'héroïne à 17 ans selon quelques indicateurs de sorties et de loisirs (%)



Lecture : Parmi l'ensemble des adolescents qui déclarent avoir passé du temps avec leurs amis dans un bar (un café ou un pub) chaque jour ou presque au cours des douze derniers mois, 5,8 % ont expérimenté la cocaïne ; ils ne sont que 1,1 % parmi ceux qui disent ne jamais s'être rendus dans un café avec leurs amis.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

La figure 1 montre que la sociabilité, caractérisée ici par la fréquence des moments passés avec des amis, est fortement liée avec le niveau d'expérimentation de cocaïne¹. Ainsi les jeunes qui passent presque quotidiennement du temps avec leurs amis dans un bar, café ou pub sont 5 fois plus nombreux à avoir déjà expérimenté la cocaïne que ceux qui ne sortent jamais. Le lien est encore plus fort pour les soirées amicales dans des domiciles privés : le rapport des prévalences d'expérimentation atteint 7. Précisons que les liens très forts apparaissent en partie mécaniques et correspondent avant tout à un effet d'opportunité et que les prévalences

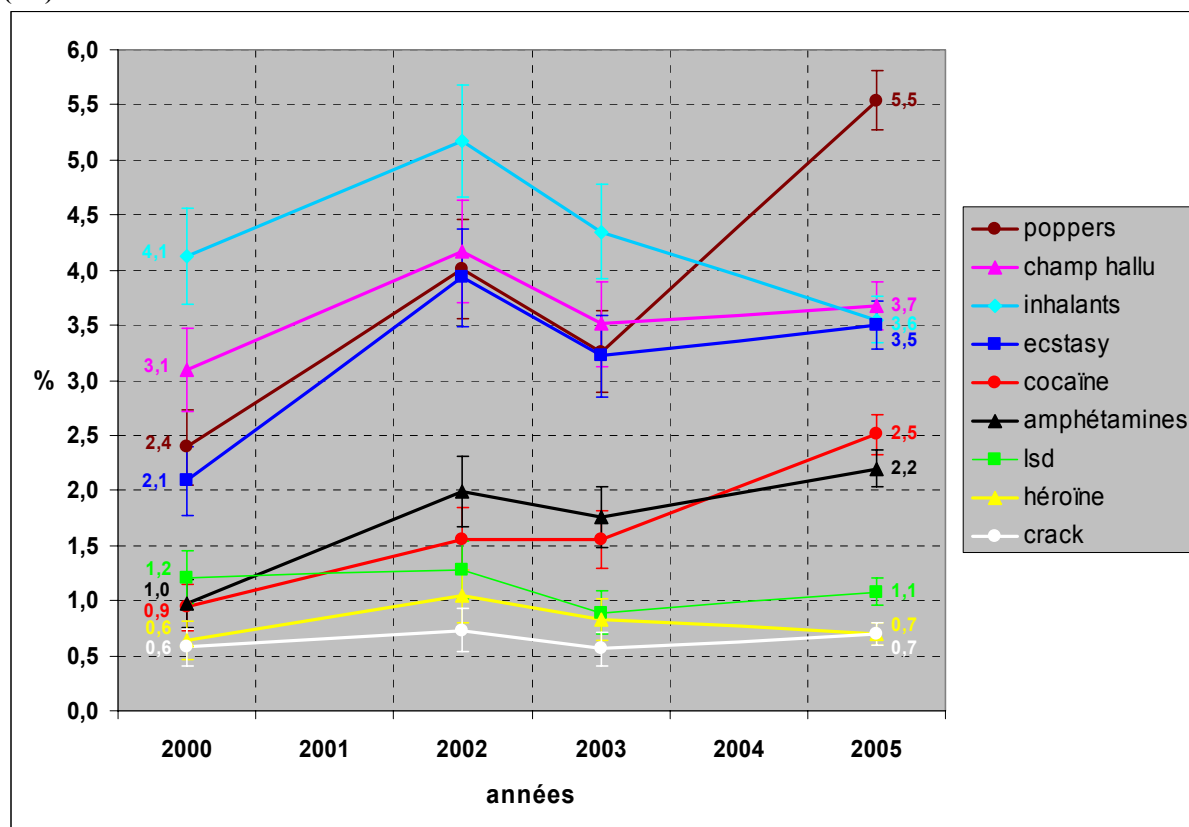
Au contraire, il n'existe presque aucun lien entre sorties ou soirées amicales et expérimentation d'héroïne. Cela peut s'expliquer par le caractère plus solitaire et moins festif de l'usage d'héroïne, comparativement à ceux de cocaïne ou d'ecstasy.

¹ Le lien avec l'ecstasy (non présentée sur cette figure) est sensiblement le même que celui observé pour la cocaïne. Il n'est pas représenté pour ne pas alourdir le graphique.

III - ÉVOLUTIONS entre 2000 et 2005

Les évolutions des niveaux d'expérimentation des drogues illicites autres que le cannabis sont présentées ici sous forme de courbes de mesures de prévalences annuelles avec la matérialisation des intervalles de confiance à 95%. Cette représentation permet d'avoir une estimation visuelle des écarts assurément significatifs (lorsque les intervalles ne se chevauchent pas) entre deux points quelconques de la série².

Figure 2 : Evolution de l'expérimentation des autres produits psychoactifs à 17 ans depuis 2000 (%)



Lecture : l'expérimentation de produits à inhaler était déclarée par 4,1 % des jeunes en 2000, avec un intervalle de confiance à 95 % matérialisé par les deux barres qui entourent la courbe : le non chevauchement des intervalles de confiance des mesures de 2000 et 2002 assure que l'évolution est significative entre ces deux années, alors qu'elle ne l'est pas entre 2000 et 2005.

Sources : ESCAPAD 2000-2002-2003-2005, OFDT

Entre 2000 et 2005, la plupart des produits psychoactifs illicites autres que le cannabis ont vu leur niveau d'expérimentation augmenter, souvent en dents de scie (*figure 2*). Il y a cependant quatre exceptions. Les trois premières sont les trois produits les plus rares : le LSD, l'héroïne et le crack, dont

² Notons que le chevauchement de deux intervalles de confiance, en particulier lorsqu'il est étroit, n'est en revanche pas le signe irréfutable d'une absence de significativité.

l'expérimentation concerne en 2005 comme en 2000, toujours moins de 1 % des adolescents. La quatrième est la classe des produits à inhaler, dont le niveau d'expérimentation qui avait augmenté entre 2000 et 2002, a depuis diminué pour retrouver un niveau à peu près similaire à celui de 2000 (3,6 % en 2005 contre 4,1 % en 2000).

Au contraire, cinq produits s'avèrent en hausse. Du point de vue de la trajectoire des niveaux d'expérimentation, les champignons hallucinogènes et l'ecstasy d'un côté, puis les amphétamines et la cocaïne de l'autre, apparaissent similaires. Les deux premiers ont connu une brusque hausse entre 2000 et 2002, suivie d'une légère diminution et d'une quasi-stagnation entre 2003 et 2005. Les deux stimulants ont pour leur part connu une évolution plus linéaire, avec un doublement d'expérimentateurs sur la période et presque un triplement pour la cocaïne. Enfin, les poppers ont suivi l'évolution de l'ecstasy entre 2000 et 2003, se situant à des niveaux très proches, mais leur expérimentation a très fortement crû entre 2003 et 2005, ce qui est nettement moins le cas de l'ecstasy. Ce produit est ainsi devenu le produit le plus expérimenté par les jeunes de 17 ans, ce qui tend à montrer qu'il concerne des milieux bien plus larges que les milieux gays et lesbiens.

Le cinquième exercice national de l'enquête ESCAPAD (Enquête sur la santé et les consommations lors de l'appel de préparation à la défense) a été conduit en 2005 avec, comme chaque année depuis 2000, le soutien de la Direction du Service National. Il a permis à l'OFDT d'interroger plus de 30 000 jeunes âgés de 17 ans en France métropolitaine et 4000 dans les départements et collectivités d'outre-mer.

Ce rapport présente les usages en métropole des différents produits psychoactifs licites et illicites : alcool, tabac, cannabis, médicaments psychoactifs et autres drogues illicites. Dans chaque chapitre, consacré à un produit ou à un groupe de produits, sont décrits les niveaux d'usage, les profils socio-démographiques des usagers et les principales évolutions sur une période de cinq ans.

Des questions nouvellement introduites permettent de mieux décrire les contextes des dernières consommations d'alcool et de cannabis et de tenter une évaluation des prises de risques telles que les consommations excessives ponctuelles ou la conduite de véhicules à moteur après la consommation de substances psychoactives. Enfin, cette édition d'ESCAPAD fournit des éléments d'information inédits sur la nature des médicaments psychoactifs consommés par les adolescents.

Ce rapport constitue l'exploitation nationale de l'enquête dont les résultats font par ailleurs l'objet d'une analyse régionale consultable sur le site de l'OFDT.